UNIV. OF ARIZONA
843.89 H22b mn
Hamp. Pierre/La peine des hommes; les ch
3 9001 03838 2985

3010

LES CHERCHEURS D'OR

L'ŒUVRE DE PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL..... 1 VOL.

MARÉE FRAICHE..... } ..... 1 VOL.
VIN DE CHAMPAGNE. }

L'ENQUÊTE..... 1 VOL.

LE TRAVAIL INVINCIBLE..... 1 VOL.

LES MÉTIERS BLESSÉS..... 1 VOL.

LA VICTOIRE MÉCANICIENNE. 1 VOL.

LES CHERCHEURS D'OR..... 1 VOL.

VIEILLE HISTOIRE..... 1 VOL.

GENS..... 1 VOL.

PIERRE HAMP

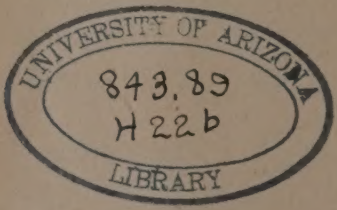
LA PEINE DES HOMMES

LES CHERCHEURS D'OR

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, CENT VINGT EXEMPLAIRES DE LUXE, DONT HUIT HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII ET NEUF CENT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.



TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1920.

A LA MÉMOIRE

DES JUIFS

LÉON ET MAURICE BONEFF

QUI ONT VÉCU

POUR LES OUVRIERS

ET SONT MORTS

POUR LA FRANCE

53924

Je te donnerai des trésors cachés

Isaïe. XLV. 3.

M. Victor Coutance, Importations, Exportations, 27, rue La Fayette, Paris. Téléphone : Nord 49.63, arriva à Vienne par l'Orient-Express à midi et demi avec deux heures de retard dues à la neige devant le tunnel de l'Arlberg.

Aussitôt que lavé et nourri à l'hôtel Sacher, il alla I Kärntner Ring 12, chez M. Ernst Popischil qui avait comme lui métier d'acheter bon marché et de vendre cher toutes marchandises : Chaussures, Métaux précieux, Papier, Sucre, Huiles, Saindoux, Objets d'art...

M. Victor Coutance, héritier d'une famille de notaires de l'Orne enrichie dans la chicane et l'élevage était, par éducation, habile à saisir. Sa mère lui avait enseigné à faire chaque soir ses comptes avant sa prière.

Elle lui disait :

Demande seulement au bon Dieu qu'il te mette à côté de quelqu'un qui a de quoi ;

doctrine excellente pour devenir aisé au village

en rapinant par-dessus le mur du riche et dont M. Coutance s'inspirait dans le choix de ses associés. L'augmentation de fortune lui donnait une toujours plus grande envie d'acquérir. Il aimait rire. Devenu commerçant international, il avait prouvé que l'esprit normand sullisait à réussir dans n'importe quelle langue contre les plus adroits filous.

Herr Doktor Ernst Popischil avait aussi un beau caractère commercial et juridique mais avec des habitudes très différentes de celles de la vieille bourgeoisie française. Grand voyageur, il disait :

On peut tout acheter dans le monde si on sait faire le prix.

Il aimait changer la marchandise de place pour en augmenter la valeur sur facture, débiter aux Viennois de l'ivoire et aux Soudanais des pianos. La guerre l'avait instruit à hausser le prix des objets sans les remuer tant.

M. Coutance toucha sur son bureau aussi chargé que l'éventaire d'un brocanteur, des échantillons de papier à cigarettes, à écrire et hygiénique, de coutellerie, d'engrais, de tissus. Connaissant la manière viennoise de traiter les affaires, il ne commença point par dire net ce qu'il voulait mais se résolut à perdre un peu de temps avec quelque profit s'il savait décider Ernst Popischil à parler sans prudence. Il lui fit d'abord une confidence :

— Engager le capital en marchandises rapporte du mille pour cent l'an. La valeur de l'argent baisse chaque jour. Celle de la marchandise augmente. J'ai des stocks à Amsterdam, à Anvers,

à Bâle, à Paris et à Gênes. Je laisse les industriels se débattre dans les prix de revient et les revendications de salaire. Je ne veux connaître que deux chiffres : celui d'achat, celui de vente. La fortune est plus facile au commerçant qu'au fabricant. Il ne me reste que deux usines : pour l'honneur. En 1914 j'ai compris que pendant dix ans s'accomplirait la baisse de l'argent et la hausse des marchandises. Retenu à l'armée, j'écrivais à mon associé :

Achète tout ce que tu trouves. Achète des perles et des cochons ; de la morphine, des peaux de lapin. Achète de la...

Il désigna les échantillons :

— De quelles quantités de ces articles disposez-vous ?

La voix de Ernst Popischil derrière son étalage de brocante, fut menue et lente :

— J'ai peu de tout ça. A Vienne beaucoup d'affaires sont du *Luft*, du vent. *Die Schieber* et *the Bluffers* offrent ce qu'ils n'ont pas. Leur abondance prouve la décomposition commerciale d'un pays. Ils vous apportent des échantillons qui sont tout ce qui reste de la marchandise, vous mettent en rapports avec un qu'ils disent le vendeur, qui vous présente à un autre. Prenez tout de suite l'affaire qui paraît sérieuse, car deux heures plus tard le prix est augmenté. Tout le monde est dans la misère à Vienne, tout le monde veut gagner. Il y a disette de marchandises et foule de commerçants. Ces Autrichiens ruinés deviennent intermédiaires. Nous ne fabriquons pas et nous sommes pourris de vendeurs. Sur la population de Vienne, faites une calculation...

Un maigre jeune homme au col malpropre, preuve du coût du blanchissage dans la ville privée de savon et d'amidon, posa devant Ernst Popischil des talons en caoutchouc et expliqua qu'il en détenait le brevet de fabrication avec quoi on pouvait gagner beaucoup d'argent :

— Fabriquez d'abord — dit M. Coutance, et rompant l'habitude du chef de maison viennois qui morcèle tout entretien par la réception des porteurs d'offres et du courrier à signer, il écarta le vendeur, puis un employé et sa liasse de papiers :

— M. Popischil, je viens de faire quarante heures de chemin de fer et vous êtes le premier à qui je rends visite. Ne pourrait-on attendre pour entrer dans votre bureau, que je l'aie terminée.

M. Popischil ferma la porte car il était de caractère facile, sauf pour les prix et conditions de vente. On le disait Turc parce qu'il avait beaucoup trafiqué en fez et gabblons à Constantinople, mais il était né voilà 49 ans à Vienne, Magdalenen Strasse, d'un Brésilien et d'une Hongroise. Ayant longtemps acheté et vendu dans les Balkans, l'Égypte et l'Amérique du Sud, il avait fondé en 1909 cette notable firme : Popischil Handels Gessellchaft, Kärntner Ring 12.

— Nous avons confiance l'un dans l'autre, dit M. Coutance, et nous savons que nous pouvons travailler ensemble. Mon fondé de pouvoirs : M. Moiran, est venu vous voir trois fois depuis l'armistice. Nous avons capté quelques beaux stocks autrichiens. J'ai aujourd'hui tout ce qui vous manque : du lait condensé, du saindoux, de

l'huile. Je ne vous vends rien contre de la couronne à cinq centimes qui est à cinq points de la stabilité définitive : zéro. C'est la valeur la plus tranquille de la fortune mondiale. Elle ne peut pas baisser de deux sous. Je veux une contrepartie en marchandises. Trouvez-la. Mais il faut que vous changiez vos conditions.

— Non, dit M. Popischil. Je maintiens mon dix pour cent. Ne croyez pas que je vous cache les marchandises parce que vous m'avez écrit que ma commission est trop haute. Les stocks sont réellement épuisés. Les Italiens et les Suisses ont pris beaucoup. Vous venez voir que ce qui peut encore se faire ne se fasse pas sans vous. Vous êtes malin mais nous sommes dans une grande misère. Nous n'avons pas à manger. Nous n'avons pas d'argent. Il reste les œuvres d'art, les antiquités. Les Gouvernements de l'Entente font garder comme gages celles des châteaux de la Couronne, de la Hofburg, des Musées. Mais dans les familles on peut trouver un milliard de valeur en bijoux, tableaux et meubles. Les Américains ont déjà pris de belles choses. On les sort difficilement d'Autriche. Le Gouvernement refuse le permis d'exporter.

Les deux plus actifs commerces à Vienne, à Prague, à Buda-Pesth, sont maintenant les antiquités et la Bourse. Des actions de pétrole marquent des différences de trois mille points en quatre jours. Si j'avais de la *valuta* comme vous j'achèterais des titres et des bijoux. Faites une calculation. Voulez-vous que nous fondions une Société : Banque et Art. Nous nous partagerons les parts de fondateur. Heck ?

Il donna un bruit de gorge qui était sa manière d'interroger dans n'importe laquelle des nombreuses langues qu'il parlait très bien.

Comme M. Coutance remuait sa forte tête à beaux cheveux noirs, tantôt piquant du nez, tantôt balançant les oreilles, indiquant qu'il approuvait et refusait, M. Popischil se garda de préciser : C'est oui ou non ? car il ne le faisait que lorsqu'il était sûrement le plus fort.

Il continua de parler avec prudence et amitié :

— Je connais deux notables Français à Vienne. L'un est envoyé par le Ministère des Affaires Etrangères, l'autre est également une pauvre tête. Il vaut mieux venir ici comme marchand que comme ambassadeur. Il y a toujours à gagner, sur la vie ou sur la mort. Un cheval crevé c'est de l'argent. On tire bénéfice de la peau, de la viande, de la graisse s'il en reste, des sabots et des os. Il y a vingt ans, en Dalmatie, j'ai fait un peu d'équarissage. Je vendais le cuir vert. La viande se transformait en mouches. Il restait le squelette. Aujourd'hui je travaillerais mieux. Avec la chair je nourrirais des porcs d'où je tirerais des délikatessen. Dans toute l'Europe il est défendu de vendre en boucherie la viande des bêtes mal mortes. Il faut la donner aux cochons mais l'homme mange le cochon. Par le pourceau, la charogne et l'ordure arrivent à notre bouche.

— On peut donner, dit M. Coutance, au saucisson de cheval ou de chien la même apparence qu'à celui de pure chair de porc. La charcuterie de charogne maigre s'oxyde à la coupe, noircit. On l'embaume par des aromates mais il est plus

difficile de la garder rose en présence de l'air. Le saucisson de porc maintient sa jolie couleur parce que la graisse est intimement mêlée à la chair, molécule par molécule, dans la vie même de la bête, ce que la trituration de la maigre charogne et du suif additionné ne peut atteindre.

Un ingénieur parfumeur vient d'appliquer à ce problème de charcuterie une fort intelligente idée : il brasse dans un récipient vide d'air la chair maigre, ce qui en ouvre intimement tous les pores ou il envoie de l'huile très fluide qui les remplit à la place de l'air expulsé. Il fait mécaniquement palpiter ensemble comme dans la vie du porc la viande et la graisse.

Ainsi il obtient avec n'importe quelle charogne, et même de la poudre d'os, du saucisson qui perle à la coupe, ce qui est la preuve de la bonne qualité de la marchandise. La goutte d'huile extraite par le couteau vernit la tranche et la sépare de l'air. La coupe reste rose. Ça vous donne faim ?

— Un million de personnes, dont beaucoup très bien élevées, se battraient aujourd'hui à Vienne pour un jambon avec plus de fureur que pour refaire l'Empire. Quelle grande fortune réaliserait celui qui apporterait ici à manger. Nous donnerions le château de l'empereur pour un troupeau de porcs. Nous sommes sur les genoux et nous crevons de faim ; cependant il faut vivre et pour cela gagner. En cherchant bien nous trouverons encore des choses à vous vendre. Quand on tire du profit d'un cheval tombé, on peut aussi en tirer d'un empire abattu. Vienne est la ville la plus punie de la guerre. Le Tchèque dit : Qu'elle

crève ! La même chose disent le Serbe, l'Italien. Le paysan du Tyrol garde ses œufs, ses poules, son maïs pendu en guirlande sous l'auvent de son toit. A la campagne vous ne recevez rien pour des couronnes, mais contre votre pelisse on vous donnera une oie.

L'Entente ne veut pas nous laisser mourir car nous devons payer la guerre. Pour cela elle nous tient le souffle et prolonge notre agonie, mais ne nous crée pas la force de renaître. Elle donne peu de vivres à la fois, chaque semaine.

Le Monopole des tabacs est à prendre. Ce n'est pas votre partie ni la mienne, mais quand une affaire est bonne on est toujours de la partie. Ne cherchons pas d'associés : il n'y a rien à perdre.

M. Coutance répondit :

— Simon Salzbach est ici avec moi. Nous voulons dans le monde entier acheter où le change est bas et revendre où le change est haut. C'est plus profitable que la tactique de nos industriels qui prétendent que la clientèle française ne doit connaître que leur marchandise. Les couteliers de Thiers nous veulent interdire les articles de Solingen. Ils auraient mieux fait d'y commanditer des usines comme les Anglais qui nous fournissent sur le taux de la livre à 55 francs ce qu'ils ont fait fabriquer sur le taux du mark à 0,25.

— Simon Salzbach, dit M. Popischil, est-il protestant de Zurich ou juif de Colmar ? On m'a raconté ses affaires. Il ne s'est pas embêté pendant la guerre. L'armée française a usé beaucoup d'étoffe vendue par lui, mais qu'il ne tissait pas. J'ai aussi fourni du textile à l'Intendance autrichienne, puis offert ses réserves d'uniforme aux

Italiens. Bonnes opérations : les stocks d'armées. Que le drap soit gris ou vert, on gagne gros. Mais les beaux jours sont finis. Vous avez les mêmes idées que Salzbach. S'il ne vendait que ce qui sort de son usine, il ne serait pas si riche. Il fait du commerce sur la fabrication des autres. La marchandise achevée est plus facile à conduire que le personnel et les machines.

— Salzbach est en tournée de trésorerie. Il visite aujourd'hui la Wiener Commerzien Bank, la Wiener Bank Verein, la Allgemeine Depositenbank, la Verkehrsbank.

Dînez avec nous ce soir au Sacher. Vous le verrez. Amenez des gens utiles et des adresses de familles qui veulent vendre leurs bijoux.

S'amuse-t-on toujours à Vienne ? J'en profiterai. Depuis cinq ans que je ne suis pas sorti de France je suis abruti de travail. On gagne de l'argent comme un forçat casse des cailloux, du matin au soir ; on y pense encore la nuit. Pour se distraire il faut s'évader de ses habitudes. Dans chaque journée de Paris il manque quatre heures si on veut tout finir. Voilà des années que je ne me suis pas dit ce que je me dis maintenant : Que vais-je faire ?

M. Victor Coutance, le corps au chaud dans une épaisse pelisse, heureux de perdre du temps, se promena sur le Ring. Cherchant le sourire des jolies femmes, il trouva d'abord la grimace d'un enfant dont le visage avait la même lividité et la même crasse que les pieds nus. Il tendait largement ses mains maigres comme pour recevoir une chose lourde et suppliait poliment :

Bitte !... Bitte schoen !...

M. Coutance donna deux couronnes et réfléchit à cette action dont il n'avait pas coutume : faire l'aumône.

A Paris, se dit-il, ces hideuses occasions manquent.

Un homme le coudoya, raide dans ses habits étroits, type d'officier allemand : crâne poli au papier de verre triple 0, face osseuse, rasée, où luisait le monocle et fumait le cigare.

De chaque côté de l'entrée d'un grand hôtel, deux soldats guenilleux faisaient faction sur

béquilles. Le portier en uniforme à boutons de cuivre resplendissait auprès de leur sordide gloire militaire. Leur maigre corps amputé, endurait dans des loques décousues la peine de la faim et du froid. Les valets d'hôtels chassaient les enfants mendiants, mais pour l'honneur de l'armée autrichienne toléraient les soldats blessés qui tendaient la main aux étrangers.

M. le comte Erbern, hongrois, ayant habité Paris, sortit entre les deux estropiés militaires qui le saluèrent de leurs moignons et parla à M. Coutance :

— ... Ernst Popischil, un homme charmant, mais quelle fripouille ! me téléphone de vous rencontrer ce soir au Sacher. Je suis heureux que le hasard aimable nous réunisse plus tôt. Que venez-vous faire ici ? Gagner de l'argent ? Tout est pour rien. Un vêtement : six mille couronnes, trois cents francs, taillé par les coupeurs de Vienne qui sont les premiers du monde. Voulez-vous l'adresse du mien : Krafft. I. Schwarzenbergstrasse, 12.

Une chambre d'hôtel : cent vingt couronnes : six francs. Les belles dames que vous y reçevez si contentes pour mille couronnes : cinquante francs, le prix d'une semaine de blanchiment à Paris, votre linge mis sur le lit et la petite blanchisseuse à côté.

Je me souviens d'une qui trop convenable pour me traiter de cochon m'appelait : Porte-bonheur. Faites l'amour ici. Çà ne coûte pas cher. Les Français adorent aimer et voyager sans payer.

Devant les soldats armés de béquilles, le comte impeccable du luisant des chaussures à la taille de la moustache courte monta dans une voiture

ducalement armoriée. M. Coutance le crut, d'après les harnais, parent d'empereur, mais il vit à cette station d'autres œillères blasonnées et comprit que l'aristocratie viennoise avait vendu ses équipages aux loueurs de voitures. Nourrir les animaux coûtait cher. Beaucoup de mendiants étaient dans les rues, mais peu de chiens. Haillonneuse jusque dans la pierre de ses chaussées à ornières, la ville portait tous les signes de la grande misère. M. Coutance passa devant la Hofburg, palais impérial. Aucun factionnaire n'en honorait l'entrée. Sur la Ballhaus Platz mendiait encore un soldat au long nez rouge. Derrière cette pointe pincée par le froid, la maigreur creusait le visage où un œil très noir larmoyait, l'autre caché par un bandage à ficelles. La mâchoire se calait sur une mentonnière de linge crasseux dont l'attache rejoignait sur le crâne trépané un vieux pansement débordant du bonnet bourru.

Les deux bras de l'homme étaient valides et ses deux jambes entières mais inutiles dans une voiture dont il tournait les minces essieux par une manivelle à main. Les guenilles de sa poitrine portaient quatre médailles aux rubans aussi décolorés et fripés que ceux distribués en récompense des campagnes contre Napoléon Ier. La misère vieillissait les insignes de gloire. L'homme couchait avec sa rubannerie qui le jour recevait la pluie et la neige. Ses pieds pansés étaient deux paquets de chiffons lourds au bout des jambes maigres dont la ligne osseuse raidissait l'étoffe du pantalon rapiécé. Fatigué de mouvoir sa carriole aux essieux criant le manque d'huile, il s'arrêta devant la grande porte de la Ballhaus

Platz numérotée 19 en or et 2 en rouge. M. Coutance y lut l'inscription :

PRŒTORIUM
MAI. SIGILLI. ET RERUM CUM
EXTERIS. GEREND. MARIA-
THERESIA-AUG...

De ce Ministère des Affaires Étrangères était parti, rédigé par le croate Mossouline, l'ultimatum à la Serbie, la première étincelle de l'incendie du monde.

Le soldat mendiant remettait en marche sa grinçante voiture d'infirme sous l'évocation de l'impératrice au manteau d'hermine :

MARIA-THERESIA.

Le soir à huit heures, dans le salon des chasses à l'hôtel Sacher, M. Ernst Popischil, les mains molles et la face souriante, présenta à MM. Victor Coutance et Simon Salzbach, barbu noir carré d'épaules, 42 ans, 90 kilogs, le tanneur tchèque Pjebyl rudement vêtu et le viennois Heidrich, d'une élégance pareille à celle de M. le comte Erbern qui rendit plaisante la conversation :

— Ce divan où nous sommes si bien assis est historique, parce que les grands ducs ont fait beaucoup de cochonneries dessus.

M. Heidrich, mince dans son vêtement parfait, ne détruisit pas la gravité de son visage rasé pour dire lentement :

— Ils étaient de grands salops.

puis il s'excusa :

— Depuis cinq ans on n'a pas parlé français. On ne sait plus bien. Noceurs est mieux.

— Oui, dit M. Salzbach dont la grande distraction après les affaires était la jovialité de discours.

— Merci. Cet hôtel, le plus chic de Vienne, était le nocoir de la cour.

— Le bordel, dit M. Salzbach.

— Ça je n'avais pas oublié. Mais je croyais qu'on n'osait pas le dire. Une fois, dînait dans ce salon l'ambassadeur d'Angleterre en compagnie diplomatique. Dans le salon voisin, un grand duc était avec une autre compagnie qui le déshabilla. Nu il ceignit son épée et ses cordons et entra chez l'ambassadeur qui le gifla. Quand on voulut le lendemain arranger les excuses, le grand duc ne se souvenait plus de la gifle. Il dit qu'il s'était probablement déshabillé puisque c'était son habitude, qu'il n'avait pas vu d'ambassadeur, rien que des dames, que si une l'avait giflé, il saurait bien venger l'honneur de la couronne à coups de bottes dans son derrière. Pour s'acquitter de ce devoir, il invita les dames à un autre dîner.

M. Pjebyl riait de ce cours d'Histoire et buvait le porto de l'empereur François-Joseph, de qui les hôtels de Vienne avaient acheté la cave.

— Si on pouvait avoir aussi, dit M. Popischil, les joyaux de la couronne, ce serait une profitable affaire. L'empereur Karl I et sa femme l'Italienne ont emporté beaucoup de pierreries en Suisse. Il n'en reste à la Hofburg qu'une valeur de cent millions de francs. Cinq pour cent à qui me procure l'affaire.

— Six, surenchérit le comte Erbern. Le vieux Franz-Josef n'aurait pas fait cette vilenie. La couronne n'est pas à l'empereur mais à la nation. Karl I en a ôté les diamants de l'impératrice Élisabeth, des aigrettes d'émeraudes, brillants et

rubis, des parures complètes, une avec mille pierres ; le Frankfurter, de 44 5/8 karats ; le collier rose célèbre ; deux bracelets de 494 brillants pesant 330 karats 1/4 ; un collier de 380 brillants : 266 karats ; un de 86 perles ; la fameuse garniture de rubis du trousseau de Marie-Antoinette ; le Florentin, le quatrième diamant du monde...

— Si nous faisions, dit M. Ernst Popischil, une calculation de cette *valuta*...

— Temps perdu, répondit M. Salzbach. Peut-on trouver ici du platine, de l'or, de l'argent. Il faut faire voyager de la richesse sous le plus petit volume. Je suis acheteur de tous métaux précieux en lingots et en monnaie.

M. Pjebyl, amoureux d'affaires et de bien boire, prenait de profitables notes et une bonne cuite. Il se bourrait de vieux port-wine dont Victoria, reine d'Angleterre, impératrice des Indes, avait fait cadeau à François-Joseph.

— Vin d'empereur, dit le comte Erbern, vin de grands ducs. Ils en buvaient de moins estimable quand nous faisions la tournée de nuit à Paris. Avez-vous connu le théâtre de Belleville ? Il n'y avait au buffet que des litres de rouge.

Sauf pour le choix des vins, la reine Victoria a été un grand malheur dans le monde. Nous profitons de sa cave, mais nous expions sa politique. Elle pouvait, en 1870, empêcher la lutte entre l'Allemagne et la France. Les Anglais se sont occupés du continent 45 ans trop tard. Il a dépendu de Victoria que l'Europe ait un autre destin que la revanche. Cette impératrice a diminué l'intelligence anglaise.

Nous subissons le malaise mondial de la révolte irlandaise que la reine Victoria pouvait facilement apaiser, si trop favorable aux Ecossais, elle n'avait méprisé l'Irlande. Ainsi elle a augmenté la désunion du Royaume-uni au lieu d'en mieux allier les trois nations par la même gracieuseté envers chacune. Mais elle était forte gueule et buvait bien. On plaçait chaque soir à son chevet le *night cap :* bonnet de nuit, qui était un grand verre de *Scoth whisky*.

Pour plaire aux Français, M. Ernst Popischil blâma les familles royales.

— Si elle a été bête, d'autres ont été lâches. La guerre n'a égratigné aucun des six fils de l'empereur d'Allemagne. Pas une goutte de sang des Hohenzollern n'a coulé, alors que dans toute l'Allemagne on ne trouverait pas sans deuil une famille de six garçons, officiers de carrière. Quand l'armée a battu en retraite, le Kronprinz n'était pas avec les mitrailleurs qui se sont fait massacrer pour protéger l'arrière-garde. Lui et son père ont fui les premiers en Hollande.

L'empereur autrichien est parti en Suisse avec la caisse. On interdit au pauvre Viennois qui s'est battu sur la Piave l'exportation des valeurs, la vente à l'étranger de ses bijoux de famille. Faites la calculation de la *valuta* en francs suisses.

M. Pjebyl approuvait et se grattait l'épaule gauche car il avait la gale. Il lui restait de la guerre endurée en Italie une grande peur d'avoir faim et soif et une tenace vermine.

Le comte Erbern écoutait sans bienveillance ce discours irrespectueux des dynasties allemandes, mais il n'y opposait que le silence car il

avait des choses à vendre aux Français. Assis sur le divan long de quatre mètres, entre M. Salzbach, aux lourdes paupières de voyageur qui serait heureux de dormir, et M. Coutance, souriant et bien éveillé, il leur dit :

— Ne parlons plus des pierreries de la couronne. Nous essaierons de villégiaturer en Suisse quand l'empereur Karl aura besoin d'argent. En attendant trouvons à Vienne de belles occasions en bijoux et antiquités. Je vous ferai montrer par les vieilles familles des collections que la Commission des Réparations ignore. Elle ne connaît que le mobilier de la Hofburg.

Tirant du gousset de son gilet taupe à raies mauves une vieille montre viennoise, il en pressa le bouton de sonnerie. Le tanneur Pjebyl donna son avis sur la douceur du timbre :

— Joli son. Et l'heure est juste : huit heures et demie. Si vous voulez vous amuser après-dîner, il faut manger tout de suite.

Torturé par des démangeaisons à son épaule droite, il se tenait raide, malgré l'envie frénétique de se creuser la peau à coups d'ongles qu'il rongeait parfois de fureur, se privant ainsi de ses grattoirs. Mais il abattait vite ses mains pour cacher leurs plaques révélatrices. Il était par tous les bouts un piège à lui-même. Sa souffrance n'apparaissait que par ces remuements continus qui semblaient un tic nerveux. Il semblait très humble, car son visage était triste et il se retenait de faire de grands gestes.

— Cette montre, dit le comte Erbern, a appartenu à Marie-Antoinette. C'est une merveille pour l'amateur et une bonne occasion pour le com-

merçant. Dix mille couronnes. Vous la revendrez cinq mille francs à Paris. Vous intéressez-vous aux Gobelins ? à la vieille argenterie viennoise ?

— Vous êtes vendeur, demanda M. Salzbach, ou intermédiaire ? Je prends votre montre à mille couronnes, sans savoir ce qu'elle vaut. Quand je connais une affaire je la discute, quand je ne la connais pas, je me bute. Je n'entends rien en horlogerie historique. Acceptez mon prix ou abandonnez.

Le comte Erbern remit la montre dans son gousset, boutonna sa jaquette noire et fit de la dignité :

— Ceux qui me connaissent se fient à moi pour l'authenticité. Quand je dis qu'un objet vient de Marie-Antoinette, c'est comme si Marie-Antoinette le disait. J'apporte les bonnes occasions et les preuves. Je ne céderai pas une pièce historique à qui est capable d'en douter.

M. Salzbach s'excusa.

— Je veux bien vous croire représentant de Marie-Antoinette. Mais ce n'est pas elle qui vous donnera votre commission. Je vous offre cinq pour cent sur les affaires au-dessous de deux cent mille, trois sur celles au-dessus. Un bijou d'un million ne vous coûtera pas plus à me proposer qu'un de cinq mille francs. Je risque le fort capital et la difficulté de placement de l'article cher. Indiquez à M. Coutance tout ce que vous pouvez nous procurer à Vienne.

M. Salzbach ayant fait ce bond et planté ses griffes où il voulait, parut se rendormir. Ses paupières charnues descendirent à moitié de ses yeux noirs dont l'éclat certifiait que malgré son

apparente torpeur il regardait avec plaisir le comte Erbern gêné d'être mis en nette position commerciale, car il n'avait l'habitude que des affaires clandestines :

— Je suis un homme noble, non un patenté. Je vous ferai une liste d'occasions.

— Erbern & C°, dit M. Coutance, achetez-vous les reconnaissances ? Il faut mettre sur ses cartes de visites : Fourrures, quand on est marchand de peaux de lapins. Un fructueux métier.

M. Pjebyl annonçait :

— Gullach suppe. Une spécialité viennoise. Mangez pendant que c'est chaud.

— C'est accommodé, dit le comte Erbern, au paprika de Hongrie.

— Comptez-vous, demanda M. Salzbach, sur la vente de ce poivre rouge pour rétablir votre commerce ? Les Indes vous font concurrence par le kurry : poivre jaune. Je peux traiter de l'épicerie avec vous si nous ne nous entendons pas pour les antiquités, car j'exige l'exclusivité de votre part. Vous ne serez en œuvres d'art, agent que pour moi.

Quand il maniait un homme pour en tirer du profit, aucun voisinage ne le pouvait distraire des arguments à lui asséner. Il parlait comme s'il était seul avec le comte Erbern et vexa le susceptible M. Pjebyl en paraissant ne pas entendre sa question :

— Seriez-vous acheteur de radium ?

Le comte Erbern dut se décider à franchement parler argent :

— Que me donnerez-vous pour la *Ausfuhr Bewilligung*, autorisation d'exportation ? Elle est

difficile à obtenir. Il faut être en bons termes avec les bureaux. Je dois graisser le Ministère des Finances. Qu'est-ce que je recevrai ?

M. Pjebyl se gratta, but et dit :

— Au lieu de payer les fonctionnaires pour la *Ausfuhr Bewilligung*, achetez la marchandise facile à cacher. Le radium, à un million deux cent cinquante mille francs le gramme, est, sous le plus petit volume, la plus grande valeur du monde. C'est trop cher pour moi. Je cherche du mésothorium.

M. Salzbach acheva d'instruire le comte Erbern :

— La *Ausfuhr Bewilligung* est comprise dans votre commission. Je n'achète que livrable douane suisse, ou autorisation de sortie jointe à la marchandise. Les formalités au pays d'origine concernent le vendeur. Je ne change pas les habitudes de ma maison. M. Coutance vous rédigera l'accord.

M. Ernst Popischil négociait avec M. Pjebyl : Combien mettriez-vous pour du mésothorium ?

— Quatre mille couronnes le milligramme.

— Pour quatre mille couronnes vous ne pouvez pas avoir du bon mésothorium. Il faudrait payer au moins quatre mille cinq cents couronnes.

— Je paierai quatre mille cinq cents couronnes si vous pouvez me fournir une suffisante quantité.

— Je vous donnerai réponse.

et il demanda tout bas à M. Coutance :

Où peut-on en trouver. Nous prendrons le cinq pour cent pour nos peines et soins.

M. Salzbach, lâchant le comte Erbern assoupli, saisissait M. Pjebyl :

— Vous connaissez des stocks de radium ?

— On en fait à Joachinsthal en Bohême, et dans quatre usines en France : Armet de Lisle à Nogent-sur-Marne ; Henri de Rothschild à Saint-Denis ; Darme à Gif et à la Société française d'Énergie et de Radio-Chimie à Courbevoie.

— C'est exact, approuva M. Salzbach, étonné de l'information de cet homme qui, laborieux à refaire sa fortune, se renseignait pour être prêt à vendre de tout.

— Il y a encore des usines en Portugal. Mais la mieux située de ces affaires du continent européen est la nôtre de Joachinsthal qui est sur une mine riche. Les autres usines reçoivent le minerai ou américain ou portugais ne contenant quelquefois que trois pour cent d'urane dont il faut trois mille kilogs pour obtenir un gramme de radium. Cela fait quatre-vingt-dix tonnes à traiter dans un poids égal d'eau. Joachinsthal fabrique deux grammes par an et en a un et demi à vendre à 1.250 francs le milligramme. Bonne affaire pour qui veut cacher ses capitaux. Dans six mois ça vaudra plus. On ne peut faire dans le monde entier que dix grammes de radium par an, mais cette marchandise dure l'éternité ; il lui faut 2.500 ans pour perdre la moitié de sa vie, tandis qu'une perle fine se fane et meurt comme une jolie femme.

— Oserez-vous, dit le comte Erbern, comparer les joyaux à la pharmacie ?

M. Pjebyl le méprisa du regard, puis ricana, inquiétant par cette acrimonie M. Ernst Popischil qui demanda :

— Heck ?

— Vienne, répondit M. Pjebyl, était la capitale médicale. Tous les riches malades d'Orient venaient mourir dans ses cliniques. Prague lui prendra cette supériorité. Je voudrais une société tchèque pour imiter votre Société Française d'Énergie et de Radio-Chimie qui a inventé de louer le radium. En 2.500 ans elle pourra renouveler ses baux. Au lieu d'abandonner par vente ferme et pour un bénéfice compté en une fois une marchandise coûteuse, d'usage intermittent entre les mains des médecins, elle la leur cède à l'heure pour le temps des opérations. Ainsi elle répand l'usage du radium et restant propriétaire de son stock bénéficie de l'augmentation de valeur. Elle loue aussi le mésothorium, trois fois plus fort pendant huit ans, mais qui s'éteint après vingt. Elle fabrique non seulement tous les produits radio-actifs nécessaires aux traitements des maladies de l'espèce humaine, mais les exciteurs d'engrais, les enduits lumineux pour les appareils de sécurité des chemins de fer et de la navigation. Elle commence une série d'industries où le radium et ses sous-produits jouent leur rôle original qui est de recréer la vie de toutes choses qu'ils touchent.

Je suis représentant en Bohême de la Société d'Énergie et de Radio-Chimie, mais je prends du mésothorium à quiconque peut m'en vendre afin de le donner moi-même en location aux médecins. Ils ne veulent pas l'acheter parce qu'il n'est pas une valeur durable à céder avec leur clientèle. Mais on le loue pendant huit ans aussi cher que le radium. Avoir assez de mésothorium pour faire de Prague au lieu de Vienne la capitale du traitement anti-cancéreux, suffirait à m'enrichir.

Avez-vous intérêt pour un champ pétrolifère ? Il n'y a pas encore de puits mais le pétrole est prospecté. On achètera les terrains et quand on tirera le premier litre d'huile, ils monteront à dix fois le prix payé.

— Je crois au pétrole, dit M. Salzbach, comme M. le comte Erbern croit en Dieu. La vieille formule : s'installer partout où il y a du charbon, n'est plus première à régir l'industrie. Il faut, dans l'Europe décimée, se placer là où est la main-d'œuvre. Avant vingt ans la moitié des usines de France chauffera au mazout galicien, si les Russes veulent. Mais je ne ferai pas de trous dans la terre pour en tirer du combustible. Et je n'émettrai point d'actions, malgré que le pétrole fasse plus vivre de spéculateurs que de mineurs. Ni puits ni titres. Le champ pétrolifère est trop fatiguant et la Finance tellement encombrée de parts de fondateur qu'on les jettera quelque jour pour rien sur les marches de la Bourse. Pas puisatier, pas imprimeur, je serai transporteur. Il y a actuellement en France plus d'actions de sociétés pétrolières que de tonnes de mazout. Le seul combustible disponible est le titre, mais ça brûle mal. Le succès pratique des affaires européennes est dans le transport. Aucune n'en a. Le rendement des puits de Galicie fait hausser la cote à Paris, mais n'y procure pas un litre d'huile. Je créerai le roulage. Devenu le grand transporteur de pétrole et de tous ses produits : essence, huile de graissage, gazoline, paraffine, je serai plus fort que la Bourse. Je fonde la Société Européenne des citernes à pétrole.

C'est mieux que le radium.

Mais autre chose encore est mieux.

M. le comte Erbern répéta sa préférence :

— Les antiquités et les bijoux.

M. Heidrich :

— Les forêts du Tyrol et les chutes d'eau.

M. Ernst Popischil ne se limitait pas ainsi :

— Achetez tout : le maïs des paysans, la vaisselle de l'impératrice. Que diriez-vous des machines d'usines ? Il en faut en France où on a tant détruit. Ici elles ne servent à rien puisqu'on manque de matières de fabrication.

— Mieux que tout ça, affirma sur eux M. Salzbach : une mine d'or.

M. Coutance seul rit car leur intimité lui permettait de laisser voir qu'il le supposait ivre, ce dont les autres faisaient mine polie de douter.

M. Pjebyl dit :

— J'ai une bonne occasion de verres à vitres, disponible. On n'en trouve nulle part. Je propose trois wagons à 5.000 couronnes les cent kilogs, franco douane Buchs.

Puis il recommença l'éloge du vin :

La cave de Franz-Josef était une des premières d'Europe. On ne trouve de pareil port-wine que dans un estaminet d'Anvers et à Buckingham-Palace. La cour d'Angleterre ne l'a pas encore mis dans le commerce. Ça peut venir grâce à l'Irlande et aux Travaillistes.

Il offrit une mine de charbon :

— ... à exploiter en commun avec la ville de Vienne. Il n'y a pas encore de puits, mais on a prospecté le charbon. Quand on aura extrait le premier kilog, la valeur du terrain augmentera dix fois.

Vous nous voyez ici dans le meilleur hôtel de Vienne éclairés à l'acétylène par pénurie de combustible aux usines d'électricité.

— Vos compatriotes les Tchèques, dit le comte Erbern, qui avaient promis de nous envoyer de leur houille, la gardent. L'Amérique ou l'Angleterre ne nous manqueraient pas ainsi de parole si nous avions convenus d'être fournis par la voie de Trieste. Mais une livre sterling vaut 850 couronnes et un dollar 220.

Ils soufflaient tous d'avoir trop mangé des foies gras de conserve, de l'oie, de la salade au kummin, des roulades de pommes et des crêpes fourrées de confiture.

M. Salzbach dit doucement :

— On les a eus jusqu'au trognon qui est encore succulent. Les bons restaurants de Paris ne nous traitent pas si bien. J'en sais où rien n'est sans reproche, même pas le poivre toujours éventé, et le sel toujours humide. Un empire laisse de louables habitudes dans les vieilles maisons.

Il siffla l'hymne autrichien.

— Tu es soûl, lui demanda M. Coutance ?

— Non. On nous a offert ce soir des bijoux, des antiquités, du radium, du charbon, du pétrole. Fais de la grande brocante avec le comte Erbern. Apprends-lui à rapporter ce qu'il charogne dans la misère des vieilles familles. Il y a des choses précieuses parmi la pourriture de ce cadavre d'empire. Ce noble homme les flaire bien. Après les Habsbourg, les Hyènes. Travaille çà. Moi je soigne ma mine d'or.

Et il commença ses vieilles histoires à rire selon son habitude d'après les bons dîners. Ce rude

acheteur n'aimait que l'arithmétique et la blague :

— Quand, dit-il, Dieu eut donné l'honneur au protestant, la fortune au catholique, il plaignit le juif : mon pauvre ami, tu viens trop tard. Le papiste a l'or ; le calviniste la noblesse. Il ne reste que la misère pour toi. Seigneur, dit le juif, je prends toujours et rendez-moi content, ça vous coûtera peu, en ajoutant seulement l'adresse des deux autres.

Le comte Erbern riait très fort. Il proclama :

— Le gouvernement hongrois est le seul en Europe qui ait écrasé les ouvriers et ne veuille plus traiter d'affaires avec les Juifs.

— Deux races persécutées, répondit M. Salzbach. Les ouvriers séditieux iront en prison mais les juifs auront les marchés d'administration et les entreprises d'églises. On ne peut plus bâtir à Buda-Pesth parce que la Transylvanie, pays de forêts, 'est roumaine. Le chêne de Hongrie, célèbre dans l'ébénisterie, a changé de nationalité. Les Roumains le gardent. Je peux en offrir aux Hongrois à 1.400 couronnes le mètre cube sur wagon.

Le toisage des arbres, de qualité loyale et marchande, aura lieu suivant les usages de France : de deux en deux centimètres pour la circonférence, et en pieds métriques pour la longueur qui sera prise jusqu'à l'endroit de l'arbre où le diamètre sur écorce tombe à dix-sept centimètres et demi. Le surplus de la longueur devient la propriété gratuite de l'acquéreur.

Le comte Erbern, d'abord surpris, disposa sur son visage un sourire :

— Je ne suis pas personnellement anti-sémite.

Je ne dis pas : Il y a trop de Juifs. Au contraire, je dis : Il y en a assez. Ceux comme vous sont rares.

— Je ne suis pas rare — je suis Juif. C'est peut-être une religion, peut-être une race, ou seulement une manière de traiter les affaires comme chez certains catholiques. Chez moi c'est une habitude de famille. Coutance n'est pas Juif. C'est un civil. Mon grand-père m'a dit qu'aucun de mes aïeux n'avait abjuré, même quand les curés leur mettaient le feu au derrière en chantant du latin. Il est mort moins solennellement, à un dîner chez M. de Rothschild où manqua une cuiller en vermeil. Les distingués convives furent poliment invités à retourner leurs poches. Un laissa tomber une pièce de dix sous. Tous voulurent la ramasser. Mon grand-père est mort dans la bagarre.

M. Pjebyl crachait son hilarité dans son assiette vide. M. Heidrich riait avec plus de retenue :

— C'est une histoire crevante.

M. Salzbach le complimenta :

— Vous parlez fort bien le français. C'est une histoire où un Juif est crevé.

— J'ai appris à Paris. Je notais toutes les phrases nouvelles pour moi ; une dame tombée assise qui me dit : Je me suis tapée sur la pelote. A une exécution par la guillotine, ce cri d'un petit garçon : On va lui dévisser la pomme de sa canne.

Mon professeur rayait ces tournures qu'il appelait vicieuses mais un écrivain de mes amis les disait admirables et me les faisait recopier.

J'ai beaucoup perdu de ma connaissance du

français. Je vais pratiquer. Je ne voudrais pas être comme cet Irlandais parti en Italie voir le Saint-Père et qui ne savait dire qu'un mot : Pape. A Rome un cicerone porta sa valise et lui offrit des femmes. L'Irlandais répondait : Pape. Le cicerone le croyant dégoûté des dames lui offrit des petits garçons. L'Irlandais criait plus fort : Pape ! Pape ! -

Accidente ! dit le cicerone. Le pape ce sera peut-être difficile. Mais si vous vouliez vous contenter d'un cardinal.

Le comte Erbern, bon catholique, n'espérant rien vendre à M. Heidrich, désapprouvait par sa sévérité de visage, cette irrévérence envers la papauté. M. Salzbach affirmait connaître toutes les drôleries juives et qu'elles étaient les plus comiques du monde. M. Coutance prétendit que les catholiques n'étaient pas moins farceurs :

— A preuve l'histoire du Marseillais à qui on avait volé son cheval et qui fut à Notre-Dame-de-la-Garde prier Jésus de le lui faire retrouver :

Seigneur, je suis monté à pied, mais j'ai foi en ta miséricorde.

Le soir même on lui vola la voiture. Il revint à l'église et s'agenouilla devant la Vierge :

Reine des Cieux, Stella Maris, pas moins maintenant je vais à pied mais le voleur attelle. Si je le prends je lui botte le cul et je te fais brûler deux cierges...

A ce moment de son invocation il vit dans les bras de la Vierge l'enfant Jésus qui l'avait si mal exaucé :

C'est pas à toi que je parle, Fi de garce. C'est à ta sainte mère.

Le comte Erbern sourit à M. Coutance car il devait lui proposer sa marchandise.

— Celle-là est mieux. Elle ne met pas le haut clergé en cause.

— Si vous trouvez une mine d'or à Vienne, dit M. Ernst Popischil, moi j'y fonde une religion. C'est la seule industrie où la matière première ne coûte rien. La prédication réussit dans les pays de misère. J'ai fréquenté à Londres un Anglais connaissant bien la Bible et le Whisky, qui a porté à Hyde Park sa dernière caisse de scotch, est monté dessus et a menacé les passants de la malédiction de Dieu. Il quêta £ 6 D. 8 sterling. Le dimanche suivant il vint avec un accordéon. Il doit avoir bâti un temple aujourd'hui.

M. Salzbach demanda :

— Vous a-t-il donné des parts de fondateur ?

Il ne connaissait pas le meilleur moyen de faire fortune en religion : prouver par la Loi et les Prophètes, les Pères et les Conciles, que Jésus-Christ, cet ironiste, devait un sou à votre famille, puis d'assigner le Pape en paiement du capital et des intérêts composés au taux légal. Un sou à cinq pour cent donne, en 1920 ans, 3.937 milliards : toute la fortune de la terre, moins les cocotiers de la Polynésie.

— Vous vous trompez, dit M. Ernst Popischil.

— Refaites la calculation.

M. Coutance continua :

— Paris aujourd'hui vaut beaucoup plus qu'une messe. J'irais aux vêpres rien que pour un immeuble de l'avenue de l'Opéra. L'industrie du tissu où j'exerce compte de pieux catholiques

très juifs, et des juifs jésuites. Un bon chrétien doit être mauvais commerçant. J'en sais un qui a trouvé un système pour vendre à perte. Ça n'arrive généralement qu'à ceux qui ne l'ont pas cherché, mais son mérite est de le faire exprès. Il prétend que cela est agréable à Dieu. Les hommes qui ont plaisir à se porter préjudice, ça existe.

— Tu me donneras leur adresse, dit M. Salzbach.

Le comte Erbern parla différemment :

— Messieurs les Français, c'est reposant de respecter quelquefois, quand ce ne serait que pour mieux haïr ailleurs.

M. Salzbach le remit au commerce :

— Travaillez pour moi. C'est profitable. Il faut avoir de l'honneur mais aussi faire autre chose. Israël Moser disait aux créanciers de son fils : l'honneur n'a pas de prix. Je n'ai que de l'argent. Ça ne peut pas payer les dettes d'honneur.

Il est bon que l'honorable catholique soit derrière le juif, comme à cette vente où M. de Fallot, premier marguillier de sa paroisse, enchérissait du double sur Jacob Salomon. Car il pensait : quand Jacob Salomon offre 400, ce doit être une bien bonne affaire de prendre à 800.

Je vous intéresserai aux bénéfices. C'est la plus loyale manière de traiter. On sait ce que chacun gagne. Ainsi le comprenait Goldschmidt, de Colmar, quand il dit à son vieil employé Samuel :

Tu es dans ma maison depuis vingt ans. Ne me vole plus. Désormais nous serons associés. Voilà la clé du cabinet des patrons.

A l'inventaire le compte participation de Samuel fut de 23 marks 50 sur un chiffre d'affaires de deux millions. Il remit la clé, signe de son honneur, sur le bureau de Goldschmidt et lui dit :

J'aime mieux... faire avec les employés.

M. Salzbach adorait ces rengaines de l'ironie sémite : juivades sur l'exagération de gagner, comme sont les gasconnades sur l'exagération de braver. Deux formes alternaient dans ces histoires à rire : le dialogue entre juifs, ou la comparution, devant Dieu le père, du juif, du catholique et du protestant.

M. Salzbach dit encore :

Goldschmidt avait tort. On doit payer honnêtement le personnel qui tient la caisse. Son apprenti comptable Levy, à 30 marks par mois, vola un billet de cent marks. Goldschmidt télégraphia à la pieuse Mme Levy :

Votre fils a fait une action abominable.

Mme Lévy accourut et quand elle sut ce qui en était :

Une action abominable ! Schema Israël ! Je croyais qu'il avait mangé du cochon.

M. Pjebyl, bourré comme une pipe avec du tabac d'ami, complimenta M. Salzbach :

— Vous connaissez tout : les bonnes histoires et l'abattage des bois. En France, vous fauchez la coupe comme une moisson et vous replantez. Dans les pays scandinaves, les bûcherons gardent vivants les arbres de sémination, la forêt se refait elle même, moins alignée mais plus vivace. C'est une grande science que de connaître quels végétaux ont le plus de puissance de reproduc-

tion. La coupe est réglée pour que chaque sept ans on abatte des troncs dans la même tribu d'arbres. Les souches sont laissées à pourrir pour fumer la terre. Je peux vous proposer une très belle forêt. Demain je vous dirai le cubage et les essences.

Vous devez ce soir voir les Viennoises. Les femmes de l'empereur sont aussi dans le commerce, comme le porto.

Le comte Erbern s'indigna :

— On ne les trouve pas dans la rue. On n'est reçu que présenté. Je suis à votre disposition.

— Ta mine d'or, demanda le lendemain matin M. Victor Coutance, à M. Simon Salzbach, est dans le Tyrol ? Si tu n'es pas fixé sur l'emplacement, choisis un endroit agréable où on puisse passer l'été. On y mènera les dames et on mangera des truites.

Nous inviterons notre ami l'auteur célèbre qui dit que les plus beaux paysages du monde sont la Suisse et les Buttes-Chaumont. Il craint les courants d'air. Il a du coton dans les oreilles. Mais il adore les voyages : Il va tous les ans à Vichy.

— Pour se remettre dans la position du mouvement littéraire : le cul sur une chaise et le porte-plume aux doigts.

— J'ai besoin, comme lui, de repos dans un endroit calme, tel que le Tyrol ou le jardin du Luxembourg, avec le bruit du jet d'eau et le ronflement des sénateurs.

— Je préfère, répondit M. Salzbach, le Sénat

de la Villette. Pour le connaître, il faut avoir fait l'abat et la triperie. Les tueurs mettent dégorger les têtes de veaux en piscine et appellent Sénat cette assemblée de crânes blancs. C'est d'un meilleur rapport que le Sénat du Luxembourg.

Nous aurons pour la mine d'or des précisions chez Herr Kommerzien-rat Johann Freudenberg.

Ils le trouvèrent Anschutzgasse 87, 13e district, dans une filature de coton n'émettant que le bruit de deux machines à écrire.

— Les chaudières sont froides, dit M. Salzbach. Ce fut la première question qu'il posa à M. Freudenberg, homme maigre à grosse tête. Ses yeux noirs luisaient vivement sous la blancheur du grand front bombé. Il proposa de parler allemand, français ou anglais, ce lui était égal. Et il dit en bon français :

— Le manque de charbon nous empêche de travailler à Vienne où nous n'avons pas d'autre force que celle fournie par la chaleur. Des millions de bras sont oisifs dans cette ville. Il se perd une énorme quantité de travail humain. A nos usines de Bohême nous ne chômons pas. Un de nos tissages y dispose d'une telle puissance hydraulique qu'en plus de l'énergie pour ses métiers, il en produit pour sa vapeur d'apprêts et de chauffage. Nos pièces de machines y sont réparées en forge et fonderie électriques. Nous faisons du feu avec de l'eau. Si la force de chute des rivières du Tyrol était captée nous vendrions du courant aux Tchèques au lieu de les supplier de nous fournir du charbon. Ils ne veulent rien donner. Notre population a besoin d'au moins sept cent trente mille tonnes par mois pour cuire

les aliments, ne pas mourir de froid et laver ce qui lui reste de linge. Si nous ajoutons à ces nécessités de ménage celles des usines, le besoin mensuel total est d'un million cent cinquante six mille tonnes. Nous en tirons de nos mines un million deux cent mille par an. Le rendement est mauvais parce qu'on a pendant la guerre exploité en négligeant l'entretien. Les meilleurs ouvriers : Tchèques ou Polonais, sont retournés chez eux. La famine de charbon est mondiale, mais nulle part aussi grave qu'ici. Nous avons faim de tout : de pain, de combustible, de tissu, de cuir. Nous sommes l'empire de la misère. Cependant, la fortune est dans les chutes d'eau du Tyrol.

M. Victor Coutance croyait comprendre que la mine d'or convoitée par M. Salzbach était l'énergie hydraulique.

Il fit à ce grand projet une objection :

— Dans combien de temps tirerez-vous les premiers bénéfices d'une pareille entreprise.

— On ne peut pas le préciser, répondit M. Freudenberg. Pour ces grands travaux de barrage et de canalisation, il faut beaucoup de ciment. Pour faire le ciment il faut beaucoup de charbon.

M. Salzbach prophétisa :

— Dans 25 ans, nous verrons peut-être des usines d'électro-chimie et d'électro-métallurgie dans l'Arlberg, la lumière et la chaleur fournies à Vienne par l'eau du Tyrol. C'est *Zukunft Musik*, la musique de l'avenir. Aujourd'hui votre personnel chôme. Reste-t-il à crever de faim ? Émigre-t-il ?

— Beaucoup de familles de bourgeois, d'offi-

ciers autrichiens sont parties en Amérique du Sud. Le gouvernement a bien fait de les y encourager. Ceux-là pouvaient payer le voyage. Mais on ne mettra pas sur les bateaux la masse du peuple. Les courants de migration du travail changent. Les nationaux des pays à qui le traité de paix a redonné la liberté politique : Polonais, Tchèques, rentrent chez eux. L'Italie dont l'industrie augmentait, a lutté par prohibition légale de sortie contre l'expatriation de ses ouvriers. Mais la fortune s'est démentie et a donné l'émeute. Ce pays sans combustible a aujourd'hui trop d'usines. Une armée marche vers le canon, l'industrie vers le charbon. Ne produisant pas de houille et ruinée en l'important à 1.000 lires la tonne, l'Italie a de nouveau exporté ses ouvriers. Treize mille sont partis pour l'Amérique en janvier 1920 ; dix-sept mille en février. En mars les consulats ont visé 20.000 passeports. Le *rush* n'est limité que par la capacité des bateaux. L'État favorise le départ des hommes inscrits aux partis révolutionnaires. La pacification sociale travaille contre l'industrie. Comme à l'origine des colonisations, l'Amérique reçoit de nouveau les individus indésirables à leur pays d'origine. Toutes les polices de l'Europe dirigent vers elle les perturbateurs et les criminels.

De nouveaux peuples migrateurs sont ceux de récente misère. Mais aucune nation ne veut recevoir la nôtre. Les hommes de race allemande sont repoussés de l'Amérique du Nord, de France, d'Angleterre. Les émigrants autrichiens ne dépassent pas les anciens pays de l'Empire : Hongrie, Bohême, Yougo-Slavie.

Vienne, capitale commerçante, a un fort chômage d'employés non interchangeables dans les industries comme les ouvriers manuels. Un mineur ne parlant qu'allemand peut travailler à Bruay mais non un comptable. Tout ce personnel de bureau au courant des affaires avec Constantinople et de notre vieille pratique de finance dans les Balkans ne nous sera pas enlevé. Vous, Français, nous prendriez-vous nos ouvriers ? Votre intérêt est de les occuper chez nous à bas salaire plutôt que de les attirer dans vos usines par le haut salaire. Pourquoi ne recrutez-vous pas des hommes dans les pays où la consommation de l'alcool est interdite ? Des Américains, des Scandinaves viendraient en France parce qu'on y boit librement. A un chantier de sciage, près de Christiana, on a trouvé, après le départ des équipes, cinq cent flacons de dentifrice vides. Vous ne savez pas profiter de votre cognac. Pour attirer les ouvriers il vaut l'or.

Vous avez fait ici du recrutement clandestin pour la Légion Étrangère. Dans les rapides visites médicales des enrôlements nocturnes, vous avez pris les syphilitiques, les tuberculeux, que les officiers de vos dépôts de troupes ont refusé à l'arrivée en France, en les traitant de sales Boches. Il est heureux que vous n'ayez rien réussi de mieux sur nos ouvriers. S'ils partaient en masse, notre industrie serait plus appauvrie que par le manque momentané de force motrice. Les maroquiniers, les tailleurs, tous les travailleurs du tissu et du bois ont ici des traditions aussi parfaites que celles de vos artisans parisiens. Si ces hommes quittent l'Autriche, ils deviendront manœuvres

de mines ou d'usines. Les syndicats des autres pays ne les accepteront que dans les gros travaux mal payés, non dans les fines besognes. Avec la force ouvrière de Vienne périrait une partie de la civilisation européenne.

— Vous conserverez votre personnel, dit M. Coutance. Ce sont les gens de métiers qui dans chaque nation ont le plus de haine envers l'individu étranger et le plus de proclamation pour l'internationalisme.

En France l'hostilité contre le machinisme a cessé, mais celle contre l'étranger augmente. Les ouvriers ne feraient plus grève parce qu'on installe un nouvel outil comme cela a été pour l'automatisme en tissage et le soufflage à air comprimé en verrerie, mais ils la feraient si on amenait les Autrichiens. Ils fraterniseront avec eux tous, de loin, par manifeste syndical, pourvu qu'aucun ne soit embauché dans l'atelier. L'alliance de classe n'a pas encore créé l'amour des individus. Nous, patrons, sommes les seuls vrais internationalistes pour gagner de l'argent ensemble.

M. Salzbach interrompit cette idée générale :

— Puis-je vous demander quels salaires vous payez ?

— Pourquoi cacher une chose que tout le monde peut savoir ? Un autre vous apprendrait ce que je ne vous dirais pas. Je préfère que ce soit moi qui vous oblige. Dans notre tissage de Bohême trois équipes font chacune huit heures par jour pour utiliser entièrement la force hydraulique. Le salaire est de dix à douze couronnes tchèques pour conduire deux métiers, de seize

couronnes pour trois métiers. Le filage d'un kilog de coton nous coûte en Autriche dix couronnes en payant l'ouvrier quarante couronnes par jour. En tissage à vingt fils au centimètre, nous donnons deux couronnes vingt-cinq par mètre de tissu en laize de cent : soit moins d'un sou suisse. Nous achetons le coton au change du dollar à quinze francs français, mais nous compensons par le bénéfice sur le salaire. Nous pouvons battre Manchester en tous articles car si les Anglais obtiennent la matière à meilleur prix, leurs ouvriers. ont de bien plus grandes exigences que les nôtres. L'usage annuel de tissu était de quatre kilogs par personne dans l'ancienne monarchie. Quand les usines de Tchéco-Slovaquie et d'Autriche travailleront de tous leurs métiers, nous vendrons à l'étranger soixante-quinze pour cent de la fabrication.

M. Salzbach posa encore des questions :

— Excusez-moi si je vous demande tout cela. Au cas où je serais indiscret ne répondez pas. Je me renseigne dans mon intérêt et dans le vôtre. Il est probable que nous travaillerons ensemble. Combien vont durer le manque de charbon et de pain ? Avant que vous sortiez de famine, la race ouvrière de Vienne ne sera-t-elle pas si grandement diminuée par la mort et l'émigration que la houille et la farine viendront trop tard pour sauver la force de travail ?

— Je suis content, dit M. Freudenberg, de trouver un homme qui s'inquiète pour nous avec sympathie et qui comprendra que mon devoir d'Autrichien est d'espérer tant que ma raison ne m'a pas montré la stupidité de l'espoir. Donnez-

nous de la matière, donnez-nous du crédit. Nous vous donnerons du profit.

A Zurich, le prix de confection des vêtements et lingerie de coton est égal à celui de la marchandise : cent pour cent ; il n'est à Vienne que de quinze pour cent. En France vous ne pouvez plus espérer cette fructueuse proportion. Les hauts salaires vous ruinent.

Il est vrai que notre force ouvrière, aussi précieuse que les chutes d'eau, diminue par la famine et la tuberculose. Les capitaux étrangers peuvent la sauver et en tirer une bonne récompense.

Notre politique paraît mal servir nos intérêts, car alors que notre industrie est en grande misère, la nation est dirigée par la classe qui a le moins d'expérience et de capacité : les socialistes. Je crois qu'un roi ou un empereur régnera de nouveau à Vienne mais j'approuve un gouvernement qui donne plus de secours aux ouvriers qu'aux rentiers et aux vieillards. Sauver la force de travail, c'est sauver l'Autriche.

— Précisons, dit M. Salzbach, comment nous pourrons travailler ensemble. Nous ne sommes pas ici touristes de passage pour des achats d'occasion. Nous voulons des associés autrichiens pour des entreprises durables.

Vous avez déjà conclu des marchés de conversion avec des Hollandais, des Suisses. Ils vous donnent une quantité de coton, vous rendez fil ou tissu, poids pour poids, moins la freinte. Je voudrais vous faire un arrangement non sur un poids de matière mais sur un nombre d'années. Je vous ravitaille en charbon, en coton. Vous me donnez le travail de vos ouvriers à leur salaire habituel

et en prenant pour vous un honnête bénéfice. Je vous sauve. Vous conservez votre personnel ; il est votre richesse. A quoi vous serviront vos plus belles machines si, quand le charbon et la matière arrivent, il vous manquera les mains pour les mettre en œuvre.

Je viens à votre secours avant que le malheur de votre industrie soit irréparable. Mais j'exige votre association exclusive avec moi. Je ne veux pas remonter votre affaire et qu'un autre en ait le profit.

M. Freudenberg ne mit pas le même empressement à répondre que lorsqu'il donnait des renseignements sur le salaire de ses ouvriers. Il sourit, affable et silencieux, puis dit lentement des politesses :

— Je suis flatté qu'un homme de votre valeur envisage une association avec moi. Nous avons toujours eu dans cette maison une haute opinion de la manière française de traiter les affaires. Nous vous préférons aux Anglais et aux Américains. Vous me permettrez de réfléchir à une aussi importante proposition. Pour m'aider à mieux comprendre, voulez-vous me dire quelle somme d'argent au maximum vous engageriez ? Et si l'exclusivité d'association de moi avec vous serait réciproque de vous avec moi ?

Ils s'évitèrent chacun pour la précision que l'un voulait de l'autre et se séparèrent en se rendant des compliments.

Bien tassé dans le coin de l'auto, M. Victor Coutance dit à M. Salzbach dont le visage était devenu brusquement d'une grande sévérité :

— Il nous montre la même sympathie que les

chefs de maison de Francfort et de Mayence. Désir de collaborer avec les Français riches, parce qu'on espère se débarrasser facilement d'eux ou les asservir après les avoir utilisés ; tandis que les Américains et les Anglais deviennent les maîtres des affaires où ils entrent.

M. Freudenberg a répondu à toutes tes questions, mais tu as été obligé de partir pour ne pas répondre aux siennes.

— C'est la manière autrichienne. Ils hésitent à affirmer leur prix par crainte d'être trop bas et veulent que l'acheteur révèle la valeur de ce qu'ils ont à vendre.

Je ne crois pas cet homme si appauvri qu'il l'a dit. Son assurance vient de sa fortune.

— Est-ce lui qui a la mine d'or ?

M. Coutance, croyant M. Salzbach attristé de n'avoir pas réussi, le flatta :

— As-tu acquis, par l'habitude des querelles de ménage, une telle habileté de discussion ? Si j'étais roi, comme fut Mazarin, je ne prétendrais pas choisir mes ministres parmi les rares hommes qui ne sont pas cocus, ce qui rendrait difficile le recrutement des diplomates français, mais j'élirais ceux qui se chicanent tous les jours avec leurs femmes. C'est un bon entraînement pour les difficultés.

Le mouvement de la voiture remuait le ventre de M. Salzbach sur ses cuisses bien calées. Les tripes lui ballottaient dans le corps comme du vin en cercle. Il penchait sa forte tête.

M. Salzbach réfléchissait.

Au restaurant à danser où des filles enrubannées remuaient devant les dîneurs, Mr. J. P. Aldridge, de la maison Singer Malcolm & Cº, New-York U. S., invité à la table de MM. Coutance et Salzbach, leur donnait son opinion sur les affaires de Vienne :

— Si l'industrie était pleinement ravitaillée, elle manquerait d'ouvriers. Beaucoup sont partis. Les Tchèques et les Slovaques qu'on recrutait pour les travaux d'usine, de mine, d'agriculture, restent chez eux. Les capitaux autrichiens allant vers la main-d'œuvre qui ne vient plus à eux émigrent en Bohême.

Avant le démembrement, tout le commerce entre les Slaves du Sud, l'Istrie, Trieste, la Tchéquie, la Hongrie, avait pour centre Vienne.

Les pays qui entourent sa misère actuelle la croient pour eux un triomphe, comme un paysan haineux rit du feu aux meules du voisin. J'ai vu pour Singer, Malcolm & Cº toutes les villes de

cette extrémité de la chrétienté. Le centre de civilisation est Vienne. Au delà il n'y a plus comme valeur pareille que Constantinople : l'Islam. L'occident expiera la folie d'avoir ruiné une vieille capitale. Comme Carthage détruite par Rome, Rome frappée par les Barbares, Vienne exténuée par les Européens est une perte pour l'humanité.

Deux filles très jeunes dansaient face à face avec une vivacité qui soulevait la masse brune de leurs beaux cheveux flottants.

Le serveur à maigre figure rasée mit de l'oie rôtie et des choux rouges dans l'assiette de M. Coutance, puis sortit du gousset de son gilet dont la crasse était visible malgré la noirceur de l'étoffe, une montre :

— Une magnifique antiquité, Monsieur ; écoutez cette sonnerie.

— Mon cher comte... dit M. Coutance, trompé par l'identité des gestes du serveur et du noble Erbern, mais il se reprit :

Herr Ober, Combien ?

— Dix mille couronnes. Elle a appartenu à Marie-Antoinette.

— Voilà une femme du monde bien commerçante.

— Quelles sortes d'affaires demandait M. Salzbach à Mr. J. P. Aldridge, cherchez-vous à Vienne pour Singer, Malcolm & Cº ?

— Du ravitaillement avec le Gouvernement qui se maintient non par la politique mais par les vivres. La Grain Corporation de New-York peut faire la révolution ici en n'envoyant plus rien.

Les affaires privées sont très difficiles. Les Autrichiens n'ont plus beaucoup à vendre et comment pourraient-ils acheter ? La couronne a encore une valeur en dedans des frontières autrichiennes ; au dehors elle est à peu près nulle. Un État dont l'unité de monnaie est le centime pour le franc disparaît du commerce du monde. On peut encore faire de la bienfaisance en Autriche. On ne peut plus faire des affaires.

Une brasserie suisse étiquette ses bouteilles de bière avec des billets de banque d'une couronne, moins coûteux à Zurich qu'une carte de visite lithographiée.

L'empire de 52 millions d'habitants est réduit à sept millions, dont deux et demi à Vienne. Petit pays de plaines sans blé et de montagnes sans pâturages, hydrocéphale par sa capitale où le traitement de 500.000 fonctionnaires dépasse toutes les possibilités du budget. Un direktor de Ministerium m'a dit :

Quand pourrai-je de nouveau manger du pain à ma faim !

Depuis deux ans il ne s'est pas acheté une chemise : prix 450 couronnes. Dans les maisons sans lumière et sans feu l'hiver, on ne peut plus faire de musique, cette joie de la famille autrichienne. On se couche pour avoir moins froid. Les hommes les plus intelligents d'ici sont réduits à une existence de bêtes. Les professeurs viennois enseignaient les étudiants balkaniques. Ils leur donnaient une culture plus allégée que celle allemande. Cela détruit, il ne reste que le pur et dur germanisme.

L'Université de Vienne manque de livres étran-

gers et de matières d'expérience. Il faudrait les acheter avec du dollar, de la livre, du franc suisse. Tout meurt dans ce pays : la race, le travail, la science.

Les troubles politiques illumineront cette misère. Le peuple, abruti de souffrance, aura des convulsions à droite et à gauche : de la monarchie au bolchevisme.

Il cassera les vitres par folie de froid quand il n'aura pas de charbon et il incendiera les boulangeries par folie de faim quand il n'aura pas de pain.

Mais pire encore : la misère est peut-être déjà trop grande pour laisser au peuple l'énergie d'une révolution.

Une danseuse, applaudie, s'inclinait en croisant les mains sur la poitrine au lieu de laisser tomber les bras à l'européenne.

Mr. Aldridge murmura :

— Stamboul.

La fille, haletante, quittait la piste cirée et frôlait de ses rubans rouges M. Coutance. Il l'appela d'un regard. Elle obéit comme un chien. Ses yeux étaient doux et son sourire craintif.

M. Coutance, toujours ému par le visage d'une blonde, aima ses grandes prunelles d'angoisse et la force des beaux cheveux finement crêpés. Invitée à dîner, elle regarda la table abondante et demanda :

— Qu'est-ce que j'oserai prendre ?

Elle portait lentement les morceaux à sa bouche, avec une gentillesse de fine danseuse qui sait embellir tous ses gestes, mais elle les happait brusquement et claquait ses dents blanches en

mâchant vite. Tourmentée par la rage de dévorer, elle se retenait de paraître goulue.

M. Coutance l'encourageait :

— Dites votre goût Mademoiselle. Vous n'aimez pas l'oie ?

Comme il lui en coupait pour la quatrième fois, elle comprit qu'il avait pitié :

— Merci. Je n'ai pas encore mangé aujourd'hui.

En face d'elle, M. l'Ingénieur Pjebyl dévorait avec plus de franchise. Il se dépêchait pour avoir par son assiette vide le droit de se servir premier.

La honte d'affamée devenant visible sur le doux visage de la jeune fille, M. Coutance lui donna cet excellent convive en exemple :

— Voyez Monsieur : Ingenior Pjebyl. — Elle s'inclina. — C'est vous qui avez la jeunesse, c'est lui qui a l'appétit. Depuis deux heures que nous sommes à table il n'a pas encore parlé.

Pour honorer ces riches clients bons videurs de bouteilles, un chanteur se plaça debout derrière M. Coutance et en mesure sur l'orchestre vigoureux vociféra la chansonnette viennoise

Gros homme à figure rouge, il ouvrait large sa bouche gueulante.

— Une belle santé, estima M. Coutance.

— Parce que, dit la jeune fille, il mange des choses qu'on ne voudrait pas toucher et même marcher dessus : ce qui reste dans les assiettes, ce qui tombe par terre, des os mâchés, du papier de table taché de sauce. Quand rien ne vous dégoûte, on maigrit moins.

Content de vingt couronnes de pourboire, le chantre goinfre allait hurler ailleurs ses petites rigolades.

M. Coutance questionna la délicate fille enfin repue, lumineuse de joie, car l'angoisse n'était plus dans ses yeux et la digestion lui faisait un teint magnifique. Elle maniait avec une grâce ailée un verre de liqueur où elle ne goûtait que du bout de ses lèvres souriantes :

— Avant la guerre, j'enseignais le piano et la danse. Les familles aujourd'hui sont trop pauvres pour faire instruire les enfants.

Quand il y aura de nouveau des riches à bien élever je ne pourrai plus revenir à mon métier parce que j'aurai dansé ici où viennent les pères de mes anciennes élèves. Pour ça ils trouvent toujours de l'argent. S'ils avaient continué à me donner du travail ils n'auraient rien à me reprocher. Les institutrices ont maintenant pour concurrentes les filles de bonne famille ruinées. Ici je reçois 100 couronnes par jour. Ce n'est pas assez pour un repas. J'habite Schœnbrun et je dois chaque nuit marcher une heure pour rentrer, parce que le restaurant ferme à 11 heures et que les tramways arrêtent à neuf. Je suis née à Buda-Pesth. Je m'appelle Elsa Somogy.

— Je vous reconduirai en voiture, dit M. Coutance.

M. Salzbach répliquait à Mr. Aldridge :

— Il reste beaucoup de fortune à Vienne. La preuve est ce restaurant plein. Nous y avons difficilement pris place.

Contrairement à son habitude de parler sans geste, l'Américain en fit un très discret, l'index tendu à ras de table désignant des personnes dans la salle :

— Des étrangers, des femmes de noce, des

Viennois profiteurs de guerre, d'autres venus ici pour nier leur déchéance qui font chez eux un repas par jour, avec des choux, pas toujours des pommes de terre. Ils économisent pour un morceau de viande, mais ne peuvent se le procurer que par la fatigue et l'humiliation d'attendre toute une nuit au marché. Au restaurant ils sont servis plus vite et regagnent en orgueil ce qu'ils perdent en argent. Une ou deux fois par mois ils y viennent avec leurs économies de misère, leur seul plastron empesé car l'amidon est rare ; ils sauvent leur santé en mangeant et leur respectabilité en se montrant.

Voyez les cols trop larges pour les cous. Ces gens ne sont plus à la mesure de leurs vieux habits. Il leur reste de belles manières, même pour mourir de faim.

Depuis la paix, le record de la souffrance humaine est à Vienne ou en Russie ; celui du temps de guerre fut pendant la retraite de Serbie, hiver 1915, où quatre-vingt pour cent des hommes en marche sont morts de faim et de fatigue. Sur un groupe de six cents, trois ont survécu, dont un médecin américain et deux Français. Ils ont marché dans les neiges noircies de cadavres. A Brindisi ils s'assirent à une table d'hôte par quoi leur âme comprit ce que peut être l'entrée au Paradis. Ils prirent deux fois copieusement de tout et recommencèrent le repas. Pendant un mois ils ne purent pas rester plus de deux heures sans manger et augmentèrent de quarante livres.

M. Salzbach pensait que Mr. Aldridge n'émettait tant d'idées non commerciales que pour l'amuser jusqu'aux prix élevés de la Grain Corporation et du Condensed Milk. Mais il se trom-

pait. Mr. Aldridge parlait avec goût de choses qui n'étaient pas à vendre. Sa firme Singer, Malcolm & Cº communiquait à la presse ses rapports qui étaient les plus remarquables reçus en Amérique sur la situation en Autriche. Cet homme de quarante-cinq ans avait, outre la pratique, une philosophie des affaires. Sa difficulté à dire et à écouter des banalités le faisait mal juger des gens bien élevés. Il donna à M. Salzbach ce conseil :

— Je risquerai dans ce pays le dixième de ma fortune, mais non la totalité. La chance de réussite est que ce peuple ne peut pas durer dans une aussi grave situation. La limite extrême d'adaptation à la misère est dépassée. Au delà on meurt, les survivants abrutis ont plus de bestialité que d'humanité.

Le monde aura-t-il la vilenie d'accepter que ces choses soient pires, ce qui est inévitable s'il ne les rend meilleures. Tout ici est possible, sauf la stabilité. Le commerce a les mêmes chances que la nation. On peut gagner beaucoup si elle se relève. On peut tout perdre si elle doit mourir. Choisissez de ne rien faire si vous êtes trop nerveux, ou de ne courir qu'un risque qui vous soit supportable sans tourment.

Notez ces conditions que depuis des siècles aucune partie de l'humanité n'a enduré. Le prix du travail en Autriche est au-dessous de celui de la Chine et des Indes, où on comptait les plus bas salaires du monde.

L'empressement de M. Salzbach à dire :

— Et alors ? montra que la conversation devenait importante pour lui :

... Vous, Singer, Malcolm & C°, vous travaillez sur les différences de salaire ?

— Nous travaillons sur marchandises. Je ne comprends pas bien votre idée.

— Vous faites le change de l'argent. Vous ne faites pas le change du travail ?

Mr. Aldridge répéta lentement :

— Le change du travail, puis cela fut dans son esprit une idée claire car il la dit plus précisément en anglais : *Change of Wages*. Change des salaires.

M. Coutance, impoli envers la danseuse aux yeux d'enfant, cessait brusquement de lui parler pour regarder M. Salzbach comme s'il comprenait en lui une chose cherchée depuis plusieurs jours. Il murmura :

— ... l'or.

La femme, ravie et timide, dit :

— Comme votre cœur.

M. Pjebyl ramena au commerce cette idée de l'amour :

— L'Autriche n'a plus d'or que celui caché par les malins qui ont désespéré d'elle. Ils le vendent cher.

— Nous, Singer, Malcolm & C°, ne désespérons pas de l'Autriche. Nos agences sont à Buda-Pesth, Prague, Belgrade, Varsovie. Nous contrôlerons beaucoup du commerce de cette partie de l'Europe. Notre activité n'a pas encore de raisonnables chiffres. Nous prenons une position d'attente et de popularité par la bienfaisance.

— Vous appâtez.

— Si les affaires deviennent possibles ici, nous serons les premiers à obtenir les plus importantes.

Je souhaite que finisse vite cette grande honte pour l'Europe et l'humanité : la misère de Vienne.

M. Coutance le félicita de nommer tant de villes :

— Combien parlez vous de langues ?

— Le dollar et la cartouche de revolver sont partout compris.

— Vous avez beaucoup voyagé avec ce dictionnaire ?

— Non. Je ne connais pas encore la Chine. Mais j'irai. La distance n'est pas une barrière. Trois mètres en hauteur : un mur de prison, arrêtent un homme mais non dix mille kilomètres en longueur. Je ferais le tour du monde pour réussir une affaire.

Puis il cita les Proverbes :

Le précieux trésor d'un homme, c'est l'activité.

— Beaucoup perdent quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf de leur valeur en sortant de leur village ou de leur nation. Vous ne laissez pas votre esprit aux douanes. Nous, Français, y passons plus facilement des cigares que notre malice. Avec ce beau caractère et le dollar à 15 francs, vous êtes de durs concurrents.

— Défendez-vous. Nous avons vaincu ensemble l'armée allemande. Ne vous laissez pas vaincre par le commerce américain et anglais. Chacun sa lutte. *Fair play*. Franc jeu, beau jeu.

— La guerre, dit M. Coutance, c'est comme l'ordure. Il faut la porter loin de chez soi. Nous n'avons pas pu.

Mr. Aldridge rectifia :

— Il faut aussi porter loin le commerce. On

s'est trop battu chez vous et vous ne vendez pas encore assez chez les autres. Vous y réussirez. On trouve des Français partout, pas nombreux mais qui font d'habiles choses, tout seuls, sans leur Gouvernement qui a la vieille habitude de récompenser la gloire et de décourager le commerce.

Vous avez des industriels par l'œuvre de qui l'Amérique augmenterait sa fierté et dont vous ne faites pas assez la vôtre : Eugène Schneider dans la métallurgie, Louis Renault dans la mécanique, M. Julien Bessonneau qui après avoir trusté le textile allume des hauts-fourneaux.

— Et, dit M. Salzbach, coupe les forêts corses achetées au prix avantageux de douze francs le mètre cube sur pied.

Mr. Aldridge continua :

— Mais vous avez aussi vos boulevardiers qui vivent à Paris entre la rue de Rivoli et l'Opéra comme en un village dont la colonne Vendôme serait le clocher.

M. Heidrich traversait le restaurant en battant poliment des mains à une danseuse.

Les gestes chaleureux de cet homme bienséant et ses paroles de grande obligeance contrastaient avec le calme dégoût que certifiait son regard. Il paraissait las de quoi qu'il fît et cependant le faire sans jamais aucune défaillance de courtoisie.

S'excusant de venir si tard, il offrit « Prosit ! » La libation de politesse, que l'ingénieur Pjebyl redoubla, approuvé par M. Coutance :

— Il ne faut jamais boire d'eau en voyage.

Mr. Aldridge ajouta à cette précaution contre la fièvre typhoïde le précepte arabe :

— Une goutte de vin fait mourir.
et en répandit une à terre pour rendre le plein verre agréable à Dieu et à l'homme.

Il préféra fumer des *Gold tipped*, que d'accepter l'invitation de M. Heidrich pour un bal masqué dans une salle du VII^e district : cohue mêlée de nippes sans richesse et de quelques belles toilettes de femmes à peau très blanche.

M. Heidrich les nommait et qui les accompagnait :

— Quand on donne un bal, tout le monde vient, car on a si peu d'occasions de plaisir. Les petites toilettes sont nos dactylographes et les belles robes nos femmes. Elles ne se démasquent pas, c'est correct.

Tant la foule, serrée coude à coude, remuait juste à la mesure d'un fort orchestre à cymbales qu'elle semblait une énorme bête palpitante. Aucune bousculade ne rompait l'exactitude de ce piétinement harmonieux.

A une galerie autour du plancher de bal, des spectateurs buvaient et mangeaient.

M. Pjebyl se plaignit que toutes les tables y fussent prises. M. Coutance devenu l'élève de la petite Professor hongroise, dansait guidé par elle, adroite et rieuse.

M. Salzbach lui disait au passage des horreurs et admirait la cadence de la cohue :

— Il n'est pas nécessaire que tu sois poli si longtemps pour coucher... A ce métier, si peu qu'on soit bête on devient complètement idiot... Je vois des couples qui tourneraient dans une assiette... Mais toi dans un baquet.

Il se dépitait de n'avoir pas comme lui l'audace

de la danse. Il était plus jaloux des autres pour la minceur de leur corps que pour leur grosse fortune, car il était riche à forte bedaine. Les deux grands soucis de sa vie étaient maigrir, et gagner de l'argent dont il aurait donné beaucoup pour perdre du ventre. M. Heidrich, resté poliment à son côté, lui présenta une dame aux yeux très bleus dans le velours noir du masque.

— Frau Helly Goldberg. Vous pourrez l'appeler Titine ou Nénette comme en France.

Le sourire de Frau Helly ouvrit en fruit mûr ses lèvres rouges sur ses dents blanches.

M. Heidrich loua sa douceur :

— Son caractère est encore plus joli qu'elle.

M. Coutance fut charmé par ce visage de ténèbre et de clarté où la joie de la bouche et du regard illuminaient le deuil du masque. Cette avenante personne, à l'aise dans la cohue où étaient rares les étoffes fraîches, y mena M. Salzbach. Il ne pensait que s'y promener dame au bras mais, doucement saisi, il fit face à elle des pas plus rapides. Il dansait. M. Pjebyl, assis à une table de la galerie, le salua de sa fourchette avec quoi il battait la mesure, ce qui était sa manière de chorégraphie. M. Salzbach, docile à la cadence mesurée par sa danseuse, admirait la douceur à marcher de cette belle fille dont la chair du dos musclé était puissante sous sa main. Il pensait :

— A Paris, je me mettrais au buffet ainsi que fait ici l'ingenior Pjebyl. Ça change un homme, les voyages.

M. Coutance lui rendit ses railleries :

— Tu es rond et tu tournes comme la terre.

J'aurai moins d'ennui avec toi que Galilée n'en a eu avec les Éminentissimes pour les mêmes paroles. Car je prouve que plus tu tournes moins tu es rond. Ça fait maigrir.

Avant onze heures qui était la fermeture, pour économie d'éclairage, M. Heidrich arrêta M. Salzbach, qui dit : Déjà ! L'homme aimable au regard triste menait une dame vêtue de soie noire car elle avait une peau très blanche dont elle montrait beaucoup.

— Mitzi, partons avec ces messieurs et, puisqu'ils veulent encore danser, ce sera chez vous où on aura plus d'aise.

Elle prit par la taille Helly Goldberg d'un geste de défense contre la foule dont M. Salzbach les protégeait mal. M. Heidrich, hissé sur une chaise, cherchait M. Coutance.

— Ne serait-il pas déjà sur la route de Schœnbrun. C'est un homme si bien élevé.

Mais il le vit suant et rieur, content de vivre dans cette joie inattendue que lui enseignait une petite fille.

— Allons-nous-en à six, dit gentiment M. Heidrich. M. l'ingénieur Pjebyl est à table. Ce serait incorrect d'interrompre son repas.

M. Salzbach nommait Frau Goldberg, la dame à son bras, tandis que M. Coutance pratiquant la douceur du prénom et la vigueur des caresses disait à sa danseuse Elsa : Monte, Lolote ! en la mettant en voiture, dont M. Heidrich éteignit la lumière intérieure par obéissance aux règlements de restriction.

Elle ne fut plus éclairée que par la blancheur du visage des femmes démasquées et roula dans

la nuit de la ville que la famine de charbon vouait aux ténèbres, soudain épaissies par une foule lente à obéir aux avertissements de la troupe.

— Ces gens, dit M. Heidrich, attendent l'ouverture du marché de boucherie. Postés l'après-midi, ils restent jusqu'au lendemain matin où ils sont cinq mille dont les derniers poussent et les premiers se battent. On en emporte d'évanouis, quelquefois de morts. Les plus heureux obtiennent cent cinquante grammes de porc. Des fraudeurs revendent cette ration. D'autres vont en Hongrie, en Tchéquie, chercher des oies et des quartiers de bétail qu'ils cachent sous leurs vêtements. La sueur du contrebandier est dans la riche nourriture que les hôtels nous servent.

Des gens, abrutis de fatigue et de froid, étaient en groupes par terre comme les morts d'une rude bataille. La voiture, dépassant les derniers damnés de cet enfer, activa son allure jusque devant une maison où les femmes prièrent qu'on fut silencieux à monter l'escalier. Dans la lumière d'un salon à deux grandes lampes, elles apparurent charmantes, de plus fière apparence qu'en la cohue du bal, embellies par le plein déploiement des gestes de leurs bras nus ornés de bracelets près des coudes. Les égards qu'on leur rendait plaisaient à chacune, surtout s'ils dépitaient ses compagnes. Elles ne se haïssaient point. Il n'y avait entre elles que la méfiance normale de leur sexe et leur plaisir habituel de se nuire. Chacune, douce et malveillante, aurait été heureuse que l'attention des hommes ne fut que pour elle. Mitzi Walbaum, grande brune, maîtresse de ce beau mobilier où elle disposait des verres et des

gâteaux, fut radieuse que M. Salzbach, quittant Helly Goldberg, lui vint mettre brusquement la main à la taille. Son rire tinta sur le vin de Tokay qu'elle offrit suavement à son amie humiliée et qui, gracieuse, lui fut en aide pour ordonner sur un guéridon marqueté la lumière des cristaux autour des bouteilles blondes.

M. Heidrich instruisait M. Coutance :

— Elsa Somogy aura bientôt un mobilier comme celui-ci, ce qui ne vous coûtera pas cher, au prix des couronnes, et ce ne sera pas la première fois : ancienne maîtresse de danse, mais aussi de Guntzmann, gros rentier qui faisait de la Bourse. Ses filles, à qui Elsa Somogy avait enseigné le piano, ne la voulaient pas signe de leur ruine après avoir été celui de leur opulence. Ou Guntzmann n'a plus assez d'argent pour sa nourriture et il accepte la misère, ou Elsa a été trop fière pour prendre du pain là où il en restait si peu. Elle danse.

— Rudement bien, dit M. Coutance.

— Voilà maintenant nos amies qui s'embrassent, sinon pour mieux s'aimer, au moins pour mieux nous plaire. La fierté ne dure pas dans un temps si difficile. Mitzi Walbaum devra peut-être changer cette belle coupe en vieil argent de Vienne contre des haricots et du lait condensé de Mr. Aldridge. Pénible époque pour les jolies femmes. Celle qui a initié à l'amour l'empereur Charles Ier chante dans l'opérette : Die Dame von Circus, un bien joli couplet sur les malheurs de l'Autriche.

M. Salzbach évaluait la coupe :

— Belle pièce. Je suis preneur. On trouve de

tout dans la misère d'un empire : occasion de bijoux, occasion de femmes.

M. Coutance regardait avec plus de goût la chair des danseuses que ce métal bien travaillé. Il les estima en les comparant au vin :

— Il faut en voyage boire celui du pays. Pourquoi toujours demander du Champagne et emmener des Parisiennes. A bord de quel bateau envahi au port par les ciceroni nous fut-il offert de si belles femmes sur échantillon photographique ? Un Nègre américain en retint une de cinq mille lire. Le marlou cicerone n'en avait plus qu'à cinq cents lire quand il vint à moi qui lui dis mon prix habituel : Vingt francs. L'article à un louis se trouve dans tous les pays du monde.

Il me répondit :

Ici aussi. Mais vous arrivez trop tard. La reine est partie hier.

— Tu es né riche, dit M. Salzbach. Ta nourrice truffait ton biberon. Et il t'est poussé deux dents en or. Les miennes ne sont qu'en os. Je n'ai pas toujours eu des femmes à vingt francs. Une, aussi publique que la morale qu'elle offensait, me donna des poux. Le lendemain je le lui reprochai. Elle me répondit :

Penses-tu que pour trois francs j'allai t'offrir des vers à soie ?

M. Coutance s'attrista :

— Quelle méchanceté de me reprocher ma fortune. Je n'ai rien fait pour être riche. Prends-t'en à mon père qui m'a laissé un bel héritage. Je l'ai confié à d'honnêtes travailleurs. En cinq ans il a doublé. Je ne suis pas responsable de ce que ma famille était aisée et mes associés labo-

rieux. Peu d'hommes sont autant que moi innocents de leur propriété, de même que tu es innocent de ta santé.

— Erreur. J'ai toujours vécu modérément, avec l'habitude de l'habitude, comme les noceurs ont l'amour de l'amour. Je n'ai horreur que de changer. Jusqu'à 40 ans l'homme fait tout ce qu'il peut pour se détruire et ensuite tout ce qu'il peut pour se conserver.

Tu aimes trop les femmes dont le métier est d'esquinter les hommes.

M. Heidrich s'enfouit dans le plaisir, grand pour lui, de faire de la musique et toucha si doucement le piano qu'il n'en sortait qu'un murmure de valse suffisant pour émouvoir le corps des trois femmes, inclinées sous le rythme. Liées par le bout des doigts, elles tournèrent lentement, Elsa au milieu face à Helly et dos à Mitzi, les six pieds cambrés ne posant que de quelques centimètres sur le parquet ciré. Contentes de se mouvoir librement après l'humiliation d'être serrées par la foule, ailées, nerveuses, elles semblaient prendre vol dans un soleil de sourire.

La douce malignité de leur esprit n'était plus visible dans les gestes aimants de leurs corps unis par la danse.

M. Heidrich jouait pieusement. M. Salzbach le complimenta ainsi :

— Vous mettriez en musique les mémoires de Ludendorf.

Il répondit :

— « Et que chaque jour où l'on n'a pas dansé une fois au moins soit perdu pour nous. » Ainsi parlait Zarathoustra.

Mitzi Walbaum, fermant les yeux, éteignait son beau regard noir. Les trois gracieuses, épousant du mouvement de leur corps jeune l'âme de la musique, valsaient comme des croyantes prient, avec une telle ferveur que le sourire mourait sur leurs jolis visages.

Quand elles vinrent toutes trois, de nouveau rieuses, vers les deux hommes contents, M. Coutance pour les complimenter, fut étonné de redire les paroles de Mr. Aldridge :

— ... que finisse vite cette grande honte pour l'Europe et l'humanité : la misère de Vienne.

Helly Goldberg, aux yeux bleus, s'inclina, entraînant les deux autres qu'elle tenait par la main. Il semblait qu'elles dansaient encore. Elles avaient de nouveau cessé de sourire.

Après une conversation où M. le comte Erbern avait cité les maisons de Vienne dans lesquelles on rencontrait les plus jolies femmes et Mr. Aldridge les quartiers où on voyait le plus de misère, M. Coutance, notant dans sa mémoire, sans cependant paraître s'y intéresser, les adresses des lupanars, demanda au vendeur américain :

— Vous connaissez parfaitement cette malheureuse ville. Voulez-vous aider M. Salzbach à trouver ce qu'il y cherche.

— Une mine d'or ?

— Non, des locaux vides.

— C'est presque aussi difficile. Vienne est surpeuplée. On ne connaît pas exactement le nombre actuel de ses habitants : peut-être deux millions 500.000. Il y a beaucoup de population flottante : des Autrichiens qui arrivent chassés des pays détachés de l'empire, d'autres qui partent d'ici pour ne pas mourir de faim. Les cimetières de Vienne se remplissent sans vider les maisons. Des

sans-logis cherchent les avis de décès dans les journaux pour courir aux adresses demander le logement du mort.

Visitons le XVI^e district.

Ils allèrent trois : Aldridge, Salzbach et Coutance, Kreitner Gasse où était une salle à danser dont le propriétaire avait dit :

— Je vous la loue pour mettre vos marchandises si vous faites lever la réquisition de la ville.

Car elle était asile municipal de sans-logis. Les paillasses sur châssis de bois blanc non raboté, encore rugueux du trait de scie, emplissaient la longue salle à valses aux murs pavoisés de guenilles. Des femmes, assises au bord des rudes couches, restaient les mains fainéantes sans fil pour coudre, sans savon pour laver. Le menu ouvrage de couture ou de broderie usuel aux doigts féminins leur était impossible par la famine de textile.

— Chaque heure de travail que ces mains perdent, dit M. Salzbach, est une pièce d'or détruite dans la fortune de l'Autriche. Trois cents machines à coudre tiendraient ici.

L'odeur des linges depuis longtemps sans lessive et des corps peu lavés assaillait les visiteurs. Au fond de ce logis à terrible haleine luisaient des yeux d'enfants. La directrice du refuge, exceptionnelle dans sa blouse blanche, vint avec sévérité vers ces étrangers inattendus. MM. Salzbach et Coutance furent surpris de l'attentive douceur de parole de Mr. Aldridge qui dit exactement les mots utiles pour rendre aimable cette Autrichienne irritée contre des vainqueurs sans gêne :

— Monsieur Salzbach, Monsieur Coutance, de Paris. John Peter Aldridge, de San Francisco.

Nous ne sommes pas, Frau Direktorin, venus nous distraire de notre bien-être par le spectacle de ces pauvres gens. Si notre sympathie vous agrée, nous vous la dirons ; si vous la considérez indiscrète, nous témoignerons en nous retirant le respect dû à un malheur dont tout cœur d'honnête homme doit être profondément triste.

Alors, la dame vêtue de blanc parmi la noirceur des guenilleux, fut heureuse d'accueillir des hôtes. Elle montra jusqu'au sous-sol, ancienne cuisine de guerre encore à inscription: KRIEG KÜCHE. Pour exhiber la qualité de la nourriture, les servantes plongèrent des louches de fer blanc dans des chaudrons de soupe claire, bouillon jaune dont le remous soulevait des haricots si rares qu'ils restaient bien entiers, à l'aise dans tant d'eau. La fierté de la Direktorin certifiait qu'elle estimait confortable cette nourriture, preuve de son habile gestion.

— On peut vivre, demanda M. Coutance, en ne buvant que ça ?

Il n'avait jamais vu de si près un tel indice de misère.

Dehors Mr. Aldridge expliqua la prudence nécessaire envers les directrices de ces lieux d'assistance.

— On trouve parmi elles des femmes ruinées de la belle société viennoise qui maintiennent leur dignité en se dévouant et ont chaque jour leur assiette de soupe.

— On ne peut pas, dit M. Coutance, mettre un outil aux mains de gens qui se nourrissent de

ça. Des femmes avec une louche de cette eau sale dans le ventre, ne pédaleront pas vivement sur une machine à coudre. Elles garderont l'ouvrage quinze jours qui pourrait être fait en deux.

Il critiqua M. Salzbach :

Tu sais acheter et vendre, mais tu te trompes quand tu crois que le travail est comme la marchandise finie et qu'au plus bas prix on l'a, meilleure est l'affaire. Des ouvrières dans cet état je n'en voudrais pas chez moi pour rien.

— J'en cherche cent mille, dit M. Salzbach. Et je prends aussi les enfants. Ce sera mieux que de les laisser à la rue.

Mr. Aldridge l'invita à venir voir ceux nourris aux cuisines américaines. L'auto, s'arrachant de l'essaim de marmaille sortie du dortoir puant, arriva devant une Mädschen Schule. Des fillettes pâles, couronnées de leur natte, attendaient à la porte et sournoisement essayèrent d'entrer derrière les visiteurs. Un garçon de dix ans au brassard : *Ordner*, fit reculer les petites affamées vers l'ordre à suivre qui commençait par la salle d'attente où les enfants donnaient chacun sa carte au contrôle. Leur famine était sévèrement disciplinée. Une fois par jour ils venaient, garçons et filles ensemble, prendre un repas qu'ils devaient finir sur place, assis aux bancs d'école. Le nez penché sur la pitance de cacao au lait condensé et de pain blanc, ils étaient au meilleur moment de leur journée. Un *Ordner* à la porte tâtait les poches de ceux qui sortaient nourris.

— Ils volent ? demanda M. Salzbach.

La directrice de l'école-mangeoire rectifia :

— Nous ne les recevons qu'en dessous de 14 ans. Les adolescents en pleine croissance n'ont rien. Nous ne pouvons malheureusement donner à tous. Alors les petits emportent pour partager avec leur famille. Ç'a été très difficile de l'empêcher. Les enfants ont plus de malice que nous. Pour tout savoir on devrait les déshabiller. Une fillette mettait son pain en tranches dans ses bas. La semaine d'après elle disait avoir mal aux dents et venait la joue couverte d'un chiffon sous quoi elle cacha une fluxion de mie de pain.

Une petite arrêtée par le *Ordner* mangeait son dernier morceau devant lui qui ne voulait pas la laisser sortir bouche pleine. Une autre passait, les coudes serrés au corps comme si elle avait bien froid. L'enfant policier la secoua. Un morceau de pain blanc tomba de sous l'aisselle gauche. Alors le garçon fit lever les bras à toutes. Elles passaient devant lui dans la position des soldats qui se rendent prisonniers. La petite fraudeuse, obligée de manger sa ration, pleurait.

— Pour qui voulais-tu en garder ? demanda la Directrice.

— Pour maman. Si je ne rapporte rien, elle me bat.

La femme au dur métier inflexible et aimant, hocha sa jeune tête déjà grise :

— La faim est dans chaque poitrine et le malheur dans chaque cœur. Beaucoup de parents nous envoient des lettres de remerciements, et d'autres frappent les petits qui ne réussissent pas à nous tromper. Elle s'étend bien loin de la bataille la peine de la guerre. Parmi ces centaines d'enfants à l'âge de rire et de jouer, il n'y a pas de joie. Ces

deux petites, je dois souvent les faire manger, parce que le chagrin de penser que leur maman n'a rien, leur serre la gorge. L'angoisse leur ôte leur grande faim. Si je ne les surveille, elles laissent du pain sur la table et d'autres le leur dévorent. Il faudrait que leur maman soit assise avec elles.

Depuis des années, des familles n'ont pas fait un repas friand comme ces enfants en ont ici un par jour. Les pauvres mangent du chou bouilli à l'eau, ils n'ont pas de pommes de terre, pas de pain, pas de viande.

Elle alla mieux asseoir une mignonne fillette près de tomber du banc. La grande à côté d'elle ne la poussait pas méchamment, trop occupée à sa pitance pour voir la gêne de la petite timide ; avertie par la directrice, elle devint affectueuse, passa un bras autour du cou de l'enfant et la serra contre elle. Les taches de cacao avaient sur les lèvres pâles une noirceur vigoureuse. Mr. Aldridge en prit prétexte pour louer l'Amérique.

— Nous avons fourni cela. C'est de la bonne marchandise.

Je ne me suis pas encore excusé de vous avoir quitté hier avant le bal. Ce devait être plus joli qu'ici. Le chic est une grande force de civilisation. Le soldat, le missionnaire vont conquérir ou convaincre les peuples. Mais le chic a plus de puissance que l'armée et autant que la religion. Paris, Vienne, sont des villes où l'humanité a ce charme. Je voudrais être né Karhtner ring, ou boulevard des Italiens.

Vous avez vu danser les Viennoises. N'est-ce pas charmant ? Peut-être regrettez-vous que

toutes ne valsent pas. Cette jolie jeune femme à cheveux gris que nous venons de quitter est chic. Elle ne touche pas à un morceau de pain des enfants. Elle mange du chou, comme les mères à qui les petites ne doivent rien porter de leur ration. D'après les tables comparatives de mortalité et de poids que nous avons, comme elle pèse environ quarante kilogs, dans deux ans elle sera épuisée à mort. C'est le délai raisonnable calculé dans les cas de nourriture sans graisse.

A Paris on aime bien n'avoir qu'une idée sur un pays : Londres, le brouillard. Madrid, les castagnettes. Vienne, la noce. Constantinople, le bachich. J'ai visité une mosquée dont le derviche m'a demandé : Tu veux mettre ces babouches ? Je lui ai dit : Non. Puisque tu marches nu-pieds sur un sol qui t'est sacré, j'y marcherai nu-pieds comme toi.

J'ai pris mes souliers à la main pour voir des faïences adorables et des tissus contre lesquels les femmes échangeraient leur honneur. J'ai voulu en sortant donner le bachich au pauvre derviche, il m'a dit : Dieu seul est grand. Tu es son hôte, et si respectueux pour lui, que je te demande d'avoir aussi un peu de respect pour moi en ne me donnant pas d'argent.

Ça aussi c'était chic. Qu'en pensez-vous ?

— Je vous communiquerai, répondit M. Salzbach, mon projet de cuisines ambulantes pour quartiers ouvriers. La distribution de repas chauds à domicile et autour des lieux de travail sera une excellente affaire dans les villes où tant de femmes devenues ouvrières, employées et vendeuses n'ont plus le temps de cuire les repas. J'aurai des voi-

tures-étuves nickelées avec serveurs en veste blanche et pantalon coutil-pâtissier : un article à 400 grammes le mètre carré fabriqué à Flers de l'Orne. Cette entreprise culinaire deviendra plus célèbre que les Bouillons Duval. Elle me vaudra deux cents pour cent l'an du capital engagé et la Légion d'Honneur.

Je vous quitte. M. le Kommerzialrat Freudenberg m'attend.

— Nous irons sans vous, dit Mr. Aldridge, Lahestrasse, X^e district, un des plus pauvres de Vienne. Nous y nourrissons trois mille enfants.

Leur foule se serrait dans un baraquement d'ancien hôpital militaire. Sur les têtes des filles les rubans étaient rares. Deux nœuds noirs, comme les nouent en haut de leur double natte les gamines d'Alsace et du pays de Bade, papillonnaient du deuil.

Une blonde de dix ans vint lentement vers les visiteurs. Ses yeux bleus les regardaient avec une robuste insistance. Imitant son courage, d'autres petits la suivaient lentement. La foule enfantine se déplaça, assiégeant les deux hommes et la directrice vêtue de coton blanc qui expliquait :

— 110.000 enfants de 11 mois à 14 ans, à Vienne, et en tout 215.000 pour l'Autriche, sont nourris par l'Amerikanische Kinder Hilf Aktion. Nous donnons aussi un repas aux mères portant ceux de moins d'un an.

Les files d'enfants disciplinés passaient en ordre recevoir aux tables de distribution une louche de cacao dans leur gamelle et une brique de pain blanc tendue par une fourchette de fer.

Deux sœurs à la tête nattée, coiffée d'un bonnet de velours qui leur cachait les oreilles, se serraient frileuses, ne mettant chacune qu'un pied nu sur le sol. Dans leur pose de cigognes sur une patte, elles s'étayaient épaule contre épaule. Elles n'avaient pas encore l'habitude de manquer de soulier comme les garçons hardis à frapper la terre de leurs pieds rouges et boueux. Des camarades plus chanceuses portaient chaussures de guenilles dont la mouille traçait leur marche.

— Les articles cuir, dit Mr. Aldridge, chaussures, valises, portefeuilles, ont été beaucoup exportés après l'armistice par les Italiens. Trieste en a reçu des trains complets.

Une fillette équipée de souliers d'hommes, où ses maigres mollets branlaient en battants de cloches, bousculait les garçons pour passer première. Tancée et ramenée à sa place, elle pleura abondamment comme si un grand malheur lui arrivait.

Étonnée de tant de chagrin après tant de hardiesse, la directrice en sut la raison : la petite avait aux pieds la seule paire de souliers de la famille ; son frère attendait, pour venir manger, qu'elle fut de retour et la lui cède.

— Ce sont des gens dont la fierté n'est pas encore morte. Ils ne veulent pas que leurs enfants soient vus nu-pieds dans la rue.

Attentive à tous ces frémissements de la grande misère, la directrice allait maternelle aux petits les plus tristes, les mettait en bonne place dans la file ordonnée qui passait devant les bassines de cacao et les plateaux de pain blanc. Ils tendaient des gamelles militaires et des bidons marqués de

l'aigle bicéphale aux plumes écarquillées. Cette foule infantile portait en tôlerie et en tissus tous les débris d'équipement de l'armée impériale. Le drap d'uniforme était en chaussures aux pieds des enfants et en calots sur leurs têtes.

La décoloration des habits usés s'accordait avec la pâleur des visages. Pas une joue rouge et ronde ne fleurissait cette enfance. Les plus affamés, mettant les lèvres à leur gamelle dès que la louche l'avait emplie, buvaient en marchant et mordaient au pain avant d'arriver à leur place assise.

Sur cette dévorante misère, Mr. Aldridge étendait la fierté américaine :

— Nous seuls donnons des vivres. Les Anglais ont bien fondé un Relief Fund, mais n'ont encore que des bureaux et peu de marchandise. Venez voir tout ce que nous avons fait.

Les roues de leur voiture écrasaient sur la terre autour du baraquement des empreintes de pieds nus, le signe des pays de misère : les orteils moulés dans la boue comme des pattes de chiens.

M. Aldridge mena M. Coutance au Palais de l'archiduc François-Ferdinand, tué par Prinzip à Serajevo.

Dans la magnifique demeure de l'homme dont le meurtre devait entraîner des millions d'autres gestes de meurtre, les caisses de lait condensé et les sacs de farine cachaient le luxe des murs blancs. L'office d'argenterie où avait tenu un trésor d'orfèvrerie viennoise était devenu resserre de vivres. Devant les tables du service archiducal, la théorie des petits faméliques passait portant les récipients de fer écussonnés de l'oiseau har-

gneux. Les lustres en beau travail de forge, noirs dans la pâleur des sculptures, évoquaient sur la misère des enfants mangeant l'aumône du monde, la splendeur de l'empire exterminé.

Cessant l'orgueil de montrer les conserves de Chicago dans le palais princier, Mr. Aldridge dit :

— La Suisse, la Hollande reçoivent des petits Autrichiens comme la province en France a fait pour les petits Parisiens pendant les bombardements. Éloigner l'enfant de la famille est œuvre plus difficile que la nôtre de le nourrir sans l'expatrier. J'ai vu en 1918, à Lyon, où je faisais le contrôle des approvisionnements de farine, des gamins évacués de Paris. Je leur demandai ce qui leur manquait pour être heureux. Ils me répondirent : Du pinard et l'Intran.

Notre grand effort compte peu dans la misère de Vienne. Nous ne pouvons pas sauver ce peuple par la charité. Depuis deux cents ans, l'humanité n'a pas enduré en Europe une pareille misère, probablement aussi grande que celle de l'Allemagne après la guerre de Trente ans. En 1636, les habitants de la Saxe dévoraient de la chair humaine.

On a dit les Viennois d'aujourd'hui revenus à ce cannibalisme. Marie Kramm, petite fille de huit ans, nourrie à nos cuisines, est disparue le 21 novembre 1919. Le 23, une blanchisseuse trouva six morceaux de viande sur un tas d'ordures et de cendres. Ne pouvant tout avaler avant que ça pourrisse, elle en distribua aux amis. L'un d'eux reconnut de la chair humaine et plus peureux qu'affamé la porta à la police.

Il n'est pas certain qu'on ait assassiné Marie Kramm par cannibalisme. Elle a été dépecée par un sadique. La faim est aussi grande qu'en 1636, mais on accepte de mourir plutôt que de tuer de l'homme pour le manger. C'est déjà une chose assez terrible que les gens cherchent dans la gadoue et le caniveau la charogne des bêtes.

Voulez-vous voir comment vivent ces familles ? M. Salzbach vous reprochera d'avoir usé l'après-midi en philanthropie. Il est très fort en affaires. A de certains moments n'est-il pas fou ? Quand il veut trouver une mine d'or sous les trottoirs de Vienne ?

M. Coutance critiqua son partenaire ; dire quelque mal l'un de l'autre étant toujours une joie pour deux associés, même bons amis :

— Il pense trop vite. Il croit en savoir assez pour fonder une industrie, quand il a été dans les banques de Vienne et dans les bureaux des maisons de commerce. Avant de travailler dans un pays il faut bien connaître les habitudes de sa population. J'ai été déjà fort embarrassé par les difficultés de recrutement du personnel dans une région mal étudiée. Nous y bâtîmes une très belle usine. Les gens du pays n'y vinrent pas. Ils n'avaient l'habitude de s'enfermer que l'hiver pour faire leurs vieux petits métiers. Nous dûmes bâtir des maisons et loger des ouvriers recrutés en Italie.

Un petit garçon au vert chapeau tyrolien, ceint d'une corde, s'écartait, moins hardi que les autres qui touchaient la trompe de l'auto. Mr. Aldridge, le croyant le plus malheureux, lui parla :

— Où demeures-tu ?

Un camarade, le secouant dans sa muette timidité, cria pour lui :

— Ottahring.

— C'est dans le sixième district, dit Mr. Aldridge. Nous te menons chez toi en voiture.

L'enfant coiffé de vert répondit : J'ai peur.

Mr. Aldridge le caressa :

— Il est d'une famille campagnarde. Le tourisme a diminué. On trouve de nouveau dans les villages des enfants que le bruit du moteur épouvante.

Celui qui l'avait rudoyé pour le rendre brave à répondre cria :

— Moi, près de Kreitner gasse.

Il monta. La voiture atteignit la rue où les soldats bosniaques avaient en 1912 tiré sur les ouvriers viennois. Une marmaille y grouillait n'exceptant dans ses ébats ni la guerre à coups de bâton, ni de tourmenter les plus faibles. Dans ces jeux passaient des porteurs de bois vert coupé au Wiener Wald. Y taillait qui voulait, à mauvais outils, laissant à la place des futaies des moignons de troncs mal sciés. La misère du peuple sans charbon détruisait la beauté des grands végétaux. Les guenilleux portaient à dos les débris de la forêt impériale. Des bretelles de corde liaient aux épaules des billes de vingt kilogs et des fardeaux de broussaille. Une femme exténuée cala sa charge sur le bas mur de clôture d'un jardin. Ses nippes tant usées et lavées étaient du gris misère couleur d'habit de tout ce peuple en famine de textile comme de pain. Elle resta lippe pendante à reprendre souffle un long moment avant de pouvoir dire qu'elle venait en trois

heures du Léopoldsberg et qu'elle avait encore une heure de route à faire. Elle ne prononçait que juste les mots nécessaires pour répondre poliment aux questions de Mr. Aldridge, puis, contente de se taire, elle baissait son front à cheveux gris.

Courbée en avant contre le poids du fardeau, elle repartit si pleine de souffrance, qu'elle tirait ses pieds de toute la force de son corps, levant l'épaule en même temps que le genou. On entendait ses talons râcler la terre.

Derrière elle venaient des hommes et des femmes au ruck-sack plein de bois. Des Tyroliens avaient au chapeau la plume de coq de bruyère et le pinceau de poil. Cette misère penchée sur bâtons évoquait l'alpinisme.

Sur le cheminement des exténués hérissés de tronçons de bois vert et de brindilles, apparaissait au fond de la longue rue rectiligne la colline portant la forêt mutilée. M. Coutance pensait au manque de charbon pour l'industrie dont la ruée de ce peuple vers les arbres était un terrible indice.

Leur petit guide arrivait chez lui ; Brussl Gasse, devant une maison d'apparence propre comme toutes celles de ce quartier ouvrier à hautes bâtisses.

Mr. Aldridge compara des capitales :

— C'est mieux du dehors que votre Belleville, et que Soho à Londres. On ne trouve pas ici de murs séculaires. Vienne détruit les masures. Dedans c'est la même crasse que partout sur la face de la terre quand des murs contiennent trop d'êtres humains.

L'enfant descendait par huit marches au dessous du niveau de la rue.

L'âme du bâtisseur de taudis, dit Mr. Aldridge, est pareille dans toute l'humanité comme est celle de l'usurier ; n'utiliser que pour caves cet enfoncement aurait diminué le nombre de locataires par mètre carré de toiture. C'est pourquoi nous voyons ces logis enterrés.

L'enfant entra dans une chambre sans fenêtre où étaient deux lits, et un dans un cabinet à soupirail ouvrant au ras du sol. Une famille de six personnes vivait dans ce lieu aéré par la porte et un trou carré de la dimension d'un cahier d'écolier. Des guenilles pendues sur ficelles à travers la chambre pavoisaient l'ombre. La figure d'une femme debout au milieu de la pièce était cachée par ces oriflammes de la ténèbre. Elle se baissa vers le petit garçon et montra sa face de même décoloration que les loques : la nuit, la crasse et l'usure entrées dans sa chair comme dans l'étoffe épuisée de toucher la misère du corps humain.

L'homme venu du cabinet à lucarne alluma une bougie qui repoussa sur un chiffon tendu derrière lui l'ombre de sa tête à dure barbe jaune. La guenille sembla l'image d'un chemin de croix, le linge où s'imprègne en sueur d'angoisse la face du Christ essuyée par la sainte femme. Une autre figure de Jésus mieux en couleur était posée à quatre clous sur le mur. Le luxe de ce souterrain où dans l'ombre de la mort souriait la pieuse image étaient un coucou et une pendule qui tictaquaient fortement, semblant se harceler et vouloir chacun taper mieux que l'autre.

M. Coutance n'avait jamais si bien vu la vieille misère de l'homme. Il pensait qu'il était devant un être inférieur aux ouvriers, un meurt-de-faim. M. Coutance connaissait les salariés de ses usines, comme masse de force contre qui lutter pour maintenir avantageux les prix de fabrication. Un par un il les ignorait dans leur faiblesse et il lui paraissait impossible que ce livide logé sous terre fut comparable à n'importe qui employé chez lui. Il lui demanda son métier :

— Ouvrier menuisier.

Ce dut être Mr. Aldridge qui ajouta :

— Comme Jésus-Christ.

Tous parlaient bas dans cette cave, par déférence à la Mort qui était ici plus près d'eux que la vie.

— Quelle menuiserie, dit M. Coutance, en sortant, peut faire un homme aussi détérioré. C'est moins qu'une lavette. Il ne vaut pas son poids de chiffons.

— On n'est fort, remarqua Mr. Aldridge, que dans son métier. Quand un homme a l'habitude de scier du bois, il le peut encore très bien, même quand il a l'apparence de ne plus en être capable. Il donne force à l'outil et l'outil force à lui. Dans les hommes ensemble au travail on ne voit pas toute la misère de leur solitude. Ils ne sont plus eux seulement, mais le métier.

Aucun bruit d'usine n'animait ce quartier terriblement silencieux, assoupi par la famine. Telheimier Gasse, le curieux Mr. Aldridge entra dans une maison de façade propre. Les portes du parterre, à ras-de-chaussée, étaient ornées en fronton d'une tête de femme. Au lavis vert des

murs restait trace d'une frise de fleurs consommée par l'humidité, la fumée, l'haleine du grouillement humain.

Dans une chambre habitée par une femme et trois enfants, deux lits étaient encore sous une image du Christ des pauvres : Souverain du taudis où la grande misère s'agenouillait et se vautrait soumise au charme terrible de la prière et de la procréation dont faisaient preuve les images pieuses et les nombreux enfants. Remuant de son geste lent l'odeur de misère, la femme posa le linge qu'elle raccommodait et elle eut l'étonnant courage de sourire. Sa mâchoire supérieure ne gardait plus que deux canines qui semblaient des piliers blancs soutenant la gencive. Une petite fille répondait à Mr. Aldridge qu'elle n'avait pas le temps d'aller manger à la cuisine des Américains. Elle devait aider sa mère à tous travaux possibles pour gagner la vie, leur pauvre vie si près de la mort. Dans leurs deux visages rien n'était rose que la gencive de la femme au sourire épouvantable.

Des enfants de voisins se pressaient à la porte. Leurs yeux agrandis de famine et de curiosité faisaient dans l'ombre près du sol un remuement de lucioles. Sous une lampe apparut la maigreur de leurs cous bosselés à la gorge par la pomme d'Adam, à la nuque par les vertèbres.

MM. Coutance et Aldridge à qui la miséreuse à vie infernale promettait le paradis pour leur aumône, furent tentés encore par une chambre où couchaient neuf personnes. Le Christ à robe blanche et la Vierge à robe bleue dominaient un bahut garni de six épais verres à bière. L'homme

propriétaire de ce luxe se leva d'un escabeau, seul siège dans cette chambre où les enfants s'asseyaient par terre. Il était serrurier mais sans travail, par manque de charbon à l'atelier.

De tous les couloirs aussi peuplés que des fissures de bois de lit par la pullulante vermine, les enfants hagards qui bourraient le taudis venaient, bénisseurs pour la monnaie de papier mise dans leurs mains blèmes. Un qui mangeait une croûte était heureux parmi ceux à qui l'heure du repas ne mettait rien aux dents. Le pain noir, châtiment des enfants, aurait donné récompense à ceux-ci, nourris de choux lentement bouillis sur du faible feu de bois vert. Une tranche blanche aux mains d'un petit, parut dans l'ombre une friandise, Mr. Aldridge regarda de près et reconnut de la betterave crue, excellent aliment pour le bétail.

Aucune odeur de cuisine fricotante ne graissait cette maison de marmaille maigre où les cheveux des filles sans parure avaient la raideur des crinières des bêtes. Les nattes des plus soignées, nouées de ficelles en papier et de vieux lacets à chaussures augmentaient par l'arrangement en couronne la grosseur des têtes sur la minceur des corps.

— Nous n'avons vu, dit Mr. Aldridge, qu'un peu de la grande misère de Vienne. Vous achèverez de la comprendre par l'hôpital et le cimetière. Nous sommes ici à l'endroit de l'Europe où la paix continue le plus terriblement la guerre. Ce pays est à conquérir par qui lui donnera de la nourriture et du travail. Cette grande ville en agonie a les paroles de peu de sens du mourant, car elle est sans révolte et aussi sans idée pour son salut. Le désespoir est une force gigantesque peut-être la plus grande de l'homme, tant qu'il tient debout, non lorsqu'il est mis à terre. Que peut faire une humanité aussi affaiblie ?

Herr Doktor von Meinl, de la Kinder Klinik, à l'Hôpital Général, 14, Lazarettstrasse, leur donna la réponse :

— Il y a un état de privation auquel l'homme peut s'adapter ; au delà de cette limite extrême il meurt. Si vous comparez la misère humaine à

une très haute montagne, la famine de Vienne arrive au bord de la zone glaciaire où la dernière végétation perd la possibilité de vivre. La tuberculose a augmenté de 100 %.

De petits malades couchés sur la terrasse de l'hôpital où ils s'aéraient nuit et jour voyaient la ville aux entrailles torturées de famine. Le ciel restait bleu par les fumées rares. La faible haleine de cette humanité débile et oisive laissait l'atmosphère claire comme en pleins champs.

Les enfants allongés dans les rudes draps de coton écru vivaient sans sourire aux aurores et aux crépuscules superbes derrière les collines où les châteaux des margraves assistaient à la cadavérisation du vieil empire. Ils tendaient des mains pâles vers les lointains quartiers pour montrer leur habitation, désignant avec amour le taudis où ils auraient aimé jouer et périr.

Attristés d'immobilité, ils n'avaient d'amusement que par le regard. Un aux paupières scrofuleuses, rouges et gonflées, voyait à travers la souffrance lourdement pendue à ses cils la gloire de la lumière charmante sur la ville vaincue.

Le vent vigoureux, coulant en fleuve d'air avec une énorme égalité, remuait le bord des draps, les cheveux des enfants et la blouse des infirmières maternelles pour ces souffreteux.

Mr. Aldridge se découvrit devant elles :

— Vous avez vu dans les cuisines et vous voyez ici à l'hôpital des femmes qui sont allées à la misère comme va au feu le soldat qui croit en la Patrie. Celle devant nous est tellement occupée de cet enfant maigre qu'elle ne nous a pas vus la saluer. Il lui reste de son ancienne for-

tune détruite par la couronne à un centime virgule quatre, des diamants aux oreilles, mais ses mains n'ont plus de bagues ; elles sont humbles comme la souffrance.

Dans une salle où des filles convalescentes, assises, jouaient à gestes lents, le doktor Meinl voulut affectueusement qu'elles chantent et il expliqua l'importance de la joie à M. Coutance, étonné devant cet homme qui se donnait tant de mal pour les autres. Il lui fit des compliments énergiques et lui demanda combien il gagnait par an.

Le médecin répondit :

— Ça n'a aucune importance.

M. Coutance avait longtemps estimé que le but d'un homme intelligent était de devenir riche. L'instabilité de la fortune lui était comme à d'autres la misère. S'arrêter d'augmenter son chiffre le mettait en inquiétude. Chaque jour il devait prendre quelque chose dans le bien des autres. Il ne tenait pas aux affaires où on étrangle un homme pour 5.000 francs, ni à celles où il faut l'habileté d'une femme à confesse. Il aimait aller droit dessus et conclure vivement oui ou non. Mais il disait :

— J'appelle voleur les gens qui ne me rapportent rien,

car il pensait que chaque parole qu'il prononçait ou qu'il écoutait devait lui être fructueuse. Il détestait qui le dérangeait, consommait un peu de son temps sans lui laisser aucun profit. Les débats violents ne gênaient pas son amour-propre, mais les démarches inutiles lui semblaient une injustice.

A ses moments de grande liesse, il avait aussi . coutume de dire :

— Il n'y a que quand je pisse que je ne gagne rien.

Vorace d'argent, il le devenait maintenant de considération et aimait être reçu dans les familles dont on ne réputait pas la rage de s'enrichir. La grande fortune donnait à son esprit de la libéralité. Il commençait d'estimer d'autres gens que les opulents alors qu'au temps où il ne possédait que trois millions il accusait de lâcheté les travailleurs contents de 500 francs par mois et jugeait ainsi ses meilleurs employés : — S'ils étaient intelligents, ils ne travailleraient pas chez moi. — Depuis un an que son crédit en banque était de vingt millions, il faisait lentement la découverte du mérite des hommes après n'avoir connu que le mérite de la fortune. Cette récente disposition d'esprit lui donnait patience à supporter la promenade dans la misère de Vienne où le menait Mr. Aldridge,

Cependant il pensait encore :

— Qu'est-ce que ça me rapporte ?

car son goût nouveau de l'honneur s'ajoutait à ses vieilles habitudes sans les détruire.

Il calculait quoi vendre ou acheter au représentant de la firme Singer, Malcolm & Cº :

— Il doit être fournisseur de cet hôpital comme des cuisines. Nous faisons la tournée de sa clientèle.

Le doktor Meinl lui rendit impossible de continuer cette idée. Cet homme ne gagnait pas. Les autres gagnaient sur lui. Il se donnait au lieu de prendre. Au temps du triomphe féroce de ses

premiers millions, M. Coutance aurait blâmé, au nom du devoir de faire fortune, cette molle naïveté, mais voilà qu'il devenait craintif de mériter lui-même le mépris. L'orgueil d'être riche ne lui suffisait plus. Il lui fallait un nouveau trésor : l'estime des pauvres. Il se croyait affaibli par ces sentiments et ne diminuait pas l'estime de lui-même en en accordant trop aux autres différents de lui. Il voulait plus être honoré d'eux que les honorer.

Il eut encore un exemple de chose contraire à ses habitudes : dans la nurserie à faïences blanches et bleues où manquait une vitre, une infirmière, souriante, montra un petit garçon aux profondes boucles blondes dont les mignons pieds nus faisaient sur le dallage un bruit de caresses :

— C'est lui, dit-elle, qui a lancé une balle dans la fenêtre. On ne sait quoi mettre pour boucher ce trou. Au grand vent le papier ne tient pas. Nous sommes sans verre. Nous sommes sans linge. On n'aimera plus cet enfant qui nous crée tant d'embarras.

Elle l'embrassa. Timide à traverser la salle, une petite fille courut les trois derniers pas qui la séparaient du frisé brise-tout et, rassurée entre lui et la jupe de l'infirmière, elle regarda ces figures nouvelles.

— Ce sont des enfants sauvés, dit le docteur. Malgré tout ce qui nous manque, nous travaillons assez pour en guérir. Ceux-là devraient être partis. Mais les infirmières les aiment tellement qu'elles ne veulent plus s'en séparer.

Devant ces filles en blouse blanche qui n'avaient l'apparence que d'être capables de bien nettoyer,

M. Coutance comprenait plus vite la différence entre la bonté de cœur et l'esprit de négoce.

— On peut, dit-il, trouver des vitres à Vienne... mais, malgré son habileté en affaires, il ne se sentit pas capable d'en offrir à 5.000 couronnes les 100 kilogs, prix du lot en trois wagons que M. Pjebyl tenait disponibles pour l'exportation via Buchs. M. Coutance affirma : il y en a... car il était véridique, puis il accepta de paraître par son soudain silence un homme qui ne sait ce qu'il dit, car cette vitre cassée l'obligeait à voir le commerce opposé à l'humanité. Il ne réfléchit pas au delà de l'idée de M. Ernst Popischil : la différence de change faisait exporter le peu de marchandises qui restaient dans ce pays. Le négoce augmentait la misère et la famine. M. Coutance allait penser qu'au lieu d'être volé parce que ces gens ne lui rapportaient rien, ce pourrait bien être lui le voleur, mais il se libéra immédiatement, de même qu'il aurait acquitté un effet pour ne pas être en faillite, et écrivit pour la Kinder-Klinik un chèque de 20.000 couronnes sur la Wiener Kommerzien Bank : 1.000 francs au change de 0.05.

— Pour remettre le carreau cassé, dit-il.

Comme il sortait, les deux enfants le saluèrent à voix chantante :

— Gott Segne Sie !

Dieu vous bénisse !

Souriant encore au souvenir de ces deux frais de figure, il arriva dans une salle où des femmes maniaient des marmots minces de chair dans leur peau fripée, bâtis en araignée : ventres gonflés, membres grêles, dépouillés de muscles. Ces

cadavériques ballonnés étaient des merveilles d'équilibre, ce que M. Coutance exprima ainsi :

— Comment tiennent-ils debout ?

Jamais un mécanicien ou un charpentier n'aurait osé construire dans le fer ou le bois, selon cette proportionnalité de bilboquet : une grosse tête sur un si mince appui comme était le cou.

M. Coutance marcha vite pour quitter ce cauchemar, rêve d'un démon vorace de misère humaine ; mais il dut passer par la salle des enfants vicieux, voleurs ou sensuels, que la police envoyait à l'hôpital. Une infirmière portait à bras le dernier inscrit : âgé de cinq ans mais qu'on pouvait soulever d'une main, comme un haillon. Le docteur écarta la rude chemise, un corps infime apparut à hanche gauche énorme où s'appuyait le coude pointu. La forme d'un singe ou d'un rat était harmonieuse auprès de cet insecte estropié qui n'avait plus aucune ligne normale du corps humain. Les mains et les pieds gonflés de froid, lourds et rouges, tiraient les minces membres blêmes.

— Sur le registre, dit l'infirmière, on a mis : Voleur. Les parents ne peuvent plus en venir à bout.

Elle compléta cette sommaire mention d'écrou :

— Depuis un an cette famille n'a mangé que du chou. Ce petit fait comme les chats affamés. Il rampe chez les voisins et fouille les armoires. On le bat et on le jette à la rue.

Il avait les mêmes habitudes qu'une bête de l'égout pour entrer dans les maisons des hommes et happer ce qui lui était comestible. Il suçait du cuir quand il trouvait des chaussures. L'insistance de son regard était féroce. Il

maintenait ses prunelles fixes avec une énergie étonnante pour une si monstrueuse débilité physique. A aigre voix qui semblait un cri de bête mordue par les chiens, il geignait :

— J'ai faim !

Mr. Aldridge dit :

— Quelle profondeur de misère y a-t-il à Vienne pour qu'il en sorte des témoins pareils. Le corps du Christ sur la croix n'a pas enduré la souffrance qui a tordu ce petit être estropié de faim.

Le docteur constatait :

— C'est le type extrême de l'humanité européenne créée par la guerre. Au delà est le cadavre.

M. Coutance, soumis au prêche évangélique et à la dissertation médicale, mettait une main sur ses yeux, car la créature d'épouvante le regardait.

L'homme d'affaires sentait son cœur se tordre comme un linge aux mains des lessiveuses.

Hors l'hôpital, Mr. Aldridge fut un temps silencieux, puis il dit :

— Et peut-être, il y a du feu sous la terre...

Trop ému pour garder ses habitudes sarcastiques, M. Coutance s'étonna sans ricaner de cette bizarrerie de paroles que Mr. Aldridge éclaircit :

La misère n'est pas durable là où on peut faire grand feu par le charbon ou le pétrole et donner le mouvement aux machines. Nous transformons en flamme ce que nous tirons de la mine : la houille et l'huile. Le feu est le Dieu de la civilisation. Au temps de la pierre taillée, la fortune de l'industrie humaine était dans la carrière de silex qui avait pour les hommes des

cavernes la même importance qu'aujourd'hui la mine de fer et de charbon pour les hommes des usines. De là venait toute la force d'outillage. Nous, brûleurs de houille et de mazout, industriels de l'âge des grands brasiers, des hauts-fourneaux, des fours électriques, serons dans les siècles des siècles jugés aussi misérables que nous jugeons les préhistoriques à couteaux de pierre. Nous cherchons la houille tout au plus à 1.000 mètres de profondeur. A 2.000 aurions-nous la mine de feu, plus importante que la mine d'or ? L'homme meurt sur ses trésors inconnus. S'il est vrai que l'incandescence est au centre de la terre, toute la puissance de la mécanique aurait déjà dû être employée pour s'en assurer. Y a-t-il des gisements de feu comme de houille et de pétrole ? On ne trouvera pas la flamme au fond de tous les puits comme on ne trouve pas partout l'huile, la houille et les métaux. Les chercheurs de feu auront mieux que les chercheurs d'or servi l'humanité. Au lieu de l'énorme travail d'extraire la houille pour la transformer en flamme, on extraira la flamme. Réfléchissez que creuser à 2.000 mètres sous nos pieds suffirait à tous les besoins de Vienne en chaleur et force motrice. L'homme n'est plus misérable quand il dispose de la température et du mouvement mécanique. L'Italie, au travail paralysé par manque de charbon, sera peut-être dans quelques siècles le plus puissant pays du monde par l'Etna, le Vésuve et le Stromboli. J'ai vu à Ischia, fleurie et fructueuse entre le feu du volcan et le feu du soleil, un paysan cuire sa nourriture sur une fumerole sortant de terre. Quelle puissance en chevaux-vapeur, et quelle

température de fusion sont perdues par notre ignorance. La science de ceux qui puiseront aux brasiers souterrains abolira la misère humaine. Manquant de richesses, nous inventons des rêves de justice pour les mieux répartir. Le socialisme et la lutte pour l'équitable distribution sont la preuve de la noblesse de notre âme et de la stupidité de notre intelligence. Augmenter le bien-être importe plus que l'impossibilité de l'égaliser. La Révolution est dans la mécanique et la chimie, non dans la politique. Nous nous battons pour de la pauvreté et nous négligeons les forces qui centupleraient la fortune de la terre. Voyez quelle souffrance l'humanité a accompli par la guerre, alors qu'elle n'a pas encore utilisé les vagues et les marées, le vent, le feu souterrain, les chutes d'eau, les rayons solaires et la foudre. Le temps viendra des chasseurs d'éclairs qui capteront le tonnerre parmi les orages, pour rassembler en une fraction de seconde autant d'énergie électrique qu'une usine en produit en un an. Il suffit peut-être pour cela d'une modification du paratonnerre. Les inventeurs du moulin à vent étaient par l'utilisation directe d'une force de la nature, plus près de la civilisation définitive que nous par nos industries de transformation. Destructeurs, nous brûlons le charbon et le pétrole, matières si riches en substances que peut-être il y a dans le mystère de la houille la guérison de toutes les maladies de l'humanité. Les fumées d'usines et de locomotives, dont nous sommes trop fiers, prouvent plus notre ignorance que notre science.

Je rêve ces choses parce que j'ai horreur de la misère humaine.

M. Salzbach dit à M. Heidrich :

— Ceux qui ont raflé les stocks et les fonds de boutique de Vienne prétendent que les bonnes affaires sont maintenant finies. Brocanteurs ! Ils ont aidé à la fouille de ce qu'ils croyaient le cadavre de l'empire. De la vie qui lui reste on peut tirer de grandes fortunes. Rien de grand que le pillage n'est encore fait : ni le monopole des tabacs que nous allons avoir, ni les sociétés de force hydraulique, ni les marchés de Travail. Si le gouvernement veut vendre l'Opéra de Vienne, je l'achète. Il coûtait 4.000 couronnes par jour au vieux Franz-Josef. J'en gagnerai dix mille. Le spectacle est le seul commerce qui n'ait point de mauvais payeurs. On ne touche pas à 90 jours mais avant de livrer la marchandise qui est la représentation.

— Il faut, répondit M. Heidrich, vous hâter d'aller à l'Opéra pour l'apprécier avant de l'acquérir. Car peut-être ne vaudra-t-il bientôt plus que le

prix des pierres. Par manque d'électricité on cesse les spectacles.

M. Heidrich prit pour ce dernier soir d'éclairage une loge où le comte Erbern entra portant un objet enveloppé de fin papier blanc. Il demanda à M. Salzbach :

— Avez-vous trouvé votre mine d'or ? C'est encore plus rare que ceci.

Il tira du papier de soie une ombrelle en point de Venise à manche d'ivoire sculpté.

— On laisserait pour cinquante mille couronnes cette merveille avec quoi Marie-Antoinette abrita du soleil sa jolie tête qu'on devait lui couper. Pauvre femme. Pauvre reine. Une des plus douces figures de votre Histoire. Elle a tenu cet objet dans ses mains.

— J'espère, dit M. Salzbach, qu'elle n'a jamais rien fait de plus mal. Mais je me moque que cela ait appartenu à une reine ou à une grue. Prouvez-moi que ça vient de Blanche de Castille et je n'en donnerai pas un sou de plus. Vous n'avez rien à vendre de cette époque-là ? Faire du commerce aussi bien qu'un juif et de l'histoire mieux que M. Frédéric Masson, c'est une habileté de trop.

M. le comte Erbern, indigné de ce mépris pour son érudition, voulut aussi railler :

— Vous préféreriez que je vous offre des machines à traiter le minerai d'or. Vous me réservez des parts de fondateur ?

— Oui, dit M. Salzbach. Car j'aurai besoin de vous.

Son sérieux était tel que M. le comte Erbern, espérant un joli bénéfice, ne railla plus.

— Ma conscience... dit-il.

M. Coutance la plaignit :

— Pauvre petite.

—... me commande de vous dire le grand profit que vous auriez à travailler avec moi. Il y a à Vienne beaucoup de vieux meubles à vendre par les grandes familles appauvries, et à Paris beaucoup d'argent neuf dans des familles qui veulent qu'on croie que leur opulence est ancienne. Le riche de guerre cherche le meuble antique pour donner parmi des choses usées apparence héréditaire à sa jeune fortune. Il accepte que ce soit laid pourvu que ce soit vieux. Les antiquaires de Paris : M. Jansen, M. Seligmann, ont fait de jolies ventes en tirant des fonds de boutique les fauteuils à pied cassés et les tapisseries mangées des mites.

— Exact, dit M. Coutance. Je sais un fabricant de roues d'artillerie qui ne veut que des meubles Louis XIV. Un homme si bien élevé qu'il a trouvé une manière polie de dire... Zut, aux dames. Il est convaincu du mauvais goût de s'asseoir en veston sur du petit point et qu'il doit chez lui être de l'époque par l'habit et la coiffure. Il ne s'est pas encore décidé à user du carrosse à 6 chevaux au lieu de l'automobile de 16 HP., à remplacer le tout à l'égout par la chaise percée, à coiffer perruque et à s'habiller de guenilles vieilles de 300 ans, mais il s'est fait faire une robe de chambre à fleurs et il a supprimé sa salle de bains. Sa richesse lui a donné la même maladie que Louis XIV.

— La fistule ?

— Non, l'impossibilité d'attendre. Il faut le

recevoir vite. Il a chez lui une centenaire table familiale à tuer les cochons tellement imprégnée de sang qu'on la croit d'un bois introuvable : un ébène roux. Il en a refusé vingt mille francs. Sa femme y pose le thé et les gâteaux pour ses amies qui la disent heureuse de posséder par héritage un si noble mobilier.

— Voici, proposa le comte Erbern, ce qui y conviendrait.

Il tira de sa poche une miniature ovale :

Elle est fort ancienne et sur ivoire ainsi que vous le prouve la transparence des tons impossible sur le carton comme on fait aujourd'hui. Nous décelons à cela les imitateurs qui sont d'une grande habileté mais n'ont plus de tranches de défenses d'éléphant pour apposer leur fraude.

— Vous devriez, dit M. Salzbach, leur conseiller les ronds de saucisson.

M. Heidrich montra la salle à peu d'éclairage où aucune place ne restait vide. Les rangées de têtes des galeries posaient des cercles de pâleur dans l'ombre haute.

— C'est plus plein que du temps de l'empire. Voyez combien de spectateurs debout derrière les sièges du parterre. Mais aucune grande toilette ; ni bijoux, ni belles étoffes. Avant la guerre, la salle était illuminée de diamants et d'épaules nues. Aujourd'hui on n'y voit luire que les yeux des jolies femmes. La loge de l'empereur n'est plus ornée des uniformes de cour et des princesses à diadèmes. On l'a garnie de fauteuils loués trente couronnes.

— Bonne affaire, affirma M. Salzbach, au lieu de coûter, elle rapporte. Si vous n'aviez jamais

plus mal fait vos comptes, vous n'en seriez pas à économiser l'éclairage, ce qui est bien gênant pour voir la belle blonde qui s'est déjà deux fois tournée vers nous. Une jolie poule.

— Avec de belles dents.

— Elles sont à elle ?

— Sûrement. Si elles tiennent à ses gencives, c'est un don de Dieu. Si elles sont posées, elle les a payées.

M. Heidrich la loua plus dignement :

— Il ne lui reste que la lumière de sa grande beauté. Elle n'a plus un bijou.

— Elle les a vendus, dit le comte Erbern, ou elle les cache. Si on voulait m'écouter, on gagnerait beaucoup d'argent ici. Je connais la comtesse Koyos. Elle m'a déjà confié de très belles perles et un yatagan au manche orné de rubis qui fut donné à Murat par l'empereur Napoléon Ier, puis passa dans la famille du général Dufour dont la comtesse Koyos a copie du testament.

Il s'avança au bord de la loge pour lui faire un profond et lent salut qu'elle rendit avec discrétion et il dit encore :

— C'est absolument authentique. Une arme décernée de sa propre main par votre plus grand homme de guerre. Je ne comprends pas que vous négligiez ces preuves de votre renommée, alors que les Italiens aussitôt leur arrivée à Vienne ont enlevé de la Hofburg tous les tableaux ayant rapport à leur Histoire. Les portraits en pied de Marie-Antoinette et de Louis XIV sont toujours dans l'antichambre de votre commission des Réparations.

M. Salzbach consola cet historien :

— Je ne veux pas vous détourner du commerce. Vous avez une de ces belles vocations, qu'on doit toujours encourager comme disait le baron de Rothschild cette fois qu'il se promenait à Francfort. Le baron Pollak l'avertit : Rentre ton mouchoir, Rothschild ; ce sale petit juif qui te suit va te l'enlever. Rothschild répondit : Il ne faut pas contrarier les gens qui ont de si bonnes dispositions. Nous avons tous commencé petitement.

M. Coutance se reposait des horreurs de l'hôpital en regardant les femmes :

— Peu de luxe, mais de jolies peaux. Le derrière des corsages est moins ouvert que chez les Parisiennes qui remplacent le décolletage par le déculletage. La fesse est plus de mode que le nichon. Il y a de confortables formes parmi ces belles personnes.

— D'autant plus belles, répondit M. Salzbach, que tu ne les as jamais vues et que tu ne les reverras pas. Les inconnues ont toujours du charme. C'est pourquoi nous devenons amoureux en voyage. La beauté nous est attrayante dans une ville où nous avons du loisir. Les amateurs de femmes estiment peu les Anglaises. Le plus grand entraînement de ma vie a été pour une lady près de qui j'ai dîné au Savoy-Hôtel à Londres, le 23 mars 1904. Je me rappelle la date. C'est grave. Je n'ai pas contemplé en entier sa figure cachée par les arbustes qui ornaient la salle. Le balancement d'une palme me laissait voir tantôt le front et les yeux, tantôt la bouche et le menton. Je n'ai jamais vu le nez. Derrière cette malice de la verdure il y avait des cheveux

blond roux, des prunelles bleues, de la peau rose sous la lumière des diamants. On eut dit l'aurore dans la forêt. J'ai compris l'éblouissement et qu'on peut être aveuglé par une femme comme par le soleil. Mais c'était un jour où je m'ennuyais.

M. Heidrich approuva cet enthousiasme :

— C'est beau une tête de femme.

— Extérieurement, conclut M. Salzbach.

— Celles de Vienne, dit le comte Erbern, sont parmi les plus jolies du monde, munies du charme de tant de races qu'on trouve parmi elles les yeux allongés de l'Asie, la peau lactée des Germaines, la peau bistrée des Turques, les cheveux blonds et lisses, les cheveux bruns et crêpés. Les filles du Danube surpassent les filles du Rhin par la diversité. Elles n'ont pas comme les Allemandes un seul type classique en bleu, rose et blond, à chair copieuse. Les brunes de Vienne ne se laissent pas si aisément définir.

— Va-t-il encore, murmura M. Coutance, nous offrir des adresses ? Ses armoiries doivent être d'un gril d'or sur champ de gueules. Car il a de la gueule. Vous êtes représentant de Marie-Antoinette, lui dit-il, j'aimerais mieux traiter avec votre patronne qu'avec vous. Avez-vous des relations avec les grandes familles françaises : les Boni de Castellane, les Bubu de Montparnasse ?

Le comte Erbern répondit qu'il ne connaissait pas Monsieur de Montparnasse et continua d'exciter ces hommes voraces de femmes :

— Vous en voyez de magnifiques dans les campagnes d'autour Paris, sur les anciennes routes royales. Les gentilshommes de Louis XIV pin-

çaient aux relais le menton des fermières. Ces politesses ont transmis des airs de marquise et des seins satinés à de belles franches filles qui cueillent aujourd'hui des légumes pour les halles centrales.

Je préfère les Espagnoles d'Anvers à celles de Séville. Les Andalous du duc d'Albe ont laissé parmi les blondes de Flandre de ravissants yeux noirs.

La politique française est curieuse du côté jupe. On y voit souvent l'influence sur les chefs d'État, du lit et de la pantoufle. Beaucoup de cuisses, telles que celles si blanches d'Agnès Sorel, de Madame du Barry : Cafetière I : et quelques remarquables têtes : Madame de Maintenon, l'impératrice Eugénie, la comtesse d'Haussonville, présidente de la S. B. M.

— La cuisse reste, dit M. Coutance. On prétend que nous lui devons, après la faiblesse d'esprit de Louis XV, la mort de Monsieur Félix Faure et aujourd'hui la lutte entre chefs syndicalistes, émus par la même dactylographe : une jeune fille qui adore son enfant. Ayant pris un amant elle appela cela un coup de tête, à quoi on lui répondit qu'elle se trompait de bout.

Mr. Aldridge loua les mœurs du nouveau Continent :

— Les plus belles femmes du monde, sont à Boston et à l'Hôtel Continental, rue de Castiglione, où descendent les Américaines. Je ne parle que de celles respectables. En Amérique la femme domine l'homme, mais elle est mésestimée si on la sait adultère. En France l'homme domine la femme, mais il est ridicule si elle le

trompe. Nous ne comprenons pas le déshonneur du cocu. La honte de la faute est pour qui la commet.

M. Salzbach donna son idée sur les femmes :

— Les affaires sont une maîtresse passionnante.

M. Coutance construisit un proverbe :

— Il ne faut pas parler d'amour dans la maison d'un cocu.

Le comte Erbern, souriant et les mains gracieuses car il ne remuait plus de petit paquet, parlait avec ferveur de la beauté féminine :

— On ne doit pas ôter l'honneur à qui vole pour parer une femme. Ce qu'un homme accomplit par amour, même le vol, est ce qu'il peut faire de plus beau depuis qu'il a perdu le Paradis.

Dieu a été bon, ou dupe de la première larme de femme au commencement du monde, en croyant châtier la désobéissance par l'obligation du travail, plutôt que par l'impossibilité d'aimer. S'il avait dit, non pas : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain », mais : Tu ne seras plus capable de la caresse que t'a enseignée Satan... au lieu du regret du Paradis perdu, l'humanité aurait le regret de l'Amour perdu. Ce serait beaucoup plus terrible.

— Sûrement, dit M. Salzbach. Il nous a obligés à créer les usines, mais il n'a pas rendu impossible les lupanars.

— L'aveugle Milton s'est trompé. Le paradis n'est pas perdu. Nous devons travailler, mais il nous reste la possibilité que ce soit pour la femme.

— Aussi l'inverse, dit M. Coutance.

Le comte Erbern, ne comprenait pas vite le

sens qui n'était que dans deux mots. Il se tut pour laisser achever M. Coutance qui estimait en avoir dit assez et juste. Le comte acheva son propos :

— La guerre a détruit ma fortune. Je fais du commerce parce que je comprends encore l'amour ; sinon j'aurais accepté comme d'autres de porter du linge sale et de vivre de choux bouilli. Ceux-là sont des damnés. J'en connais qui possèdent des collections rares qu'ils n'ont pas le courage de vendre eux-mêmes. Devoir donner du luxe à une femme leur créerait un plus grand courage.

— Le royaume des Cieux, dit Mr. Aldridge, est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles.

M. Coutance ajouta :

— Et à un homme qui cherche de belles femmes.

Le bonheur étant la possibilité de changer d'embêtement, nous serions bien malheureux si nous n'avions pas l'amour.

— Et la guerre. Quel charme est dans la guerre comme dans la femme pour que tant de fois l'homme déçu, épuisé, recommence.

— Dites-moi qui a inventé la guerre, pria M. Pjebyl, pour que je l'étrangle.

M. Heidrich fut plus doux :

— Les femmes mettent dans la vie le charme et les ennuis. Elles sont dignes de l'agenouillement et de l'imprécation. Inspiratrices et abrutissantes, la poésie a été créée pour elles et pour elles la trique ; les deux premiers instruments que l'homme a fait avec la corde et le bois : le fouet et la harpe conviennent à leur diversité.

Mr. Aldridge montra des fleurs superbes à un corsage :

— Dieu est grand dans ses roses et pitoyable dans son humanité. Il a été miséricordieux en ne rendant pas impossible à l'homme d'aimer le travail à quoi il le condamnait.

Pour arriver à la souffrance humaine sans tirer le sang du corps, il suffit d'occuper le forçat aux rudes besognes inutiles : transporter une lourde pierre et la rapporter, tourner une roue qui ne meut rien, effilocher brin à brin, en y consommant ses doigts, de vieux câbles de marine avant de les brûler. Le catholicisme n'a pas conçu pour ses damnés le *hard labour* des Danaïdes et de la législation anglaise appliquée par des juges qui pour se reposer de siéger chassent à courre les renards reçus de France dans des cages à poules. Cinquante sporstmen and sportswomen en habit rouge, en lâchent un dans les Downs du Sussex et galopent après avec des chiens et des trompettes. Au lieu de tout ce tintamarre et cette cavalerie pour le reprendre et le mettre à mort, que ne le tuaient-ils tranquillement puisqu'ils le tenaient. Jeu aussi stupide que le hard-labour mais point désespérant car il est le sport librement choisi. Le Paradis est dans l'amour du travail qu'on fait.

M. Salzbach ricâna cette sentence :

— L'homme intelligent vit du travail de l'imbécile. L'imbécile vit de son travail,

M. Coutance dit aussi sa conviction :

— La preuve que l'homme n'est pas fait pour le travail, c'est que ça le fatigue.

M. Pjebyl demanda :

— Qu'est-ce que c'est, la Fatigue ?

M. Heidrich cherchait la sympathie de M. Coutance :

— Aimez-vous la musique ?

— Je l'adore autant que fait Salzbach qui renvoie ses domestiques quand ils éternuent en Si au lieu de Si bémol. Je ne peux pas entendre sans envie de pleurer la Marche de Faust et le cri du marchand de pois verts. C'est un air aussi beau qu' « Ombre immortelle de nos aïeux... » : Au Boisseau ! au boisseau !...

L'indignation du parterre monta vers l'hilarité de la loge.

Les Français cessèrent leur blague. L'orchestre jouait. La foule, serrée sous l'ombre de la salle aux lumières brusquement éteintes, était fervente dans un silence pieux. La joie du chant commençait sur la scène éclairée. Ariane apparut couchée sur les roches ; les voix de femmes vibrèrent puissantes et douces. Lentement, semblant portée par la musique, Ariane se leva :

— Marie Jeritza, dit M. Heidrich.

La chanteuse, splendide comme une reine de légende, augmentait de sa beauté la clarté de la scène astrale au fond de la salle noire. Impériale, elle jetait le dernier feu de ce grand luxe : la cour d'Autriche. De la magnificence perdue, rien ne restait que cette blonde étincelante dont les bras diamantés, lentement étendus, remuaient de la lumière. Sur ses cheveux passaient des flammes d'or.

M. Heidrich osa dire encore à voix très basse :

— Lorsqu'elle les dénoue pour jouer Elsa, de Lohengrin, ils touchent terre. Quand elle chante,

cinq mille personnes retiennent leur respiration.

Déesse de la Musique, elle était sacrée par l'adoration de la foule, immobile dans cette ombre d'où ne s'élevait pas un soupir. Tout était ferveur et avidité d'entendre.

M. Coutance plus disposé au plaisir français de la parole rieuse qu'à la joie d'incliner son âme sous la caresse de la musique estimait beaucoup les gens qui faisaient de l'esprit. Mais cette foule muette lui révélait ce qui était au delà de la parole. La rigolade du comte Erbern appliqué à charmer les Français lui semblait pitoyable auprès du silence de M. Heidrich qui appuyait sur ses mains jointes sa figure aux yeux clos. Débarassé de sa malice de parole, M. Coutance écoutait docilement et il était ravi à lui-même. L'angoisse de la Musique racourcissait sa respiration comme avait fait l'angoisse de la Misère. Sa raillerie écrasée par la piété de cette foule, il comprenait dans cette ténèbre une lumière qui était au dedans des hommes, éblouissante pour ceux qui baissaient les paupières. Apprenant l'extase non par y réfléchir mais par en être touché comme d'une mouille ou d'une brulure, il soumettait sa volonté à une domination qui en otait toute méchanceté. Sous le mystère des forces spirituelles émues par les sons, il eût été maintenant incapable d'élever la voix dans le grand mutisme de la foule. Comme à l'Hôpital, il se sentait en impossibilité de haine ou de mépris meurtrier. Une figure dont il se souvenait si peu que ses pensées familières ne la reconnaissaient plus passait en lui : la Bonté.

Son énergie vaincue par une force aimante ne

lui indiquait rien que d'accepter la lassitude. Il était exquisement fatigué. La dernière mesure de l'orchestre toucha le silence, tinta et mourut sur le peuple dévot. Il y eut encore le temps d'une haleine où l'on entendit l'air sortir des poitrines, puis l'ovation éclata, énorme par le bruit des mains et des bouches, les battements et les cris. Les gens du parterre, rués vers l'orchestre, acclamaient la chanteuse qui poussait sur la scène Richard Strauss, timide dans les gestes audacieux de la femme blonde.

Elle riait à ce délire. La foule trépignante dans le temple sonore adorait son dieu blessé : le Plaisir.

— Voilà, dit M. Heidrich, ce qui cessera demain, par pénurie de lumière, et peut-être bientôt mourra parce que Vienne va manquer de vie. Pourrons-nous maintenir l'Opéra sur une misère telle qu'est la nôtre. Pensez-vous que ce soit sans préjudice pour l'Europe, pour le monde entier, qu'une flamme de civilisation comme celle que vous venez de voir s'éteigne.

Des journaux français, anglais nous reprochent d'être encore, malgré la famine, une ville d'amusement. Nous avons ici le Moulin rouge, le Tabarin, un Montmartre viennois, exportation de toutes les vieilles modes de la noce parisienne. Mais au-dessus de cela entretenu par le fêtard étranger, l'Opéra de Vienne appartient à l'humanité.

Les derniers applaudissments retentissaient sur la capitale déchue où, dans les rues ténébreuses, aucun tramway ne roulait. La force électrique était tarie. Il ne restait que le bruit rare du

sabot des chevaux maigres. La misère de la ville était comme un profond océan de ténèbres autour de cet îlot de luxe où brillaient les feux de l'Opéra. M. Coutance, sorti de la gloire de la lumière, perdait dans l'ombre ses compagnons. Un homme adossé à un pilier lui demanda l'aumône. La clarté du vestibule le projetait sur écran de nuit. De la ténèbre derrière lui se levaient des spectres. En contraste à l'Opéra où la chanteuse blonde régnait sur l'ovation, il posait le signe de l'homme vivant aussi dégradé qu'un cadavre pourri. L'Ariane impériale et charmante dans la noblesse de la musique ne semblait pas de la même race. Ils différaient plus que le jour et la nuit, la splendeur et l'ombre, la laideur et la beauté, car ils étaient le Luxe et la Misère. L'homme blême aux joues creusées et vêtues de poil raide portait dans ses minces bras un enfant vert de figure, le nez et les oreilles rouges, pincés par le froid malicieux qui colorait joyeusement cette souffrance. Le mendiant serrant sur sa poitrine le petit desséché ne résistait à ce menu fardeau qu'en s'appuyant fortement au pilier où son corps était à plat comme l'affiche annonçant au-dessus de lui :

Ariadne auf Naxos
bei R. STRAUSS
Primadonna Frau Marie Jeritza

L'homme s'inclinait du côté gauche où il tenait l'enfant qui ouvrait la bouche aux coins tombants ; grimace du sanglot mais silencieux. Il n'avait plus la force de pleurer. Il renonçait à la

joie de faire du bruit avec sa peine. Dans la souffrance humaine, il était au delà des larmes. Le morceau de pain que les marmots joueurs donnent aux cygnes sur l'eau souriante des bassins lui aurait été un Paradis. La gravité de ces deux visages avait l'énormité d'un cataclysme. Derrière ces deux faces terribles, régnait l'ombre et la gigantesque misère. Leur silence était plus grand que celui de la foule spectatrice de beauté retenant son soupir pour les dernières notes du chant d'Ariane.

M. Salzbach prit par le bras M. Coutance :

— On te croyait à la petite sortie, à voir les chanteuses. Il y a des hommes fort bien mis. Le comte Erbern a raison. Les coupeurs viennois sont les premiers du monde. Ceux de Londres ont la chance d'habiller des sportifs. Ça leur fait une réputation facile. Ici, ils rendent élégant un homme ventru.

Sa manie était d'essayer tous les tailleurs et de vouloir qu'ils corrigent l'épaisseur de son corps d'homme puissant qui remue peu. Le comte Erbern lui donna l'adresse du sien et lui conseilla de faire de la marche à pied.

— Je ne suis pas assez riche, dit M. Salzbach, ou pas assez pauvre pour trouver le temps de me promener. Je suis condamné à l'automobile. Perdre du temps n'est possible qu'à ceux qui possèdent de grands biens ou qui ont renoncé à la fortune. On n'est libre que par beaucoup d'argent ou pas du tout d'argent. J'ai de l'argent. Mais pas tout l'argent du monde. Je n'ai pas le temps d'aller à pied.

Ses confrères à Paris l'appelaient Le Gros

tant pour sa corpulence que pour la dimension de ses affaires et ils nommaient M. Coutance le Demi-Gros.

Ni les massages, ni la sudation ne pouvaient procurer à M. Salzbach de maigreur durable. Sa graisse ne fondait que par le souci d'argent. La diminution de richesse lui était comme la misère à un pauvre. Perdre momentanément un million sur les quarante qu'il possédait ne lui retirait pas les moyens de manger trois fois par jour et lui donnait l'apparence de manquer de nourriture. Son tour de ventre rétrécissait de trois centimètres en quinze jours quand le coton baissait à Liverpool et au Hâvre. Il ne maigrissait qu'en même temps que son compte en banque et engraissait avec lui. La joie d'argent lui donnait bon appétit.

Il mit son bras sous celui du comte Erbern :

— Vous disiez tout à l'heure que quand Dieu a flanqué l'homme à la porte du Paradis terrestre à grands coups de pied dans le derrière, il eut la bonté de lui laisser les Viennoises...

— On te croit fou, dit M. Coutance à M. Salzbach, quand tu parles de trouver une mine d'or à Vienne. Je commence à te comprendre.

— M. Freudenberg aussi, répondit M. Salzbach. Nous sommes ici au pays des premiers diplomates du monde. Ils ont faibli depuis 1914. Mais l'État n'en avait d'inférieurs comme les nôtres que parce que les bons sont restés dans les affaires. Depuis la guerre il y a de nouvelles formes de se voler commercialement. On hésite, on cherche sa voie de canaillerie. Les vendeurs autrichiens ont peut-être déjà trouvé la leur. M. Heidrich nous amuse et nous donne toujours raison. M. Freudenberg a tout de suite vu comment il devait nous tromper. Je tiens les autres par leur misère ; elle est à fleur chez l'ouvrier; masquée d'un vieil habit de soirée et d'orgueil chez la noblesse. C'est humiliant de ne les dominer que par l'argent. Mais Freudenberg a été assez habile pour me cacher sa richesse. Allons nous expliquer.

— M. le Kommerzien-rat, lui dit-il, je crains des erreurs de chiffres dans les salaires ouvriers que vous m'avez cités. Ils sont bien bas.

— Une erreur, répondit en souriant M. Freudenberg, est toujours possible. Une rectification aussi. Mais la précision des chiffres chaque jour changeants n'est pas une recherche digne de votre esprit. Laissons cela aux comptables. Nous, patrons, devons connaître les grandes lois du marché ; ce qu'il vous importe de savoir est que la couronne a encore une valeur de salaire en Autriche, qu'elle peut payer le travail d'un homme, mais que le change de la couronne n'a plus aucune valeur de salaire. Si vous donnez ici cinquante couronnes par jour à un ouvrier, il vit et il travaille. Si vous envoyez ces cinquante couronnes à Zurich pour payer un salarié, le change lui donne le prix d'un verre de bière : cinquante centimes. Donc la loi est d'amener en Autriche des capitaux pour payer le travail ; parce que quand l'homme coûte cher dans le monde, le pays de bas salaire est un pays de fortune.

— Quelle était votre idée, demanda M. Salzbach, en vous montrant plus à court d'argent que vous n'êtes ? Vous avez un compte à la County Council à Londres ; à la Guaranty Trust à New-York ; à la Banque d'Alsace et de Lorraine à Paris ; à la Banca di Sconto à Trieste ; donc des livres, des dollars, des francs et des lire. Pourquoi, au lieu de l'orgueil de vous dire riche, avez-vous préféré l'habileté de vous laisser croire pauvre et m'avez-vous donné une trop basse évaluation du salaire de vos ouvriers ?

Cette franchise ne troubla point M. Freudenberg :

— Je vais vous finir votre idée. Vous avez voulu capter ma production, et comme vous dites en français : me mener en bateau. Acheter les affaires vous semblait imprudent. Vous avez bien vu qu'il valait mieux n'acheter que le travail. En deux ans de bénéfice sur mon usine, vous auriez gagné de quoi la payer. Continuant à la diriger, secouru par vos capitaux, j'aurais moi-même fait toute la besogne dont le profit m'aurait asservi à vous et je me serais trouvé votre esclave par un contrat d'association où votre part de propriété aurait vite dépassé la mienne.

La manière dont M. Salzbach s'inclina montra sa grande estime pour cet homme clairvoyant, et tous deux se regardèrent aimablement, attendant de l'autre une parole imprudente.

M. Coutance les mit d'accord :

— Quand on s'entend si bien on est fait pour travailler ensemble.

— Avec grand plaisir, dit M. Freudenberg.

Mais M. Salzbach n'acquiesça pas si vite :

— Vous avez prévu que je serais tenté par votre manque de capitaux et vos bas salaires et vous pensiez m'engager à fond en les exagérant. Où vouliez-vous en venir ?

— Où nous sommes, dit M. Freudenberg. A nous associer l'un pour l'autre et non l'un contre l'autre. Je vois parfaitement la direction de ce que vous voulez faire, sinon tous les détails. Faisons-le ensemble. Captons la production des autres. Je le peux sans vous, vous ne le pouvez sans moi. Il me sera plus facile d'engager mes

capitaux ou de m'en procurer qu'à vous de trouver de bonnes collaborations dans l'industrie autrichienne et tchèque.

— Je suis heureux, dit M. Salzbach, d'avoir rencontré un homme aussi habile. Apportez-moi des contrats de travail et nous signons un accord. Je fonde une Banque Travail et Marchandises ; notre capital sera un stock de matières à usiner dans les pays à bas salaire : Autriche, Tchéco-Slovaquie, Pologne. La rareté du transport du charbon, de la force motrice, l'abondance des grèves feront hausser, dans le monde entier, pendant plusieurs années, le prix de tout.

Nous choisissons des matières à quoi il faut incorporer beaucoup de travail et nous les mettons en œuvre là où la main-d'œuvre est peu coûteuse.

Des gens fuient Vienne parce qu'ils disent : C'est la plus grande misère du monde. Pour cette raison j'y viens et je veux y faire de grandes choses. La misère est de l'or. Des multitudes de mains ici ne font rien. Fourni de matière pour occuper 25.000 femmes à 40 couronnes par jour, j'économise 18 millions par semaine sur la différence de salaire avec la France, où la plus basse paie est de 12 francs par huit heures.

Ils se donnèrent avec plus de confiance des détails et des promesses et se serrèrent la main.

Pour rentrer à l'Hôtel Sacher, M. Salzbach préféra marcher que rouler en voiture ; il avait l'habitude qu'on s'écarte autour de lui, car il mettait souvent ses poings sur ses hanches et par l'envergure de ses coudes tenait la place de deux hommes.

— Nous venons de faire, dit-il, un assez bon pas dans la fortune pour nous permettre de suer un peu par une demi-heure de promenade.

M. Coutance voulait lui expliquer les maigreurs terribles dont il avait été témoin. Depuis une heure il sentait qu'il devait lui dire une chose importante pour laquelle il ne trouvait pas les mots justes. Cette recherche le tenait silencieux comme dans le débat entre MM. Salzbach et Freudenberg, car l'opposition qui continuait en lui du commerce et de l'humanité le tourmentait autant que le succès de leur entreprise.

M. Salzbach triompha :

— Freudenberg n'a pas eu la sottise de me croire fou. Ce pays a sa misère à vendre. C'est sa richesse. Nous allons l'acheter. Vois-tu maintenant quelle mine d'or est à Vienne ? Des ouvriers aussi fins de main que ceux de Paris : maroquiniers, bijoutiers, argentiers. Arrête-toi à ces boutiques de la Karntnerstrasse. Les chemiseries prouvent le chic d'une ville. Je me ferai faire des chemises ici. Ce sera pour rien. La misère humaine est une mine d'or.

M. Coutance avait enfin trouvé l'idée qui convenait à ses intérêts et à son émotion :

— Pourquoi penses-tu tant à gagner de l'argent sur l'ouvrier au lieu d'en gagner sur le client. Il ne paiera jamais trop cher. Ne rogne pas les feuilles de choux du miséreux d'ici.

— Je ferai assez de bénéfice sur lui, dit M. Salzbach, pour lui donner de la viande.

Je ne veux pas perdre notre affaire en exagérant la spéculation sur la hausse des prix de vente. Depuis quatre ans n'importe quel bousilleur peut

faire du commerce puisqu'on vend plus cher demain ce qu'on a acheté aujourd'hui. Ça changera pour le malheur de ceux qui n'auront pas su prendre plus profondément les choses et trouver l'économie des fabrications. L'origine des grandes fortunes françaises est dans le bas salaire. Les filateurs, les tisseurs du Nord et de l'Est, les maîtres de forges de la Loire, les Fabriciens de Lyon ont tondu des milliards sur les ouvriers. Les patrons qu'on appelle dans le Textile : façonniers, à qui on donne la matière qu'ils doivent rendre manufacturée ne peuvent gagner que sur le salaire, puisqu'ils n'ont pas de service de vente et ne facturent rien que le prix de main-d'œuvre. Le façonnier est la bête à sang pompée par qui donne le travail, mais lui-même pompe la misère ouvrière et je connais de ces familles riches de millions gagnés à sous sur les salariés. N'importe quel contrat M. Freudenberg nous procurera sur ses collègues ne les empêchera pas de trouver du profit. Ils réduiront tant qu'ils pourront la paie de l'ouvrier. Ne sois pas inquiet pour eux.

— Je ne le suis pas d'eux, mais des ouvriers.

— Alors, dit M. Salzbach, tu deviens socialiste... Ce qui est à toi est à moi, ce qui est à moi est à moi ? Ma fortune serait plus importante si j'étais d'une famille de négriers du salaire, d'esclavagistes, au lieu d'avoir commencé petit vendeur de marchandises et d'argent.

C'est pour peu payer le travail que le Textile soie a essaimé dans les montagnes du Dauphiné et du Forez ; le calicot dans les vallées des Vosges ; le lin dans la plaine du Cambrésis. La misère de

ces pays a été leur fortune. Ils sont aujourd'hui lieu de grande industrie.

Que de voyages la marchandise a fait vers les mains les moins rétribuées : brodeuses de Gérardmer à dix sous par jour ; brodeurs chinois nourris d'un bol de riz.

Les patrons du monde entier recherchent l'ouvrier misérable et abondant. Je n'invente pas un crime en faisant comme eux. Mais je me libère de l'industriel français qui facture trop cher.

Tous les fabricants du monde ont plus de profit à faire travailler en Autriche que dans les prisons de leur pays. J'ai autrefois commandité un industriel lillois qui avait à la maison centrale de Loos un atelier d'appareillage électrique : article où nous ne parvenions que par la main-d'œuvre pénitentiaire aux prix de la concurrence allemande. Aujourd'hui nous avons pour dominer le marché mieux que le cachot : la famine.

M. Coutance, dur en affaires et ému par la misère, continuait la contrariété entre le négoce et la pitié. Il portait en lui Jésus et le marchand du Temple. Il aurait pu devenir un saint s'il n'avait pas été dans le commerce, 27, rue La Fayette, Paris.

M. Salzbach n'avait de plaisir que dans la puissance d'être riche. Garé de l'amour et de la politique, il n'estimait que la fortune et disait :

— Le riche est toujours aimé ou élu, s'il sait ne pas avoir l'orgueil.

Ne connaissant pas de meilleure et plus pure joie que celle de prendre le bien des autres, il augmentait le sien par masses ou par centimes, aussi soigneux d'encaisser deux cent mille francs

en un jour sur un gain en Bourse qu'à faire escompter les chèques dès réception pour ne pas perdre un centime d'intérêt. Ses pensées étaient toutes en forme de différence d'une somme à une autre : achat et vente. Il n'acceptait pas en cela de distraction. Le sommeil même n'arrêtait pas dans sa tête le calcul d'affaires. Ses rêves étaient d'arithmétique. Cherchant l'argent comme un fauve la viande, le saisir puissamment lui était moins un travail qu'une joie. Ainsi il n'était jamais fatigué. Il aimait les enfants et comme eux ignorait la pitié. Point gourmand, buveur ni vicieux, il menait une vie plus vertueuse que celle de beaucoup d'honnêtes hommes. La preuve en était à son teint frais et à son corps charnu qu'il ne livrait à aucun excès que l'immobilité. Peu sensuel, quoique juif, il fréquentait les femmes comme il se mettait à table : par nécessité. Sa rage aux affaires ne lui permettait pas la régularité des repas. Il ne se faisait jamais remplacer dans les démarches importantes et disait :

— Je ne crois pas aux hommes de confiance. Quand je veux être sûr qu'une chose soit faite, je la fais moi-même.

Il ne se servait jamais pour indiquer ses rendez-vous de la préposition : vers. Il ne disait pas : vers neuf heures, mais : à neuf heures, et il y était précisément. Esprit sans méchanceté, il n'aurait pas perdu une minute pour faire du mal à quelqu'un sur qui il n'avait rien à gagner. Voué au Gain, non à la Haine, il pardonnait toutes les injures mais aucune dette. Le plus grand criminel n'était pas devant son jugement le meurtrier, mais l'insolvable. Shylock,

créancier d'une livre de chair humaine, lui semblait plus bête qu'effrayant. Réduire les hommes à payer en sang qui n'est pas une valeur marchande était une stupidité commerciale. Lui, Salzbach, voulait tirer d'eux non la souffrance mais la richesse. Il n'avait haï qu'un failli désespéré qui aimait mieux mourir que travailler toute sa vie pour payer et disait : Autant crever tout de suite. Ce renoncement était pour M. Salzbach la pire immoralité. L'honneur et le salut d'un homme ne restaient possibles que tant qu'on pouvait encore gagner quelque chose sur lui. Certain de retrouver son argent augmenté, il le prêtait ; on citait deux maisons près de faillir dont il avait refait la fortune en leur donnant un fort crédit contre participation aux bénéfices, mais les plus ardents suppliants tombés à genoux n'obtenaient pas de lui un sou sans des garanties de premier ordre.

Il avait pour le créancier à merci une espèce d'estime comme le chasseur pour la bête. Les hommes à qui il faisait faire de mauvaises affaires lui étaient sympathiques. Il ne méprisait que les gens qui n'étaient pas dans le commerce : rentiers, fonctionnaires, professeurs d'économie politique. Invité à une conférence en Sorbonne sur l'industrie sidérurgique, il avait répondu : J'ai de l'acier demi-dur à placer, mais pas de temps à perdre en écoutant quelqu'un qui parle pour ne rien vendre ni acheter.

Il ne considérait dans les choses que la valeur de rapport et ne comprenait point qu'on put aimer une propriété qui coûtait à entretenir. Il n'était pas sensible à la fierté de posséder le bien

de famille. Des hommes chérissaient leur vieille maison d'autant plus qu'ils y avaient beaucoup dépensé. Il les jugeait ainsi : Ils ne savent pas vendre.

S'appauvrir par la possession lui semblait une forme de folie. Tout lui était marchandise.

Il disait :

- Des hommes savent travailler la terre, moi je sais travailler l'argent.

Cet implacable n'avait qu'un vice : la facétie.

M. Salzbach, sympathique par sa face rieuse, fit dans le salon des Chasses de l'Hôtel Sacher de la bonhomie envers ceux qu'il voulait ses associés dociles. Il se croyait au bout de sa grande peine pour fonder la banque Travail et Marchandises. Devant sa convoitise s'ouvrait cette mine d'or : la misère d'un peuple. M. Ernst Popischil avait amené M. Pietro Babi, de la maison Capellino e Tordo Milano, réputé pour avoir fait à Vienne dans le mois après l'armistice trente millions d'affaires : dirigeant sur Trieste des aiguilles à 1 couronne 95 le mille pour les revendre à Rio de Janeiro entre 25 et 50 fois le prix d'achat ; du cognac allemand pris à 8 couronnes 50 et revendu en pesos, comme marchandise française, 9 fois sa valeur d'origine.

M. le comte Erbern proposa le sabre de Murat au manche orné de rubis à cet Italien à la face rasée qui lui en fit compliment :

— Quelle merveille. J'en prendrais des wagons.

Vous me demandez de placer cela à la commission ou vous me vendez ferme ? J'aimerais mieux le compte à demi entre nous deux. J'attends une signature avant de travailler avec vous tous ici : Passato il pericolo, gabbato il Santo.

— Nous sommes réunis, dit M. Salzbach, pour une bonne affaire ; c'est-à-dire profitable à chaque participant. Si j'achète le sabre de Madame la comtesse Koyos, je cherche à l'avoir au meilleur marché car cette dame n'est pas, je crois, fabricante. Donc je ne la reverrai plus. Tandis que des associés doivent se rencontrer souvent. S'ils sont mécontents les uns des autres, ils se fatiguent en luttes personnelles et leur entreprise est affaiblie. Je veux que vous soyez tous contents. M. Ernst Popischil, M. Pjebyl. M. Heidrich, M. Pietro Babi, Mr. Aldridge, vous formez avec M. Coutance et moi le Conseil d'administration de la banque Travail et Marchandises dont je serai le Président et M. Johann Freudenberg l'administrateur délégué.

M. Babi dit :

— Che bella combinazione.

Et Mr. Aldridge :

— Je suis prêt à soigner les relations entre vous et Malcolm & Cº pour la cession de marchandises à travailler. Nous commencerions par les tissus et les cuirs. Les conditions dans lesquelles nous distribuerons la besogne peuvent ajouter à la dégradation de la vie. Maintiendrons-nous la main-d'œuvre à sa basse tension, ou bien, créant le travail pour prendre le profit, aurons-nous aussi l'intention de sauver. Voulons-nous relever ce peuple ou profiter de ce qu'il meurt ?

M. Salzbach tiqua de la lèvre supérieure. Son visage montra le déplaisir de perdre plus de temps qu'il n'avait cru nécessaire. Il répondit avec une force de voix qu'on ne lui connaissait pas. Tous virent avec satisfaction qu'il était capable de colère car ils se sentaient plus forts de lui connaître une faiblesse.

— Nous ne pouvons pas, dit-il, commencer une affaire par la pitié. Nous devons réussir ou être des imbéciles, pire encore : des filous. Notre honneur commercial est de gagner de l'argent. Chacun en son privé peut être charitable par les bénéfices que notre Société lui aura procurés, mais la banque Travail et Marchandises n'est pas une œuvre philanthropique.

M. Freudenberg inaugura son rôle d'administrateur délégué par un discours plus calme :

— Si l'Autriche est perdue, nous nous perdons, vous en y mettant des capitaux, moi en y laissant les miens. Mr. Aldridge a raison de penser qu'une entreprise de travail doit donner de la force aux ouvriers car, les épuisant, elle s'épuise, mais M. Salzbach dit justement qu'elle ne doit pas en cela compromettre ses bénéfices, car elle disparaîtrait et, avec elle, le profit que les ouvriers peuvent en obtenir.

J'aiderai de toute mon influence Mr. Aldridge à faire avec le gouvernement autrichien des traités de ravitaillement. Malcolm & Cº les concluront par l'intermédiaire de notre Banque.

Il rompit une pile d'échantillons :

— Voici un exemple du travail qu'on peut tirer d'ici : Costumes d'enfants, robes de fillettes, pantalons de travail en tissu de papier, à cent

couronnes : c'est 4 fr. 50 aujourd'hui : moins que le prix des boutons, du fil et de la couture en France. Les ouvrières qui ont cousu cela ont été payées trois sous.

— Cette marchandise, dit M. Salzbach, est le pain noir du Textile.

Regrettant d'avoir, par son irritation, donné à M. Freudenberg une occasion d'habileté, il pria qu'on se mit à table.

M. le Kommerzialrat continua son argumentation :

— Nous ne sommes pas si misérables que l'aspect du peuple le fait croire à Mr. Aldridge. Le sol est riche. Aucun minerai de fer dans le monde n'a la teneur de celui de Styrie : 62 %. Nos chutes d'eau, nos forêts, l'outillage de notre industrie textile sont une grande fortune. Vienne, capitale d'empire, détient de vieux talents d'organisation qu'on ne peut pas improviser ailleurs. Cette guerre a reculé les Balkans jusqu'à Buchs, frontière suisse, si les Balkans sont dans la géographie politique le lieu du désordre. Mais Vienne leur refera une meilleure administration. Elle sera la centrale et non pas Buda-Pesth, Prague ou Varsovie. Cela déjà se voit aux opérations de Bourse. Toutes les affaires de pétrole polonais se traitent ici.

Il sourit, content de grandir son pays devant les hommes des autres races :

Une ville est capitale par des siècles d'habitude, une rage soudaine ne l'en rend point capable. Prague qui en plus de son désir de revanche a la force de travail, croit qu'elle nous dominera parce qu'elle est laborieuse. C'est insuffisant. Vienne gardera les raisons sociales, les Banques. Prague

n'aura que les succursales. Elle ne sait pas charmer. Le commerce et la noce se tiennent. L'homme d'affaires va vers le plaisir. Paris où l'on s'amuse est devenue la ville du plus fort trafic en France. Le commerce a grandi dans la capitale aimable. La fabrication s'est rapprochée d'elle. Depuis quarante ans l'industrie n'a cessé d'augmenter dans le département de la Seine. Vienne n'a pas encore commencé ce groupement des usines après celui des bureaux de vente. Elle le fera comme Paris et restera la capitale de cette partie du monde, parce qu'on ne détruit pas en cinq ans ce que des siècles ont créé.

L'Italien Babi remuait la main droite en un geste qui semblait de bénédiction sur un cadavre. M. Pjebyl posa son verre plein de Porto de Franz-Josef I et dit avec violence :

— Nous, gens de Prague, avons fait le travail de l'Autriche. Nous garderons maintenant le profit. La capitale sera là où est le travail.

Voir cet homme s'arrêter de manger et de boire pour affirmer autre chose que son intérêt personnel enseigna à M. Salzbach l'erreur commise par M. Freudenberg, trop orgueilleux de proclamer la gloire de Vienne que M. Pjebyl nia encore plus énergiquement :

— L'Autriche est crevée.

Parmi les regards obliques et les grondements de gorge, M. Coutance recommanda à M. Salzbach :

— Huile, ça grince entre le Tchèque, le Hongrois, l'Italien et les Autrichiens. Ernst Popischil seul n'a pas le nez dans son assiette et les yeux de travers.

Herr Johann Freudenberg a été assez fin pour t'obliger à le proposer administrateur délégué. Ça rend les autres furieux. Et il les excite encore. Il sait gaffer, le diplomate.

M. Salzbach ne se satisfaisait pas si vite de voir cet homme capable d'une maladresse, car il craignait de sa part une ruse. Regrettant d'avoir brusqué Mr. Aldridge à la collaboration de qui il tenait beaucoup pour la puissance de Malcolm & Co, il entra ainsi dans les habitudes de cet esprit commercial et philosophique :

— Faire accorder au Gouvernement autrichien un emprunt en Amérique souscrit en farines et graisses diminuerait la mortalité viennoise...

M. Coutance, pour tenir M. Freudenberg en difficulté, lui donnait raison :

— Paris ne centralise pas que l'administration et les arts ; mais l'industrie après le commerce. Les grosses fabrications : verrerie, céramique, forge, tissage, qui avaient leurs régions traditionnelles : la Flandre, les Ardennes, le Forez, paraissent dans le département de la Seine. La capitale politique puis commerciale devient capitale industrielle. Elle n'est cependant pas voisine des gros ravitaillements de matière : mines de charbon, mines de fer.

— Non plus mine d'or, dit M. Heidrich, gracieux.

M. Coutance continua :

— Paris n'est pas un grand port fluvial. Son seul avantage technique est la convergence des voies ferrées. Mais on s'y amuse. C'est pourquoi on y vient travailler. Le travail suit le plaisir. M. Freudenberg m'instruit. Les ouvriers quittent

les usines de campagne pour celles des petites villes à Cinémas et Cafés bien éclairés ; de même les patrons s'éloignent du Nord de la France où sont les mines et se rapprochent de Paris qui a l'Opéra et les music-halls. Cela a encore été augmenté par la guerre. Les gens de Flandre et des Ardennes, poussés à Paris par l'invasion, n'en veulent plus partir. Ils ont appris le charme d'y vivre. Beaucoup d'étrangers y viennent. On voyage confortablement en France. Les règlements de chemins de fer sont mieux faits que notre Constitution de 1874 où manque :

Ne pas se pencher par la portière.

— È pericoloso sporgersi, dit M. Babi.

M. Popischil :

— Nicht hinauslehnen.

Mr. Aldridge acheva cette litanie des portières de sleeping-car :

— It is dangerous to lean out,

entraîné, contrairement à ses habitudes, par l'irrévérence des Français envers les hommes de Gouvernement. Il le regretta et dit :

— Vous aimez railler vos magistrats.

— M. Paul Deschanel, répondit M. Coutance, n'est point comique, mais solennel et plaisant aux dames. Quand il tomba par la portière de son wagon, M. Clémenceau, informé de cet accident, le démentit ainsi :

Vous ne me ferez jamais croire que chez cet homme, la tête est plus lourde que la queue.

Assuré que c'était vrai, il ajouta :

Il a enfin trouvé sa voie.

— Vienne, dit M. Freudenberg, a comme Paris la convergence des chemins de fer. Elle est capi-

tale par situation géographique. La Karnterstrasse est la voie romaine de Carinthie, que piétinèrent les légions. La route suit le fleuve ; le rail suit la route. La civilisation avance sur la route et le rail. Les capitales se sont toujours établies aux carrefours du monde. Vienne est sur le millénaire chemin des grandes invasions, des pélerinages, des postes romaines, du commerce et des caravanes. La vallée du Danube et les Alpes de Styrie lui donnent la royauté topographique. Il faudrait niveler les montagnes pour situer à Prague le rayonnement des voies ferrées. L'élévation d'aucune ville ne peut compenser la perte que sera la ruine de Vienne pour cette partie de l'Europe. Toutes les nations qui nous entourent en seront épuisées. Quatre-vingt pour cent de l'industrie austro-hongroise était en Bohême, mais nous faisions la vente de cette fabrication. La Tchéquie peut bien nous refuser son charbon pour nos usines, mais doit encore nous demander de lui placer les marchandises qu'elle fabrique. Dans le premier semestre de 1919, elle en a exporté pour huit cent millions de couronnes. Tout est passé par Vienne. Un courant commercial n'est pas détourné plus facilement que celui d'un grand fleuve. Vienne restera la capitale commerciale et banquière. Sa misère sera contagieuse pour tous les pays qui l'entourent, comme a été sa fortune. Ils ne peuvent prospérer sans nous. Les erreurs des Habsbourg, les crimes de leur oppression, n'empêchent pas que, libérés de leur gouvernement, nous continuons à subir la forme économique qu'ils nous ont donnée. Nous pouvons nous détester, mais

il nous faut travailler ensemble ou périr ensemble.

Nous ne sommes pas totalement responsables de notre présente misère, car nous avons les premiers offert la paix. Si la France nous avait écoutés, non seulement nous serions plus heureux, mais toute l'humanité.

M. Pjebyl à qui sa rage donnait une grande sincérité, osant parler avec fureur, ne se cachait plus pour gratter sa gale, montrant en même temps l'exactitude de son caractère et de sa peau :

— Vous vivez maintenant, dit-il à M. Freudenberg, de l'aumône du monde. On quête pour vous dans les églises. Les Américains, les Hollandais, envoient du lait condensé à vos enfants. On les recueille pour les nourrir en Suisse, en Italie. Vous périssez parce que nous sommes libres et que nous ne travaillons plus pour vous

L'Italien refit le geste ailé de sa main droite :

— Si la mortalité actuelle continue, dans quinze ans vous serez une ville de 50.000 habitants. Carthage aussi fut un lieu géographique de civilisation et Babylone, et des villes dont il ne reste pas une pierre. Venise a été plus que vous la capitale du commerce entre l'Adriatique, le Danube et Constantinople. Vous avez dominé Venise. Nous vous dominons aujourd'hui, mais avec amitié si vous nous donnez intérêt à travailler avec vous.

Le dessert étant servi, M. Heidrich nota qu'il était regrettable de n'avoir pas invité Mitzi Walbaum, Helly Goldberg, Elsa Somogy, qui dansaient si bien. Il sortit pour leur téléphoner.

— Nous aurons toujours, dit M. Freudenberg, des amis, tant que notre misère leur paraîtra

profitable. Et peut-être ceux-là nous sauveront. Mais d'autres ne voient pas que leur haine les perd avec nous. Babylone et Carthage n'ont pas péri seules ; mais toute la civilisation babylonienne et toute la civilisation carthaginoise. Avec Vienne périra la civilisation danubienne.

— Combien, demanda M. Pjebyl, y a-t-il d'individus qui pensent comme ça ?

M. Babi répondit :

— Trois douzaines de gens.

M. Pjebyl ajouta :

— Et quatre douzaines d'huîtres.

Mr. Aldridge approuvait M. Freudenberg :

— Est-ce pour finir sur un charnier qu'on aura ici travaillé et civilisé pendant mille ans. C'est une grande illusion de croire que Vienne mourra seule. Elle n'est plus le tyran. Qu'elle reste l'associée. Aura-t-elle constitué son industrie avant que Prague fasse elle-même son commerce. Il vous faut capter vos chutes d'eau pour créer l'énergie électrique, vendre vos bois afin d'avoir des capitaux. Mais si vous abattez les forêts pour gagner l'argent nécessaire à organiser les chutes hydrauliques, vous déréglez par le déboisement le régime des eaux. Vous détruisez par la richesse momentanée la richesse permanente. Le profit que vous tirez de votre sol est une ruine plus qu'un salut. Ce n'est pas le travail de vos mains que vous vendez, mais la substance de votre corps. L'Autriche doit compter le nombre de soupirs qui lui restent pour souffler sous le fardeau avant qu'elle n'en soit écrasée. Tout effort qui doit la libérer en même temps l'achève. Parviendrez-vous à reconstituer l'industrie avant que

la mortalité ouvrière ne rende inutile les usines, et à capter les chutes d'eau avant de détruire les forêts ? Vous écartez de vous les loups de la Misère et de la Mort en leur jetant de votre chair. L'effort même de vous sauver vous tue. Ce qui vous donne l'espoir est désespérant. Il n'y a de salut qu'en continuant le travail comme on a toujours travaillé jusqu'ici : Autriche, Bohême et Hongrie ensemble. Ceux que l'oppression contenait dans la fortune de l'empire vont maintenant pouvoir se battre au lieu de travailler. La paix de sécession a redonné liberté à leur haine. On a tracé les frontières politiques d'après les races et les langues, et non sur les puissances de travail. C'est une vieille conception barbare de la séparation des nations. La frontière linguistique n'est pas une barrière à hausser entre les hommes mais à abattre.

Les pays trilingues, comme la Suisse, les Fédérations de toutes races comme l'Empire britannique, ceux où la population est créée par apport mondial comme l'Amérique, sont plus forts que ceux constitués sur la haine de races qui n'est nécessaire qu'entre blancs et hommes de couleur.

Cette paix a ignoré la grande puissance d'une civilisation fondée sur l'industrie.

Un pays n'est pas forcément dans ses limites justes quand chaque homme y parle la même langue, mais quand il a sa plus grande puissance de travail.

Les peuples qui gardent de fortes haines nationales sont les plus barbares du monde. Malheur aux hommes qui ne savent pas s'associer pour

leur bien-être. La devise monétaire de l'ancien empire autrichien valait 1 fr. 05 ; aujourd'hui elle ne vaut plus 0.05, mais les vieilles haines ont repris toutes leur valeur. Cette partie de l'Europe subit, en plus du malheur de la guerre, la stupidité des peuples à se livrer à leur tempérament au lieu de le réduire pour s'associer et travailler ensemble. L'Empire britannique tient dans la prospérité les Boërs et les Irlandais, les Néo-Zélandais et les Hindous. Quand toutes ces races reprendront le droit de disposer d'elles-mêmes, les usines linières se rouilleront à Dublin et sur l'Empire britannique tombé comme celui des Habsbourg s'écroulera la fortune de l'Irlande, de l'Égypte, des Indes et du Cap.

Aux États-Unis, la haine de races est ramenée à l'hostilité primitive des hommes de peaux différentes : les noirs, les blancs, les jaunes. L'Amérique donne la plus exacte preuve au monde du triomphe du travail sur la race. L'empire des Habsbourg était plus près des États-Unis d'Europe que la sécession autrichienne arrangée par M. Clémenceau et Mr. Lloyd George. Il formait une personne économique, une force industrielle et commerciale. On devait maintenir cette Fédération, la corriger et l'étendre au lieu de la détruire.

Les Habsbourg, les Hohenzollern, hommes à cheval, ont fait un crime : cette guerre. Les quatre hommes assis : Clémenceau, Lloyd George, Wilson, Orlando, ont fait un autre crime : cette paix. Elle n'a pas été organisatrice du travail du monde, mais destructrice comme la guerre. Les nations, au lieu de se prêter aide pour la reconstitution de

leur outillage, continuent à se porter préjudice. Tant que la paix ne sera pas établie sur le travail patrimoine de l'humanité, elle contiendra la guerre, et les nations devront lutter contre la misère.

L'Autriche actuelle est un exemple d'incompréhension ou de mépris des forces du travail par les hommes de la paix, comme la ruine des usines de France est un exemple du crime de l'Allemagne envers le travail humain.

M. Ernst Popischil conseillait à M. Salzbach de se méfier de M. Freudenberg :

— Il était un des plus gros fournisseurs de fez pour Constantinople. Les Turcs le connaissaient bien et n'avaient pas confiance en lui. Il ne livrait pas toujours, mais il était toujours payé.

— La paix est écrite, dit M. Freudenberg, elle n'est pas faite. L'Europe doit encore longtemps trembler. Il lui faudra détruire tout ce qui l'affaiblit et d'abord la misère de ses pays centraux. Elle perd son rang dans les civilisations si nous perdons le nôtre parmi les nations. Notre abaissement élève l'Amérique et le Japon. Nous tous Européens devons nous relever ensemble. Par les mêmes forces qui ont fait Vienne depuis mille ans ville capitale, l'Europe est inspiratrice de l'humanité. Sa faiblesse qui contient la nôtre est momentanée. La pure civilisation n'est ni américaine ni japonaise. Aimons notre mère Europe.

L'œuvre de son mauvais fils Bismarck y a duré 45 ans. Celle de Clémenceau ne durera peut-être pas cinq ans.

— Prosit, dit le tchèque Pjebyl. Je bois à son éternité ! Nous vivrons sans Vienne puis-

qu'elle vivait de nous. Laissée à elle-même, elle tombe. Il n'est pas nécessaire de la haïr et de la combattre. Notre indifférence et notre liberté suffisent à l'effondrer. Ici était l'autorité commerciale, administrative ; chez nous, le travail. Les boulangers, les cordonniers, les ouvriers du bâtiment étaient tchèques. L'Autriche ne tire des mines qui lui restent que peu de charbon parce que nos hommes en sont partis. Ils faisaient tous les durs travaux. Les Viennois étaient musiciens, coiffeurs, cochers, garçons de café. Uniquement bons à commercer, ils allaient à la boutique, non à l'atelier. Nous faisions l'industrie. Ils vendaient nos produits. Aujourd'hui ils ne peuvent plus vendre que ce qu'ils auront fait. Ils sont obligés de travailler et ils ne savent pas. Prague formait des ingénieurs si nombreux qu'ils allaient diriger des usines en Pologne, en Allemagne, en Amérique du Sud. La suprématie de Vienne était par les femmes et la musique. Les Magyars, les Polonais, les Tchèques, venaient s'amuser ici. Nous laisserons à Vienne cette spécialité. Nous préférons avoir les usines que les bordels.

Cet homme, proclamant la supériorité de son pays, révélait une énergie plus grande que lorsqu'il débattait pour de l'argent. Il ricanait et il criait fort, ce qui ne lui était pas habituel dans les affaires.

M. Ernst Popischil railla M. Pjebyl par une chanson espagnole :

Yo hai un amigo que li gusta la Manzanilla.

Mr. Aldridge sanglota doucement un cantique de repentance de l'armée du Salut :

We shall drink never more
never more, never more,
We shall drink never more...

puis y ajouta à voix aiguë un démenti :

...Water.

— C'est joli, dit M. Heidrich qui, répéta l'air de pleurnicherie et de ricanement.

Gêné par l'attention qu'on donnait à sa fureur, le Tchèque, trop ému pour avoir la force du silence, parla bas à l'Italien Babi :

— Vienne est une gueuse. Qu'elle soit servante comme toutes les vieilles gueuses. Elle nous a toujours méprisés et volés. L'impôt de capitation du Tyrol était de 1 couronne 75, et en Bohême de 16 couronnes. Elle nous croyait fous quand nous, gens de Prague, parlions de notre liberté. Mais, obligés de nous expatrier par la persécution, nous connaissions le monde et nous savions que l'empire était perdu. Les Viennois riches restaient chez eux d'où ils nous traitaient en esclaves. Pendant des siècles ils ont suçé notre travail. Mais la vengeance est venue. Notre propagande dans les régiments polonais et yougoslaves a ébranlé l'armée impériale, puis les troupes tchèques vous ont ouvert la brèche et livré en désordre un million quatre cent mille hommes. Nos ouvriers aux usines de Skoda envoyaient en France les renseignements sur la fabrication. Le mot d'ordre était : Tout contre les Habsbourg.

Les Autrichiens en ont tué de nos garçons !

Il fit le geste de piquer à la baïonnette, puis de serrer le cou :

Mais ils ne nous ont pas découragés. Il y a

toujours eu des émissaires pour aller en Suisse parler à notre père Massarick.

On tirera de Vienne tout ce qu'on en peut tirer et on la laissera crever.

Pour plus commodément parler de sa haine à l'Italien qui trempait dans le vin luxueux ses lèvres souriantes, le Tchèque cessait de manger, mais non de boire. Il racontait le fanatisme des révolutionnaires pistés jusqu'en Amérique par la police autrichienne ; l'héroïsme des déserteurs engagés dans l'armée française et qui ne se rendaient jamais, sachant qu'ils seraient pendus. Son gosier serré de rage refusait la nourriture et n'avalait plus que le vin.

Pietro Babi lui versa à boire et lui dit doucement :

— Il ne faut pas souhaiter leur mort puisque nous travaillons avec eux.

M. Salzbach, maniant la salopette en tissu de papier apportée par M. Freudenberg, y trouva prétexte d'adoucir la conversation.

— Elle aurait servi le jour que Dieu voulut savoir quelle religion donnait le plus de courage. Il mit sur un rang le Juif, le Catholique, le Protestant et fit détonner la foudre, le Vésuve, le tremblement de terre. Le catholique courut jusqu'à Rome, le protestant jusqu'à Genève, le juif ne bougea pas :

— Samuel, dit le Seigneur, c'est toi le plus courageux. Tu n'as pas fait un pas vers Jérusalem. Il faut que je te récompense. Qu'est-ce que tu souhaites ?

Samuel répondit :

— Changer de culotte, Seigneur !

M. le comte Erbern parla aimablement :

— Le charme de Buda-Pesth est plus grand que celui de Prague. Nous, Hongrois, travaillons autant que les Bohémiens et faisons de la musique aussi bien que les Viennois. Nous pouvons être les dirigeants d'une grande nation car nous étions les associés de l'Autriche pour l'administration de l'empire. La Bohême n'a que l'habitude de l'opposition prise contre le « Divide et impera ». Elle n'est pas préparée à se gouverner elle-même.

Il aurait mieux valu pour Vienne être conquise que délaissée. Elle passe du rang de jolie femme gâtée à celui de miséreuse affamée. Celle qui souriait fleurie tend la main. Elle ne peut redevenir luxueuse que par la suprématie politique. Aucun peuple voisin ne la lui accordera, mais il peut y installer la sienne. Buda-Pesth sera la capitale ou notre armée fera de Vienne la capitale de la Hongrie-Autriche. Ainsi la ville retrouvera sa destinée historique et nous, Hongrois, le rang qui nous est dû, car nous sommes le peuple du courage. Nous reprendrons Presbourg, Pozsony, le Strasbourg Magyar, que les Tchèques ont eu, non par leur vaillance aux armes, mais pour la récompense de leur servilité envers la France et l'Angleterre.

Pendant mille ans nous avons défendu l'Occident contre l'Orient. Les Turcs et les Tartares se sont arrêtés devant le sabre hongrois. La richesse de l'Europe n'a été possible que derrière nos héros, gardiens de la civilisation chrétienne. Aujourd'hui ingrate, elle démembre le corps de la nation hongroise qui l'a sauvée des invasions. Nous ne l'accepterons jamais.

Nem ! Nem ! Soha !

— Capito, dit M. Pietro Babi, et sa main droite cessant le geste de bénir, fit au-dessus de sa tête le mouvement d'un moulinet de sabre.

Le Tchèque Pjebyl, enragé de gale et de nationalisme, se remuait follement et était déjà rouge de l'intention de paroles violentes, mais M. Salzbach le devança :

— Les Hongrois pensent à la guerre. M. le comte Erbern, vous en parlez comme si vous auriez du plaisir à la faire.

— En capitaine de hussards, dit le comte Erbern. Au commencement il y eut le cheval, puis l'officier de cavalerie. Après il n'y eut rien, rien, rien. Puis il y eut la vache, la chèvre, le porc. Puis il n'y eut plus rien, rien, rien. Après il y eut l'officier d'infanterie.

— Merci pour la Biffe, répondit M. Coutance, qui avait servi dans le 43e de ligne. En matériel de guerre je puis vous fournir les grattoirs pour la comptabilité d'armée et les canons de campagne.

Et M. Salzbach :

— Comme capitaine vous savez peut-être de quoi vous parlez. Si les Tchèques et les Hongrois se battent pour Presbourg et Vienne, notre affaire en sera fort gênée. Il vaut mieux la suprématie par le charme civilisateur, comme dit M. Freudenberg. Quelle est la plus charmante des trois villes : Vienne, Prague ou Buda-Pesth ?

Il pensait nécessaire d'alléger cette dispute commencée par M. Freudenberg, maintenant silencieux, et qui assistait à l'acrimonie entre la Hongrie, la Bohême et l'Italie. M. Coutance,

ennuyé de ces passions politiques où le Kommerzial ne se compromettait plus, dit :

— C'est à Buda-Pesth que sont les plus beaux lupanars du monde.

Mr. Aldridge le nia :

— C'est à Paris.

M. Pjebyl, ayant sur son bras gauche la main sournoise de M. Pietro Babi qui le retenait assis, put parler sans hausser le propos :

— Nous avons une force morale que jamais l'empire n'a eu. Pendant trois cents ans il nous a tenus par la seule domination matérielle. Nous n'avons jamais aimé l'Autriche, jamais cru en elle. C'est parce que nous attendions la révolte que nous étions dans l'empire le peuple à l'âme forte.

— Il est vrai, accorda le comte Erbern, que la Bohême a été sous les Habsbourg une prison. L'Empire n'a pas choisi ses dignitaires et ses dirigeants parmi les Tchèques. L'habitude du fléchissement vous restera longtemps.

La main de M. Pietro Babi qui semblait caressante sur le bras gauche de M. Pjebyl le serra, délicate étreinte de sympathie suffisante à libérer toute la rage que le Tchèque venait de contenir. Il rit à grande gueule montrant sa forte denture où étaient deux chicots noirs ; son index pointé vers le comte Erbern lui signifiait l'insulte de cette hilarité.

Le comte, dressé, parla hautement :

— Vous êtes la cause de la ruine de l'empire. Vous avez trahi l'armée. Le châtiment de ce crime viendra le jour où nous pourrons user librement de notre force. Vous n'êtes insolents

que par l'appui de l'Angleterre et de la France. Seul devant nous vous tomberez sur la face rien qu'au vent de notre sabre.

Il prit un temps de repos, comme s'il allait lui dire une chose encore plus solennelle ; mais simplement il l'appela Porc !

M. Pjebyl traita de Puant cet homme qui embaumait l'eau de Cologne. Lui jetant un verre, il en cassa deux autres en se penchant pour saisir au milieu de la salle quelque chose plus lourde. Mr. Aldridge essayait de tenir assis ce brise-vaisselle dont l'Italien Babi s'écartait pour laisser plus de liberté à ses gestes regrettables. Le maître d'hôtel, accoutumé à la musique du cristal brisé dans cette pièce luxueuse, arrivait vite, mais sa gravité en habit noir ne suffit pas au sauvetage de la verrerie ; elle fut mieux assurée par Mitzi Walbaum et Helly Goldberg qui entraient, le visage rose de froid derrière les voilettes noires.

Contre la rudesse des hommes elles avançaient, terriblement armées du calme de leur beauté. L'arc rouge de leurs bouches lançait des sourires.

Mr. Aldridge les accueillit :

— Ich küsse die Hand.

Je vous baise la main.

— Seulement ? dit M. Coutance. Ce n'est pas poli. Vous êtes venues promptement malgré qu'on vous ait négligées trois jours. Vous avez meilleur caractère que ces messieurs. Et Elsa Somogy ?

M. Popischil, à la figure de Turc converti au chapeau européen et à la rapine internationale, complimentait en espagnol :

— A los piés de usted. Heck ?

Parlant du vin ou aux femmes il le faisait en un dialecte de sa composition et les appelait aussi bien Niña que Darling ; Cara mia que Ma gosse. Il savait des chansons en gitane andalou sur le Xérès et l'aguardiente : en italien :

Tu sei un poco tropo piccola
per fare l'amore con me.

et en anglais puritain d'énormes histoires d'amour qu'il commençait ainsi :

— The best is not too good for me

Le meilleur n'est pas trop bon pour moi,

car il expliquait ensuite qu'il exigeait toujours d'être servi par la patronne. Il concluait :

— I am not fishing for compliments.

Je ne suis pas pêcheur d'éloges. Heck !

M. le comte Erbern, la main gauche sur la poitrine en une pose de grande courtoisie qui cachait la tache de vin de son plastron, s'inclinait devant Mitzi Walbaum dont les yeux bleus riaient aux gourmandises. M. Salzbach loua M. Heidrich :

— Vous avez prévu à temps que les dames seraient utiles. Vous connaissez l'esprit des peuples de l'ancien empire.

Je ne me suis pas battu à main depuis le Brésil, à Iguape, où était une fonda tenue par des dames dont j'avais un soir l'une sur mes genoux quand on entendit galoper des chevaux. La femme reconnut leur allure et me dit : Prends garde, voici que vient un homme amoureux de moi. Il avait le sombrero et les éperons gauchos et voulut m'obliger à l'affront de boire dans son verre que nous

cassâmes et un peu nos figures. Les femmes, bien gaillardes, abimèrent leurs ongles à le mettre dehors et fermer contre lui la cancella, puis me soignèrent en m'appelant : Chiquillo ! car j'étais jeune. Ce bonheur ne dura pas. On vit luire à travers la grille les yeux noirs de l'homme furieux et les flammes rouges de ses six cartouches ; une femme cria : La tengo, la navaja ; et y alla au couteau. Une autre me passa un revolver ; mais l'homme avait appelé son cheval comme un chien. Là-bas on n'attache pas les chevaux. Ils obéissent à la voix de leur maître.

Le lendemain matin, étant encore chez moi, couché sur le dos par précaution pour ma figure, on me remit la carte du senor :

Gonzalés Chiquente y Matto

qui entra en redingote et chapeau noirs comme pour m'enterrer. C'était mon excellent cavalier, gros propriétaire, venu s'excuser d'avoir été discourtois la veille envers un étranger.

Après ce récit de voyage, M. Salzbach recommença les grosses blagues :

— Dites-moi ce que penserait un Juif mangé par un cochon ?

Les hommes, apaisés par le sourire des femmes, arrangeaient leurs cravates où étaient des perles de grand prix.

M. Heidrich, dévot au piano, n'en dérangea pas ses mains et dit au revoir d'un signe de tête à M. Coutance et à Mr. Aldridge qui emmenaient M. Pjebyl.

M. Coutance remarqua que c'était fort mal commode d'habiter Schœnbrunn :

— Je conseillerai à Mlle Elsa Somogy de se loger à Vienne.

— Les appartements libres, dit Mr. Aldridge, y sont rares. Venez voir celui où je suis reçu gratuitement comme sauvegarde contre la Révolution.

Il consola P. Pjebyl, humilié par l'air froid : Ce salon manquait d'air. Vous vous y êtes mieux tenu que les archiducs. Il y faisait chaud.

— Quelle différences de température dit M. Coutance : 7 degrés au soleil, 4 à l'ombre ; 18 chez les marchands de vin.

Un cocher, qui ramassait les graines d'avoine tombées du picotin de son maigre cheval, leur fit ses offres. Ils les refusèrent, mais donnèrent

l'aumône à deux enfants blêmes postés à cette station de fiacres afin d'avoir la pitié des gens assez riches pour aller en voiture. Le cocher frappa du fouet ces petits chanceux, visant leurs pieds nus afin de les faire mieux souffrir. Criant qu'ils déshonoraient cette station et dégoûtaient la clientèle, il brandissait sur leurs plaintes son bras guenilleux que M. Pjebyl saisit promptement.

Mr. Aldridge l'en félicita :

— You are a man. Vous êtes un homme.

puis libéra le minable frappeur d'enfants affamés qu'il jugea ainsi :

— Il a beaucoup de haine parce qu'il a beaucoup de misère.

Mr. Aldridge s'arrêta devant une porte de la Schwarzenbergstrasse où il n'y eut que M. Coutance pour répondre à son invitation de passer devant. Le Tchèque était parti isoler son humeur.

Entre le pied des meubles viennois abondants en lignes courbes et miroitants de vernis et le bord des tapis hauts de laine à couleurs douces apparaissait la fine ébénisterie du parquet losangé en bois blond et noir.

M. Coutance, s'asseyant dans un profond siège de cuir rouge, dit qu'il assurait ses derrières :

— Quand je suis dans un fauteuil, je me sens bête ; je me fais l'effet d'un client. Vous n'allez rien me vendre ? Ce luxe vaut qu'on vous mette ici comme extincteur contre l'incendie révolutionnaire. Le gouvernement ne réquisitionne pas dans les locaux habités par les Américains ?

— Le pavillon des United States couvre ce mobilier.

M. Coutance, voyant sur le visage de Mr. Aldridge la fierté du citoyen inviolable, entreprit de l'humilier :

— Vous m'avez étonné en affirmant que les plus convenables maisons du monde sont à Paris. Si on me demandait quelle sorte de mauvais lieu vous fréquentez, j'aurais plutôt répondu le temple que le claque.

— Il faut tout voir dans la vie, dit Mr. Aldridge. J'ai visité ceux de Buda qui sont la gloire de la Hongrie ; ceux de Genève qui sont la honte de la Suisse ; ceux de Séville sans feu et sans eau, mais avec des fleurs sur les fenêtres à barreaux de fer de la calle Santa-Maria ; ceux de Londres, interdits par la loi anglaise et fréquentés par les juges à perruque ; ceux de New-York, illustrés en noir et blanc par les négresses et les anglo-saxonnes. Mais c'est à Paris que j'ai éprouvé la plus grande émotion, dans une maison de la rue Saint-Lazare où j'allai avec un ami, étudiant en théologie, qui voulait voir le vice réprouvé par l'Écriture. Deux femmes s'offrirent à nous donner cette illustration de la Bible, mais quand elles furent seules avec nous, elles nous dirent :

Mon vieux, tu tiens beaucoup à ce qu'on fasse ça ?

Et elles nous racontèrent leur vie. Elles croyaient aux articles de journaux, mais se méfiaient de la parole des clients, parce que, disaient-elles, les hommes montent le coup aux femmes. Les propos des voyageurs arrivés de San Francisco, de Buenos-Ayres ou de Yokohama les intéressaient moins que le feuilleton du *Petit Parisien*. Elles nous dirent une histoire de puits de pétrole rotée par

un ivrogne à grosses bagues et cela nous fit acheter des actions sur quoi nous avons gagné 25.000 francs chacun. Les femmes étaient toutes nues, assises au bord du lit ; nous sur des chaises, et nous n'avions ôté que nos chapeaux par politesse. Pendant une demi-heure, temps habituel pour le prix payé, nous n'avons rien été autre chose que quatre êtres humains qui se racontaient leurs soucis et leur expérience.

Mais quand nous sommes partis, ces femmes se sont refaites putains, avec toutes leurs grimaces :

Tu reviendras, mon petit... C'était bon !

Mon ami est retourné pour leur donner une part des 25.000 francs, mais ces femmes n'étaient plus à la maison de la rue Saint-Lazare et la gérante a dit :

Nous avons deux nouvelles qui font beaucoup mieux cette spécialité.

J'estime M. Pjebyl. L'argent n'est pas sa seule préoccupation. Il est capable de compromettre ses intérêts pour satisfaire ses sentiments.

— Qui veut juger une bête, dit M. Coutance, doit voir ses dents. La pièce de cent sous est à l'humanité comme la mâchoire est au chien. On ne sait pas ce que vaut un homme tant qu'il n'a pas ouvert la gueule sur la question d'argent.

Comment cherchez-vous le bénéfice ? Aimez-vous mieux les opérations rapides en Bourse ou les marchandises avec les délais de fabrication ?

— Je ne m'engage, dit Mr. Aldridge, que dans des affaires sûres et je crois en Dieu. La preuve que Dieu existe c'est que j'ai envie de le remercier chaque fois que je gagne de l'argent. Je donnerais

toute la fortune de la terre pour l'esprit de Saint John the Divine.

L'Autriche est une victime de l'idée de Dieu mal comprise par deux prophètes ennemis : l'empereur Guillaume II de Hohenzollern et le Président Woodrow Wilson. Guillaume II, en tête de ses soldats à l'équipement marqué : *Gott mitt uns*, proclamait le salut du monde par l'armée allemande. Le Président Wilson croit au salut de l'homme par la Bible. Ces deux esprits chrétiens nous ont valu une telle guerre et une telle paix. Je suis Bouddhiste.

Il tira de son gousset le porte-bonheur en or : le Dieu assis dans un lotus.

M. Coutance compara ce keepsake au Christ d'ivoire sur croix d'ébène pendu au mur :

— Vous vous êtes choisi un dieu plus adorable que le cadavre cloué. Le Bouddha a le cul dans un nénuphar. C'est une position plus confortable que celle de Jésus. Mieux vaut être fessé de fleurs que couronné d'épines.

— C'est défendre le royaume de Dieu, dit Mr. Aldridge, que de ne pas désespérer des hommes qui blasphèment.

L'Amérique est aujourd'hui le pays où s'accomplissent le plus d'attentats à la liberté humaine. Elle réprime les mouvements ouvriers avec une illégalité que n'oserait aucun peuple d'Europe, parce qu'elle est le pays le plus dogmatique et le plus pieux du monde.

Nous faisons dans le domaine social de l'Inquisition comme l'Espagne en a fait dans le domaine religieux. Nous poursuivons les *Industrial Workers of the World* et tous les *Reds*, mécréants,

hérétiques de l'économie politique. Nous avons élevé à la liberté la plus grande statue qui est dans le monde.

Le Président Wilson a apporté les commandements de Dieu à l'Europe dont il ne savait pratiquement rien. Il n'était jamais venu à Vienne, Buda-Pesth, dans les Balkans, en Turquie, et pour remanier cela a remplacé l'expérience par la méditation. Son stylo lui a été comme le sabre à Guillaume II: un instrument de la justice éternelle.

Aucun des hommes qui ont fait cette paix ne connaissait expérimentalement le monde. Ils étaient plus historiens que voyageurs. Clémenceau a, par tradition, répliqué à Bismarck. A cinquante ans de distance il a repris le même jeu de qui est pour un moment le plus fort. Ces deux vieillards entêtés parvenaient par la puissance de l'identité d'esprit à la ressemblance physique. Ils ont vécu sur la même vieille idée : le profit national par le succès militaire. Ils ont dominé l'humanité sans rien ajouter à l'âme humaine.

L'esprit national nous fait aimer ou haïr des héros qui ont à divers endroits du monde une âme pareille. Jeanne d'Arc et Abd-el-Kader sont sacrés, mais pas aux mêmes bords de la Méditerranée. La variation de Clémenceau à Bismarck est géographique, point psychologique. Chacun d'eux a grandi son pays. Le Rhin les sépare, mais non une compréhension différente de l'homme.

M. Coutance rit en faisant danser ses mains baguées d'or :

— Jeanne d'Arc, Abd-el-Kader, Clémenceau, Bismarck. Un drôle de quadrille.

— Pour la grande vertu de la résistance à l'invasion, Saint Georges Clémenceau est le disciple de Sainte Jeanne d'Arc.

— Il a moins bien fini, quoique brûlé.

— Dans sa politique à méthode bismarckienne, la France est parvenue à terminer sa vieille lutte contre la maison d'Autriche qui n'était plus pour elle qu'une habitude diplomatique, non une nécessité économique. Rien ne reste de l'empire de Charles-Quint, au grand bénéfice de l'Italie. Elle est chanceuse ; tout l'a aidé plus que son courage : la haine des Tchèques contre l'Autriche ; la naïveté de la France. La voilà redevenue dominatrice de l'Adriatique après avoir laissé des esclaves derrière ses défaites. Des prisonniers de Massouah, châtrés par les Abyssins, sont encore en Afrique. J'en ai connu qui m'ont dit ne plus vouloir revenir chez eux par honte de leur mutilation.

L'Abyssin a été plus heureux contre l'Italien que le Boer contre l'Anglais. Cependant nous tirions bien.

— Vous avez fait la guerre du Transvaal ?

— J'ai eu de grandes curiosités ; il faut tout voir. Les vieux Boers cachés derrière le sommet des petits kopes étaient armés de la pipe anglaise et du Mauser allemand. En dix minutes de combat tous les officiers britanniques avaient chacun soigneusement une balle dans la tête. Nous étions montés, mais nous laissions les chevaux à l'arrière pour faire du tir couché qui rendait les Anglais fous de rage et rouges de sang. J'ai souvent été aligné entre le grand-père Boer, le fils et le petit-fils : barbe blanche ; barbe noire

et menton imberbe. J'ai compris ce que veut dire la défense du foyer. Mais les Anglais débarquaient pour le salut de l'Empire 500.000 volontaires chantés en vers magnifiques par Ruydard Kipling et portés en triomphe jusqu'aux bateaux par la populace de Londres. A nous un contre eux dix nous les aurions remis à l'eau. Ils n'avaient que la ténacité de se faire tuer et quelle bêtise dans l'héroïsme ! Mais ils parquèrent les femmes et les enfants dans des barrages de fil de fer, comme des poules, sans abri. Nos soldats, pour rentrer les récoltes, retournaient aux fermes vides et revenaient à la bataille quand ils entendaient les coups de fusil. L'armée de Dewett tomba à quatre mille hommes réguliers. Nous ne fûmes surpris qu'une fois. A quatre heures du matin les lances de la cavalerie anglaise déchiraient nos tentes. Dewett, sur son cheval noir, se mit face à nous et criait : Retournez ! Ce fut Ladysmith : les poursuivants anglais écrasés par les roches. On ne tirait plus. On jetait des pierres comme au temps des cavernes. Il y eut tant de morts que la fierté britannique dut demander aux paysans Boers un armistice pour les enterrer. Et le peuple de Londres s'assembla devant les longues listes de *casualties*.

Aujourd'hui la raide politique du Président Wilson régit mal la diversité humaine, mais sa philosophie a émis la plus noble idée qui puisse nous maintenir quelque fierté d'être homme : la Société des Nations.

Quelle grandeur est dans l'esprit, quelle misère dans la réalité. Des millions d'êtres humains ont pensé la paix universelle et voilà ce qui est :

la dégradation et la mort. Dans les maladies politiques et commerciales des nations, les enfants meurent comme les soldats dans les guerres. L'être le plus faible : le nourrisson, disparaît le premier quand l'erreur d'une politique met un pays en longue révolution. Ce fumier de soldats et d'enfants commencé en 1914 par la guerre, continué par la misère, fera-t-il fleurir une idée qui embaumera des siècles d'humanité ou le monde en est-il pour deux cents ans empoisonné ? Devrons-nous avoir cette philosophie terrible d'aimer la mort, nourrice de joie et de liberté, ou ce fumier humain amoncelé sous le canon et la famine n'est-il que fumier, la souffrance vite oubliée par notre stupidité, et nous survivants, de pauvres brutes soucieuses de léguer les vieux prétextes de massacre : au nom de Dieu, de l'expansion commerciale, de la liberté des mers, du droit des peuples. Le destin de l'homme est-il dans la perfection de la méchanceté ?

Opposez à l'idée de Wilson la misère de Vienne. La plus haute spiritualité sur le plus bas degré de la vie sociale.

Si un catholique avait proposé ce pacte des peuples, la puissance du clergé romain l'aurait imposé à l'âme humaine, mais c'est une idée protestante et il faudra longtemps lutter pour la rendre adorable.

Nous, chrétiens bouddhistes des United States, une des 3.922 sectes américaines croyant en Dieu, sommes avec Wilson contre le Pape.

M. Coutance eut encore l'incorrigible malice de vouloir humilier ce mystique :

— Ne croyez-vous pas Lenine plus grand que

Wilson, car il est réalisateur. Wilson a pensé et non créé. Sa Société des Nations est une théorie. Le bolchevisme de Lenine une application.

— Le Président Woodrow Wilson a de plus que Lenine le martyre car il meurt de ce que la féroce humanité a démenti son rêve. La puissante idée qu'il projetait sur le monde a reflué sur lui et brisé sa raison.

Lenine, plus énergiquement fanatique parmi des simples, n'a pas du composer avec des discuteurs habiles. La chance lui a donné des ennemis mortels au lieu de contradicteurs polis. Sauvé du bavardage européen par la distance, il a fait du réel. Wilson est entré en conversation. On l'a bafoué d'aimer ce qui semble une chimère : le droit mondial qui n'est dérisoire que par son irréalisation. Qu'on lui donne une gendarmerie et nous l'adorerons. La Société des nations n'a pas eu pour elle après un apôtre, une armée qui a permis à Lenine de mettre son idée dans le réel jusqu'au crime. Il a voulu la conquête de l'humanité, ce qui montre qu'il n'est pas supérieur à Napoléon Ier, mais cependant le plus grand homme d'Etat de notre temps et égal au moins pour le passé aux plus hauts dogmatiques : Cromwell, Luther, Robespierre.

En lui est l'erreur des triomphateurs de ne vouloir de limite à leur action que le monde. Lenine a rêvé la soviétisation de toutes les nations par la force de l'armée russe. Contre l'attentat à sa liberté de révolution, la Russie réplique par la moscovisation du monde. Une fois encore des hommes croient avoir la vérité définitive et unique pour l'humanité entière. Lenine est un génie de

plus dans la pléiade des dominateurs religieux et des conquérants militaires.

La révolution russe n'est pas grande par sa force guerrière mais parce qu'elle commence la législation du travail obligatoire, deux mille ans après la prédication de Saint-Paul dont la parole : « Qui ne travaille pas ne doit pas non plus manger », va enfin dépasser le : « Aimez-vous les uns les autres ».

Le travail obligatoire est l'inévitable loi des sociétés futures. Il importe moins de savoir combien celles d'aujourd'hui contiennent d'oisifs que si elles en autorisent seulement un. Il est l'exemple démoralisant, l'impuni du crime de fainéantise. Le bolchevisme a fait contre l'oisiveté ce que le christianisme a fait contre la méchanceté. Cela est impérissable.

Prenez-vous de la Chartreuse ? Celle-ci a été fabriquée par les religieux avant leur expulsion de France. Sur le verre sont gravés le globe et la croix. Le propriétaire de cette maison m'a écrit d'user de la cave et qu'il préférait la savoir bue par moi dans ses beaux services de cristal que par les bolcheviki à la régalade.

La lutte contre la révolution russe qui est probablement une des plus grandes erreurs de la politique française depuis la révocation de l'édit de Nantes, peut redonner à l'Autriche la chance d'une résurrection, car les Russes l'aideront à affaiblir ce que l'Entente a renforcé autour d'elle : la Bohême, la Pologne. La France, dirigée par des vieillards qui n'ont pas encore compris le monde moderne, a fait en Russie comme en Autriche une politique de politiques et non d'écono-

mistes. Les Français devront accepter la paix avec la Russie sans y rien supprimer de ce qu'ils prétendaient abattre. Ils n'y auront détruit que leur influence.

— Peut-être pas toute, dit M. Coutance, grâce à Jacques Sadoul qui s'est conduit avec la Révolution russe de la manière la plus profitable à la France. On le remerciera bientôt de l'intelligence avec l'ennemi, dont aujourd'hui on le blâme. Tout le monde ne peut pas, même en s'appliquant, se montrer aussi bête que nos diplomates estimés dont l'insuccès a été, pendant cette guerre, complet en Russie et dans les Balkans. Chargés de passementerie, ils nous ont coûté, sans profit, bien des frais de voyage. Envoyés tout brodés à Pétrograd, ils s'y sont fait haïr. Esprits boiteux, estropiés de cervelle, ils n'ont pas vu quelle honnête attitude devait avoir la France devant les inévitables événements russes. Ils ont estimé le dédain une suffisante habileté et qu'ils annuleraient en leur tournant le dos Lénine et Trotsky. Ceux à qui nos officiels ne daignaient pas parler n'existaient pas. Cependant c'est par eux que le monde tremble, et à cela se mesure l'intelligence de nos diplomates envers ceux qu'ils nous faisaient ennemis.

Jacques Sadoul répétait, dans ses notes : « Il faut parler avec les bolcheviks », et luttait inlassablement contre cette facilité de mépris. Les ambassadeurs ornementés continuaient leur raide politique de panoplie pendant qu'il avait le courage de faire plus que sa fonction n'exigeait, d'essayer, malgré les menaces, les diffamations, la Grande Sottise, actives contre lui, de vaincre

la magnifique stupidité d'un Noulens. Il aura été le précurseur d'un événement inévitable : les relations régulières de la République française et de la Révolution russe. C'est pourquoi on le nommera chevalier de la Légion d'honneur.

Je parle en marchand désireux de choisir ses achats partout où quelque chose est à vendre dans le monde, et en détenteur de titres russes.

A qui profitera la haine que nous créons contre nous en Russie ? A nos rivaux commerciaux heureux de nos erreurs diplomatiques. Quand nous voudrons commercer là-bas, on nous y montrera les nombreuses tombes d'enfants tués par notre blocus. Le gardien d'usine à qui nous demanderons d'entrer sera un de ces soldats qui ont combattu en France et qu'au lieu de rapatrier à l'armistice, comme ils le demandaient en suppliant ou en se révoltant, nous avons gardé à faire des routes en Afrique sous la surveillance de Sénégalais.

Leurs femmes, leurs enfants les attendaient et disaient : Maudits Français qui les retiennent. Et les enfants sont morts de famine parce que les Français ont envoyé des obus au lieu de pain.

Les marchands de Zurich, de Tokio et de New-York, allant à Moscou, affirmeront : Nous n'avons pas été de ceux qui, voulant faire périr le bolchevisme, ont empli vos cimetières. Voilà longtemps que nous travaillerions ensemble si on vous avait laissé la paix profitable au monde entier.

Une population de 170 millions d'habitants est une appréciable clientèle. Qu'elle reste soumise au bolchevisme actuel ou l'améliore, il faudra en venir, après le canon, à vendre et acheter. Nous

n'y aurons pas les premières places comme pour les batteries d'artillerie. Cependant nos filatures ont besoin du lin russe. Nous voudrions aussi le pétrole, les bois et les fourrures.

Cette garantie de notre créance sera prise par les Anglais, les Japonais, les Américains.

Jacques Sadoul aura sauvé quelque possibilité de récréer le travail entre la France et la Russie.

— Justement condamné par un conseil de guerre, car il était soldat, dit Mr. Aldridge, il sera loué dans les Chambres de Commerce quand elles auront vu l'ineptie de vouloir tuer la richesse russe plutôt que d'admettre un état social hérétique. C'est aussi facile à la France de détruire le bolchevisme qu'à une jeune fille américaine de prendre le Niagara dans sa tasse à thé.

Cette époque est, pour l'économie politique des nations, de même importance que la Réforme pour la religion. Devant l'orthodoxie de la vieille propriété, Lénine est comme Luther devant le catholicisme romain.

La force ne pourra pas effacer de l'intelligence humaine les conséquences de la gigantesque révolution russe. Les bûchers des prêtres, la violence ecclésiastique n'ont pas sauvé l'unité de la foi catholique. Les canons à tir rapide, la violence militaire ne parviendront pas à extirper de la vieille religion de propriété le schisme économique russe.

La vague venue des profondeurs de l'âme slave parcourt le monde en se courbant et se modifiant sur la nature du sol et l'esprit des nations. Bolchevisme en Russie, spartakisme en Allemagne ; non encore gallicanisée en France, elle laisse partout des traces impérissables.

Aucune force ne peut créer un fossé assez profond qu'elle n'emplisse et ne dépasse, ou élever une digue qu'elle ne franchisse. Les armées, impuissantes contre l'esprit, essaient vainement l'encerclement de l'idée.

Je déteste la cruauté des révolutionnaires russes, mais je la comprends, ayant assisté en 1910 comme fournisseur de cornues à houille, à un congrès international de fabricants de gaz d'éclairage. On étudia les moyens de dégorger un conduit d'écoulement de résidus où tous les appareils de curage s'obstruaient. Les délégués russes ne s'intéressaient pas à cette conversation. Ils la trouvaient inutile, car disent-ils : « Quand nos conduits sont engorgés, nous y faisons passer un moujik. »

L'homme dans la poisse fait comprendre les meurtres de la Révolution russe. Après le goudron le sang. Une nation recueille le bénéfice de la culture ou le châtiment de la barbarie dans lesquels elle a tenu les gens de dur travail. Qui n'a pas été capable de se donner envers ses semblables le commandement de : « Tu n'abrutiras point », ne doit pas espérer d'eux le « Tu ne tueras point ».

Aucune partie de l'humanité civilisée ne peut garder la certitude de vivre longtemps encore comme elle a vécu jusqu'à présent. De Moscou au Caire, de Dublin à Bombay la vieille société retentit de craquements énormes. Les droits et les devoirs de nos enfants ne seront plus les mêmes que les nôtres. Les nouvelles lois ne sont pas totalement inscrites dans les tables de la révélation, mais la révélation est accomplie. L'humanité sait que sa loi doit changer. Que cette

foi vienne d'une illumination ou d'une démonstration, elle est actuellement la plus grande force spirituelle du monde : au-dessus de la force religieuse, au-dessus de la force patriotique. La Révolution a la puissance d'un Dieu nouveau. Mais comment, sur la vieille route de la misère, l'homme fera-t-il de nouveaux pas vers plus de justice et de fraternité ? Aimera-t-il mieux continuer de tuer ou abolir le meurtre ? Quelle lumière est devant nous ? La flamme du bûcher ou l'auréole du Christ ? Les nations supporteront toute la brutalité qu'elles auront maintenue en elles-mêmes. Malheur à celles qui perpétuent l'ignorance et la crasse. La qualité de la Révolution est inscrite dans l'éducation des peuples.

— Jacques Sadoul, dit M. Coutance, hérétique momentané de notre politique, mais fort utile à notre commerce, n'est pas le premier Français qui ait fait nos affaires malgré nous.

Ferdinand VII, pieux et piteux roi d'Espagne, rétablit en 1813 l'inquisition et les jésuites, institutions commodes contre la liberté de penser qui donne bien de l'insolence aux peuples.

Rafaël del Riego y Nunez, homme d'insurrection, contre qui les moines, ne pouvant l'occire, braillèrent dévotement les plus beaux oremus du monde, pour qu'il aille tôt en enfer et y rôtisse pendant les siècles des siècles, *in sæcula sæculorum, amen !* eut l'irrévérence d'obliger assez vigoureusement le roi à revenir, en 1820, à la constitution de 1812 accordée par son prédécesseur Joseph Bonaparte.

Ferdinand fit redoubler les prières des moines et appela la France à son secours contre les

constitutionnalistes, bolchevistes espagnols de cette époque. M. de Villèle, ministre de Louis XVIII, gâteux et de droit divin, envoya 100.000 hommes qui exécutèrent fort bien le plan de campagne monarchique, sauf quelques-uns dont l'opinion fut de passer au bataillon d'Armand Carrel, sous-lieutenant français, qui avait du goût pour l'insurrection espagnole, car il l'estimait cause plus aimable que celle de Ferdinand VII, même chantée en musique par les moines, et il incita nos militaires à la désobéissance, cas passible de conseil de guerre où on ne manqua point de le traduire dès qu'il osa revenir en France. Il fut condamné à mort à Paris, mais jugé hors des formes, à ce que dit sa défense ; pour cela amené devant un deuxième conseil à Toulouse, et enfin acquitté avec des acclamations bien désagréables pour la politique française en Espagne.

Mr. Aldridge, élevant ses mains sans bagues, répéta le geste de danse de M. Coutance :

— Autre quadrille : M. de Villèle et Armand Carrel, M. Clémenceau et Jacques Sadoul composent une analogie historique où l'on voit la tradition libérale de la France défendue par un Français contre son gouvernement réactionnaire.

La noblesse de votre pays est que la flamme de son honneur ne s'éteint jamais. Quelles que soient les iniquités momentanées qu'un ministre français entreprenne, un homme surgit fidèle à la vraie tradition française et y engage sa vie.

Votre politique envers la Révolution russe est dans l'ordre judiciaire de même méthode que l'inquisition. Elle ne vous laisse pas communiquer, savoir les faits. L'hérétique bolchevik est

autant qu'on le peut, au secret. Dans l'ordre militaire vous adoptez la tradition de l'Europe coalisée contre la France de 1792. Ennemis de votre histoire, vous prenez la place de l'armée prussienne en face de Dumouriez. Dans les annales de l'esprit humain, M. Clémenceau, à Odessa, succède au duc de Brunswick devant Valmy.

Jacques Sadoul a sauvé dans l'histoire de la liberté humaine l'honneur français. Un conseil de guerre l'a proclamé traître et condamné à mort, comme Armand Carrel. C'est une pièce de plus pour les archives du vieux procès entre les rois et les constitutions, la force et l'esprit, le conservatisme et la Révolution.

Contre la ligue sans sainteté des gouvernements réactionnaires affamant la Russie par le blocus, Jacques Sadoul a dressé votre vieille mystique de la *Carmagnole* :

Du pain pour nos frères !

La France a commis une erreur politique qui ne sera pas oubliée si vite que l'expédition contre les constitutionnalistes d'Espagne en 1823, ou celle de 1867 pour aider le pape contre les garibaldiens.

Mais quand votre pays devient, par une perversion momentanée de sa nature, criminel envers la liberté, il se trouve toujours des Français pour s'opposer à la France. C'est pourquoi elle reste aimable, sauvée par l'esprit de ses fils qu'elle condamne, eux qui maintiennent contre elle-même sa grandeur, qui sont dans la France temporelle les vrais Français de la France spirituelle,

comme Armand Carrel en Espagne, comme Jacques Sadoul en Russie.

Malheur à vous, Français, si l'avenir contient l'alliance de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Russie devant l'Empire britannique, face aux révoltes des Indes, de l'Égypte et de l'Irlande. Dans sa marche vers la domination de l'Europe, l'Allemagne a été arrêtée par Louis XIV, par Napoléon Ier, et vient de l'être une troisième fois que vous croyez la dernière par la plus énorme alliance de peuples comme dans l'Histoire, car aucune nation seule contre elle n'aurait pu la vaincre. Son rêve de germaniser la civilisation est plus puissant que votre vieille habileté de diviser la Germanie.

Lisez, dans le *Berliner Tageblatt*, ce faire-part de naissance de Siegfried von Pirket : « futur vengeur de l'honneur allemand : »

Die Geburt ihres Sohnes

SIEGFRIED

eines Künftigen Rächers der deutschen Ehre

beehren sich hiemit ergebenst anzuzeigen

HERR UND FRAU VON PIRKET

Kurfürstendamm. 12. *Berlin. W.*

Peut-être Siegfried, quand il aura vingt ans, ne marchera pas, pour qu'on remette ça, comme vous dites au café : le bock de sang. Mais il devra résister à toute l'éducation nationale.

Bismarck avait d'abord opposé les Allemands du Nord à ceux du Sud, la Prusse à l'Autriche. Puis il les a alliés contre la France et menés ensemble à la fortune. Cette politique de triomphe

par le travail en maîtrisant les rivalités de races sera reprise par l'Allemagne envers les Autrichiens et les Russes. Par cela l'Autriche sera sauvée.

Elle fut un des grands empires du monde. Il tombait lentement depuis l'Armada, puis Magenta, Sadowa. Le bruit de sa chute finale a été minime, mêlé au vacarme de l'écroulement des autres empires : l'Allemand, le Russe, abattus d'un seul coup. Habsbourg, Hohenzollern, Romanoff enfuis, chassés, tués. Trois familles régnantes jetées à la honte et à la mort. C'est un des grands drames de l'humanité.

Il ne reste d'empire dans le monde que le britannique, éparpillé sur toute la terre et plus solide que l'empire autrichien formé de nations mitoyennes. La proximité crée l'hostilité. Elle facilite le travail d'une association de peuples, mais cause les grandes rancœurs nationales. Les races qui voisinent ont un destin de haine : l'Autriche et la Bohême ; l'Angleterre et l'Irlande. La mitoyenneté a fait la faiblesse politique de l'Autriche et aurait dû assurer sa force économique. L'homme ne vit pas seulement de pain. Il lui faut aussi de la méchanceté. Malheur à qui demeure auprès de lui.

Seule l'Allemagne a su par la fortune de l'association abolir l'acrimonie de voisinage et les disputes séculaires. Le parti allemand était puissant en Autriche, en Alsace, en Pologne, en Slesvig. L'Autriche n'a pas su faire que l'esprit de fortune dépasse l'esprit de haine. L'Angleterre même ne le peut en Irlande. Elle ne sait y abolir le souvenir de ses rapines aujourd'hui corrigées par la prospérité industrielle. Les trésors d'un empire sont

plus légers que la rancune d'un peuple. L'Irlande estimera triomphale la misère qui marquera sa séparation d'avec l'Angleterre.

Voulez-vous goûter de l'Irish Whiskey ? Toutes les grandes questions politiques et religieuses sont représentées dans la cave de cette maison, agréable forme de persuasion qui n'est plus possible dans l'Amérique sèche. Le citoyen des États-Unis a chez lui la liberté de penser et hors de chez lui la liberté de boire. Dès que les paquebots partis de New-York franchissent la limite des eaux américaines on ouvre le bar. Le paillasson devant la porte est la place la plus payée du bateau, occupée par celui qui entrera premier. Au bout d'une demi-heure, on porte dans les cabines des gens richement ivres.

Mr. Aldridge accompagna très tard M. Coutance jusqu'à la porte de l'hôtel.

Deux hommes au cou maigre à l'aise dans leur col de chemise, s'y appuyaient en tendant la main : mendiants de nuit, professeurs ou fonctionnaires qui attendaient l'ombre pour oser murmurer leur misère. L'un à lunettes, avant de supplier, ôta son chapeau. M. Coutance lui ayant donné dix couronnes entendit ses remerciements à voix épuisée semblables à un coassement de grenouille.

Auprès du poêle de faïence de leur chambre à l'hôtel Sacher, MM. Salzbach et Coutance lisaient les lettres et les dépêches de Paris.

— Que de travail, dit M. Coutance. Je serai jeune quand je serai mort.

Et M. Salzbach :

— Je serai vieux quand je serai riche.

Si je pouvais connaître 24 heures d'avenir, je deviendrais l'homme le plus fortuné du monde.

Le mouvement des taux le mettait en incertitude de savoir s'il devait acheter ou vendre. Il cita le dicton de Bourse : On ne sonne pas la cloche pour annoncer la hausse et la baisse.

Beau joueur, il avait dans la chance ou la guigne le même visage.

— Connaître une fois, un jour d'avance, dit M. Coutance, les numéros sortants à Monaco, les passes du Baccara, les cours des valeurs, le résultat des courses...

Spéculateurs plus qu'industriels, ils souhai-

taient toujours le coup, le gain brusque par heureuse mise ou forte différence de prix entre la vente et l'achat, mais non par profit à transformer une matière. M. Salzbach affirmait :

— Des gens ont plaisir à voir sortir une fabrication. Moi je n'en ai qu'à hausser le prix d'une marchandise.

Manquer une occasion de gagner lui était aussi désagréable que perdre. Il estimait que l'argent qu'il aurait pu prendre aux autres lui était enlevé s'il le leur laissait. Rester un jour sans gain lui était aussi pénible que pour un misérable rester un jour sans pain.

— Les Royal-Dutch, dit-il, ont coté 30.000, puis 25.000 et refait 35.000. Il fallait vendre et racheter. C'est de l'argent qui nous a passé entre les mains.

La peur de perdre est un empêchement à gagner.

J'ai câblé à Paris les indications de l'ingenior Pjelyl sur la Société Française d'Énergie et de Radio-Chimie. Elles sont exactes. Nous avons pris du titre à 160 francs et nous le revendrons 300 à nos associés en vertu du principe : Prends d'abord ton bénéfice sur les amis. C'est d'un meilleur rapport que de produire du mésothorium pour les cancéreux de Prague. L'industrie est plus honnête que l'État français qui nous interdit de négocier la rente cinq pour cent qu'il nous a vendue. Il annonce à l'émission un fonds de rachat pour empêcher la baisse du titre, mais il fait aux agents de change défense de le vendre, condition qui n'y était pas inscrite.

J'approuve l'Etat de faire ses affaires même en nous volant dans l'intérêt général, pourvu qu'il

nous laisse faire les nôtres. On se rattrape toujours.

M. Coutance n'aimait que les fabrications à gains brusques. Il dit :

— On peut gagner de l'argent avec de la merde. Il suffit d'y mettre l'enseigne : Que c'est comme un bouquet de fleurs. Vois quel bénéfice nous a laissé l'affaire des œufs pourris que tu ne voulais pas faire parce qu'il y avait trop à fabriquer : les pulvériser, les désodoriser par dessiccation. Mais la matière première ramassée chez les crémiers ne nous coûtait presque rien. Ils estimaient ordure tout ce qu'ils miraient pourri. Nous en avons fait la Vanillée, poudre à gâteaux ; un succès d'épicerie qui nous donne 250.000 francs de bénéfice net par an.

M. Moiran nous avise que le Gouvernement interdit de vendre cette friandise pour l'Alimentation. J'en ferai du savon de luxe. Après la gourmandise, la coquetterie ; au lieu de la Vanillée, le savon Poulette, contenant 30 % de jaunes d'œufs, sans rival pour la blancheur du teint. Tu embrasseras des femmes débarbouillées avec de l'ordure.

— Ça ne me changera pas, répondit M. Salzbach. J'en embrassais bien à qui tu en faisais manger.

Partout où nous fabriquons, il y a demande d'augmentation de salaire. La marchandise n'a pas de revendication. Sauf dans les pays de misère : diminue le nombre des ouvriers, augmente le poids du stock. Et encore est-ce sûr ?

Une Révolution peut demain saisir les accu-

mulations de produits et les dépôts en banque. Il faut se maintenir en force de travail, non en jouissance de biens acquis. L'avenir n'est pas à ceux qui ont les richesses, mais à ceux qui se tiennent capables de les perdre et de les reprendre. Je défendrai mon bien, mais je ne mourrai point pour lui. Il mourra et je le recréerai. J'accepte que la Révolution m'appauvrisse, mais non qu'elle me tue. Si elle doit venir, qu'elle vienne avant que je sois un homme vieux, bon seulement à jouir de sa fortune et non à la refaire. Je veux être parmi les riches, quand ce ne serait que de dix sous, pendant que les autres n'ont qu'un sou. Je leur apprendrai comment l'argent se gagne dans n'importe quelle forme de société ils constitueront. Les pauvres ne travailleront pas tant que moi, parce que je hais la pauvreté plus que je ne suis satisfait de la fortune.

Après les télégrammes et les lettres, il arrivait aux journaux :

— Les Baveux, dit-il, et il commença de lire un article encadré d'un trait bleu par M. Moiran, son fondé de pouvoirs à Paris :

LA FORTUNE DE M. SALZBACH.

« Elle est récente. Elle est énorme. Avant la guerre M. Salzbach n'aurait pas oublié cinq francs dans le gousset de son gilet, car il devait compter de près ses pièces pour payer ses repas. Aujourd'hui le Fisc trouverait dans son opulence 80 millions de bénéfices dissimulés. Quand commenceront les poursuites contre ce visqueux profiteur ? A-t-il acheté la Justice de France comme du saindoux d'Amérique dont il a fait des stocks ?

Pourquoi l'honnête contribuable paie-t-il les gendarmes et les gardiens de prison s'ils négligent un homme qui leur est si précisément destiné. Comme la clé va à la serrure de cachot, M. Salzbach doit aller au cabinet du juge d'instruction. La poitrine blessée du combattant porte la croix de guerre ; les mains voleuses du trafiquant doivent porter les menottes... »

Signé : Taillefesse.

— Envoie lui, dit M. Coutance, les dix mille francs qu'il demande. C'est peu pour le mal qu'il se donne. Paye-le ou assigne-le. La prudence de ton silence te fait autant de tort que la fureur de ses paroles.

— Une tape d'argent n'écraserait pas ce pou qui me veut sucer, mais l'enragerait à exiger davantage. S'arrêter de donner aux parasites les rend encore plus frénétiques que de ne pas commencer. Quand celui-ci verra que je suis décidé à tout subir sans lui être d'aucun profit, il se taira. Je le paierais peut-être si j'étais sûr d'en finir. Mais il voudra des annuités. Si je cède, j'augmente non pas ma tranquillité mais sa force.

Quand j'ai chance de gagner avec qui parle je discute, quand je n'ai chance que de perdre je n'entends pas. Poursuivre Taillefesse en justice donnerait à son avocat bonne occasion de me badigeonner. Je fais le mort. Les poux ne vivent pas sur les cadavres.

— Tu as tort. Toutes les grosses affaires, toutes les vieilles fortunes ont leurs parasites. Le budget de presse du Gouvernement, des Compagnies de chemin de fer, des Banques,

des Assurances, des jeux de Monaco, des sociétés anonymes de toutes sortes et des riches particuliers totalise des sommes énormes. L'industrie de l'opinion publique est aussi puissante que celle du coton, de l'acier ou du cuir. Tu es visiblement très riche. Tu dois avoir ton service de chantage comme ton service d'assurance ou de comptabilité. La perte de l'estime publique diminuera ta clientèle.

Notre système au Casino d'Enghien était la forte subvention à la grande presse et les coups de botte au derrière des petits quémandeurs. Il en vint une fois un me demander cinq mille francs pour ne pas publier un article dont il me donna l'épreuve. Je lui dis que l'intéressante affaire qu'il me proposait ne se pouvait sans l'assentiment des administrateurs, et que j'allai les convoquer. Je revins avec les quatre plus robustes huissiers qui tinrent séance autour d'un billard où on posa le monsieur. Le résultat de la délibération lui suffit car on l'a plus jamais revu.

Tu ne peux pas faire ça avec Taillefesse tant que tu ne t'es pas assuré un grand journal. Prends occasion de celui-ci qui te demande des machines d'imprimerie :

« M. Salzbach
Commission Import. Export.
Paris.

Monsieur,

J'apprends que vous entreprenez du gros négoce en Autriche où l'on dit que se trouve de l'outillage d'imprimerie à des prix avantageux. Je vous

serais obligé de m'en céder la plus grande quantité possible aux meilleures conditions. La rotative n'est pas une marchandise qui doive enrichir celui qui la fabrique ou la vend. Elle est le véhicule de la pensée et tout bénéfice qui en hausse le prix est un attentat aux progrès de l'esprit humain... »

Le comte Erbern entra. M. Salzbach en fut content, car les idées lui sautaient dans la tête comme de jeunes chiens et il aima quitter son courrier pour s'exercer sur un homme. Le comte posa sur le lit un paquet long.

— Je ne veux pas savoir, dit M. Salzbach, ce qu'y a dedans : la tiare d'un pape ou le bidet d'une reine. Vous m'avez gêné dans la constitution du conseil d'administration de ma banque Travail et Marchandises. Je ne vous croyais pas capable de dispute d'amour-propre.

Le comte Erbern désigna le paquet :

— Je ne l'ouvrirai pas et ne montrerai rien à qui ne veut pas voir. La Hongrie ne pouvait être humiliée en moi par un Autrichien et un Tchèque...

M. Salzbach le brusqua :

— Comme tous ceux habitués à subir l'autorité : les enfants et les esclaves, dès qu'on vous laisse seuls, vous faites du bruit. Je ne me priverai pas de M. Pjebyl. Aucun de vous n'est capable de sa force de travail. Vous êtes vendeur, bien apparenté et à grandes relations. La banque Travail et Marchandises a besoin de l'estime sociale et de la bienveillance du gouvernement. C'est le département que j'entendais vous con-

fier : la publicité. Vous êtes adroit à discourir. Il ne vous séra pas plus difficile de louer notre entreprise que de raconter l'histoire de l'horlogerie de Marie-Antoinette ou une interprétation amoureuse de la Genèse. Mais vous avez mal commencé vos fonctions.

— Puisque, dit le comte Erbern, vous voulez me faire du bien malgré moi, je vous en ferai malgré vous, j'ouvrirai ce paquet.

Il déroula une soierie blanche abritant un verre de cristal. Le haut pied orné de cabochons à taille diamantaire qui marquaient la prise des doigts, épousait par une longue courbe le hanap cannelé, d'une telle limpidité qu'on n'y distinguait que les arêtes d'angle et les ornements gravés. Sur la masse du verre identique à la lumière le fin feuillage d'or semblait libre d'appui.

M. Salzbach admirait cette fleur de clarté.

— Cristal de Bohême, dit le comte Erbern. Un calice dans lequel Jean Hus a bu le vin de la messe devant Venceslas le Fainéant. M. de Bassompierre n'aurait pas pris l'habitude de se servir de sa botte comme verre à Bordeaux s'il avait connu la verrerie de Prague.

Un homme entra qui empêcha le noble antiquaire de dire le prix de cette merveille. Il inclina très bas sa tête nue à longs cheveux gris et sales, et avança si courbé qu'on ne voyait que son crâne et le derrière de son col bordé de crasse.

MM. Salzbach et Coutance recevaient fréquemment de ces visites de vendeurs informés par les portiers d'hôtels de l'arrivée des étrangers et on en vit dans l'antichambre remuer six derrière cet homme qui avait passé droit devant eux et

entrait sans frapper. M. Coutance pria de reculer ceux qui s'indignaient que leur tour fut usurpé. Le garçon nommait haut qui aurait dû entrer premier :

— Oppenheimer.

— C'est un vin du Rhin, demanda M. Coutance ?

— Non, un marchand de chaussures.

— Nous recevrons tout à l'heure ce grand cru.

Le solennel crasseux, parvenu à presque toucher du front les genoux de M. Salzbach, se releva lentement et tint haute la tête en tirant sa longue barbe aussi fortement qu'un sonneur une corde de cloche.

— Beau sujet de pendule, dit M. Coutance. Avec une tête comme ça, il ne doit faire l'amour que le mardi gras.

L'homme se nomma :

— Doktor Neujahr. Messieurs !... J'ai appris avec une grande joie votre arrivée à Vienne, annoncée par les journaux commerciaux et je pense mon devoir être de vous présenter le plus sûr moyen de ravitaillement de l'Autriche et d'abolition de la famine.

Je suis auteur du catalogue du Musée zoologique de Vienne, où sont rassemblés tous les types d'animaux connus depuis le pûlex, puce, jusqu'au plus grand antédiluvien. Nous avons la meilleure reconstitution du squelette du diplodocus faite dans le monde. Deux diplodoci par jour suffiraient à donner une ration de viande à tous les habitants de Vienne. Cet animal adulte mesure 43 mètres de long, comptés de l'extrémité

du museau au bout de la queue. Mais il est impossible d'en organiser l'élevage quoiqu'il ne soit pas certain que l'espèce en est perdue. On signale l'apparition, sur les rives du haut Nil, d'un animal dont la marche écrase des villages et qui, d'après les empreintes recueillies, est probablement un diplodocus. Une mission anglaise est partie sur la trace de ce monstre intéressant. Il serait regrettable qu'il ne reste de cette aventure qu'un nouveau domaine pour l'imagination et un magnifique sujet de roman offert à G. H. Wells : La bête du chaos.

M. Salzbach n'écoutait pas. Les choses s'usaient sur lui plus qu'elles ne l'usaient. Il avait la puissance d'être indifférent au bruit et au remuement des autres. On pouvait lui parler longtemps sans qu'il entende rien, si sa volonté était de s'absorber.

— Ce serait donc déraisonnable, dit le docteur Neujahr, d'espérer ravitailler Vienne en viande fraîche par l'élevage des antédiluviens. Mais son salut et celui de toute l'Europe centrale peut être assuré par des batraciens d'un pullulement plus facile.

Le cœur ardent à vouloir le bien de l'humanité et les idées chaque jour plus exactes pour le réaliser, je suis parvenu aux vertigineuses hauteurs de l'esprit humain ; Nietzsche dit « Sur les glaciers de l'intelligence », et j'ai évalué, la superficie des marais, terrains humides, lieux aquatiques, en Autriche, Hongrie, Tchéco-Slovaquie, Yougo-Slavie, du Danube à l'Elbe.

Il étendit des cartes avec une rapidité qui faisait preuve de l'habitude de ses doigts aux plis du papier.

Le comte Erbern remettait avec une hâte qui ne se privait pas de soin, le calice hussite dans son linceul de satin blanc ; il semblait craindre le contact de cette merveille bohémienne et du raisonneur.

Le bruit de l'hilarité giclant entre les lèvres serrées de M. Coutance pris de fou rire fit se tourner le professor qui, tirant sur sa barbe comme s'il en espérait un carillon, se nomma de nouveau :

— Doktor Neujahr.

Dans ces espaces teintés en vert les grenouilles vivent à raison de deux par mètre carré, ce qui donne deux milliards d'individus, quantité insuffisante pour nous seuls Autrichiens, car dix grenouilles par jour sont nécessaires à nourrir un homme adulte. Mais la femelle de cet amphibie pond plus de mille œufs par an. Sauver les œufs de deux générations c'est sauver l'Europe centrale. Voici un rapport qui en contient, le moyen infaillible.

Sur la qualité de cet aliment, Pedacius Dioscoride et Brillat-Savarin, la médecine grecque et la cuisine française sont d'accord. Également la comédie antique, par Aristophane. Vous trouverez dans Antonin Carême et dans Urbain Dubois la recette des grenouilles frites en beignet, ou pochées à la poulette, avec sauce blanche liée aux œufs et persil hâché. Pourquoi les cigognes nous sont-elles sympathiques ? Parce qu'elles se nourrissent de grenouilles. Ainsi deviendrons-nous gens sympathiques les uns aux autres et qui ne se feront plus la guerre. Ce que le Christ n'a pas réussi par la croix, je peux le faire par les batra-

ciens. Le grand tort de Jésus a été d'accomplir des choses estimables en des lieux élevés et manquant d'eau : le sermon sur la colline ; la mort sur le Golgotha. Je ferai mieux que lui parce que je me tiens dans les marais. J'ai étudié la grenouille au point de vue zoologique, physiologique, psychologique et moral dans ses rapports avec l'espèce humaine et dans son influence générale sur la civilisation. Messieurs, j'espère, pour récompense de mes travaux, être un jour reçu à Harward par les étudiants qui m'honoreront du cri de leur Université :

Brekekekex-Koax-Koax.

M. Coutance se rappela avoir déjà entendu ce mendiant de nuit le remercier de son aumône par un coassement. Le dément évoquait pour lui toute la misère de Vienne : les taudis du XVI^e^ district et les enfants squelettiques de la Kinder Klinik. Le doctor Neujahr déliant un paquet, en tira une grenouille en bois de la grosseur d'une poule, et pour la poser sur la table écarta le plateau portant les restes du déjeuner de M. Salzbach. L'index tendu vers sa bête il allait commencer un nouveau discours, mais son doigt tourna lentement, comme une aiguille sur un cadran de montre, et il ouvrit énormément les yeux et la bouche. Puis il se pencha jusqu'à toucher de l'ongle le morceau de pain qui restait au bord de la soucoupe :

— Puis-je, demanda-t-il, avoir ceci ?

Encore soumis, malgré sa folie, à sa belle éducation, il ne le prit qu'autorisé et lécha aussi les quelques gouttes de chocolat qui restaient au fond de la tasse.

— Heureux, dit-il, sont les hôtels dans la misère de Vienne. Les étrangers y ont du chocolat, du pain et des saucisses. Ma femme devient scrofuleuse par manque de phosphate dans son squelette.

Cet homme, qui avait la peau très près des os, ramassa une miette et ajouta :

— Moi aussi. Je m'excuse de le dire. Et j'éprouve encore la famine intellectuelle. Nous sommes séparés de la pensée des autres nations comme de leur nourriture parce que nous ne pouvons pas plus acheter les livres que la farine. Notre science devient ignorance comme notre vie devient mort par la pauvreté. Nous sommes perdus de corps, perdus d'esprit. J'ai été fort heureux de trouver à la gare du Nord un journal anglais balayé hors de ces compartiments de luxe dans lesquels vous venez, Messieurs, à Vienne.

La guerre est plus expiée par le peuple qui l'a subie que par les riches qui auraient pu l'empêcher. Il n'y a pas de justice dans la justice qui nous estime coupables. Le pauvre est toujours le plus châtié. Vous, Messieurs les Français, avez un proverbe paradoxal : Pauvreté n'est pas crime. Moi, professeur Neujahr, j'ose ajouter qu'il vaut mieux être riche et criminel qu'innocent et pauvre. L'empereur et les archiducs ont à manger ; les petits enfants de Vienne meurent de faim.

Par les grenouilles je corrigerai cette méchanceté. En les grenouilles est la justice. Il fut un temps, Messieurs, où moi professeur je mangeais tant que je voulais du porc dont aujourd'hui 100 grammes coûtent plus qu'autrefois dix kilogs.

La famine d'été est moins rude que celle

d'hiver. Aux beaux jours nous cueillons quelques légumes. L'hiver, moins nourris, mal vêtus, nous éprouvons la rudesse du climat d'où je déduis que le système solaire est une grande iniquité. L'injustice n'est pas seulement dans le cœur de l'homme. La lumière en inonde l'infini. Nous souffririons moins si par plus d'égalité dans l'ordre des mondes toutes les parties de la terre étaient également chaudes. Le goût de Dieu pour l'abomination a créé les pays chauds et les pays froids. La douceur du climat aurait pu corriger les effets de la haine des hommes qui nous prive de pain et de charbon. Ensoleillés, nous vivrions moins vêtus et nous cueillerions facilement les succulents fruits de la terre, tels que bananes et figues, au lieu de nous donner tant de mal pour cultiver dans nos neiges des choux.

M. Coutance le confiait au valet :

— Qu'on serve à déjeuner à M. le doktor Neujahr.

Le garçon à rude face maigre marcha craintif, mais sans bienveillance, devant le dément qui venait de lui ôter la desserte du plateau.

Mr. Aldridge entrait :

— Je suis en retard de dix minutes.

— C'est beaucoup moins que le Messie qui l'est de deux mille ans.

— Je connais ce fou de famine si maigre que ses vêtements flottent sur son corps comme un drapeau sur sa hampe. Son cercueil ne sera plus à la mesure de ses habits d'avant-guerre. Il est venu me demander de l'aider à attraper des mouches pour nourrir des grenouilles et d'obtenir du gouvernement français le drap rouge des anciennes

culottes militaires pour les pêcher. Il y a ici plusieurs hommes dont les travaux étaient suivis dans les Universités d'Europe et d'Amérique, et qui sont devenus abrutis.

— Il se fait à Paris, dit M. Salzbach, des affaires magnifiques. Si je ne parviens pas aujourd'hui à vous mettre d'accord pour collaborer à ma banque Travail et Marchandises, je la fais sans vous. J'ai perdu déjà trop de temps. Qu'est-ce que ce vendeur offrait ? Le Museum de Vienne ?

Mr. Aldridge l'informa que M. Pietro Babi, M. Pjebyl, MM. Heidrich et Freudenberg attendaient dans le salon des Chasses.

— Ils se battent, demanda M. Salzbach ? qui sortit premier et fut ralenti par les sollicitations des placiers. Appuyés de dos au mur du couloir, ils barrèrent le passage de leurs bras tendus pour montrer des échantillons.

— Cravates coton et soie artificielle ; l'article de Paris.

— Malles, valises, sacs à main.

— Vous êtes preneur, Monsieur, de chaînes de fer ; avec un lot de chaudières et de moteurs électriques ?

Un Russe donnait sa carte à écriture cyrillienne.

M. Salzbach passa droit devant ces faméliques et M. Coutance les rudoya :

— Vous n'avez que l'échantillon et le boniment. Vous venez proposer des affaires dont vous avez entendu parler. C'est du *Luft*, de l'air ! Vous êtes capables de m'offrir de la graisse d'ours, des accessoires de cotillon et la machine à peler l'haricot. Aucun de vous ne fait brûler du papier d'Arménie ?

Un long jeune homme pâle leva rapidement le calepin et le crayon sous son grand nez à pointe rouge :

— Monsieur. Combien faut-il noter ?

D'une aimable tape sur l'épaule, M. Coutance le fit piquer du front sur son papier et fléchir les genoux :

— Vous êtes le plus beau de tous. Vous m'avez déjà indiqué un bateau à vapeur, du papier à journaux, trois mille chambres à coucher et des vêtements de travail : soutanes et salopettes.

— Monsieur, dit le jeune homme, je connais toutes les marchandises qui existent en Autriche. Je suis au bureau des autorisations de sortie du Ministère des Finances. Chaque fabricant veut exporter pour avoir de la valuta en monnaie étrangère. Je ne donnerai autorisation de sortie qu'à ce que vous aurez acheté.

— Vous faites en dernier la proposition la plus intéressante. La capitulation de conscience des fonctionnaires est un article que je prends toujours. Laissez-moi votre adresse.

— Otto Singer. Zwei Magdalenenstrasse. Il faut vivre.

— C'est une prétention difficile à abandonner.

M. Salzbach, entrant au salon des Chasses, demanda :

— Vos disputes sont bien finies ?

Montrant une liasse de papiers sortie de son maroquin à serrure nickelée, M. Freudenberg répondit :

— J'ai matière à nous mettre tous d'accord.

— Ecco ! dit l'Italien .

M. Coutance :

— Tu parles.

et Mr. Aldridge :

— I see.

puis, craignant de voir s'animer M. Pjebyl, il enseigna sa philosophie des nations :

Les vieilles revanches contre l'oppression ancienne troublent le commerce en Irlande, en Alsace, en Bohême, en Yougo-Slavie. Cette guerre leur a momentanément redonné force. Les peuples ont recherché toutes leurs vieilles raisons de se désunir. Mais le commerce doit corriger cette barbarie de la Politique.

M. Salzbach se dressa :

— Nous ! les Juifs, la race la plus haïe, si nous cherchions la vengeance de l'oppression subie, il nous faudrait haïr le monde entier et le détruire.

Par la persécution même nous avons été le lien entre ceux qui nous traquaient. Nous avons apporté dans toute l'humanité le bienfait des Maudits, chassés de peuple en peuple, mais enseignant les nations aux nations, amenant dans le sang de nos blessures et le pus de nos ulcères, l'or du Commerce. Hérétiques et marchands, nous avons franchi toutes les frontières. Par nous l'Argent et l'Idée ont fait le tour de la terre. Cette force est aujourd'hui le salut des nations capables de mettre la puissance du travail au-dessus de la puissance de leur haine. On détruit un peuple qui ne sait pas vendre. On ne détruit pas un peuple de vendeurs, car on a plus besoin d'acheter et de vendre que de tuer. Le soldat se fatigue avant le marchand. Si nous avions été une race militaire nous serions anéantis. Mais l'Esprit du Commerce nous a sauvés malgré la malédiction

de l'humanité entière. Il est plus puissant que l'esprit de justice. Mieux vaut pour la tranquillité des peuples rechercher la fortune que le droit. Ils peuvent se massacrer, saigner dans la poursuite de la justice, ils ne l'atteindront jamais. Et ils croient corriger par la Pitié l'œuvre de la Haine. Les quêtes ordonnées par le Pape et le produit des fêtes de charité ne sauveront pas ces nations dont la misère pourrit le corps de l'Europe. Le sauveur est le Travail et non Jésus-Christ.

Donnons l'exemple d'hommes qui, pour réussir ensemble, se séparent des haines de leurs peuples et refusent de détruire leur énergie par la croyance en la pitié. Nous n'avons à connaître que le triomphe de la banque Travail et Marchandises : *Goods & Work*, dont la philosophie dépasse celle du Traité de Versailles. Nous, commerçants, ferons mieux que les Gouvernements : Mr. Aldridge, dans l'alimentation en denrées américaines, ce qui mettra d'accord sa philanthropie et ses intérêts ; M. Freudenberg le textile ; M. Heidrich, la confection ; M. Pjebyl, les produits chimiques et le papier. Je ne veux avec moi que des hommes qui aient la volonté de réussir une grosse fortune. C'est ma manière de comprendre l'héroïsme et la sainteté.

Contents d'être d'accord, car après la satisfaction de haïr pour leur patrie, ils avaient craint de perdre une bonne occasion de gagner de l'argent, tous acquiesçaient d'une même manière calme, comme s'ils étaient d'un seul pays et d'une seule race : le Profit. Leur visage sans poil ou à courte moustache comme MM. Coutance et Pjebyl, leurs minces cravates et leurs vestons serrés,

unifiaient leur aspect de chic anglais autour de la barbe noire de M. Salzbach à l'habit bien plein de chair. Avide et cocasse, il étendait sur la misère la convoitise et la plaisanterie.

M. Coutance dit au comte Erbern :

— Mr. Aldridge sait des histoires militaires plus drôles que les vôtres. Il prétend qu'au paradis des héros, Jeanne d'Arc est assise sur les genoux d'Abd-el-Kader.

Mr. Aldridge intervint :

— Vous n'êtes pas digne de voir la face de Dieu.

— C'est une sale gueule, si elle ressemble à ce qu'il a fait. Mais la Vierge Marie est une femme charmante. Elle me sourira, j'ai toujours été bien avec les dames.

— Déjeunons, dit M. Salzbach, M. le comte Erbern vous aurez le département de la publicité et des objets d'art. Vous ferez donner des éloges à notre entreprise non par des malices d'imagination mais par de justes raisons commerciales. Le bas salaire peut être pour l'Autriche la cause d'une grande renaissance de fortune. Cela attire les capitaux étrangers. D'où vient la richesse du Brésil et de l'Argentine ? De ce que l'homme n'y coûtait pas cher. L'argent afflue là où les ouvriers sont abondants et se nourrissent de peu. Nous disposerons de capitaux considérables. Ce sera à M. Freudenberg d'en donner l'utilisation par les contrats de travail.

— Les voici, dit M. Freudenberg. Nous avons avec nous la grande maison Pollatschek dont un important tissage a été sequestré en France et qui apporte à notre groupe ses usines d'Autriche

si on lui redonne participation d'intérêt dans son usine française, ce qui vous est facile ; nous avons Blum, Schwarz, Fabian ; pour le coton, le lin et les machines-outils : Meinl pour les cuirs ; Johann Hofer pour la verrerie de Bohême.

— Moi, dit M. Pjebyl, j'ai la maison Syrinck.

M. Freudenberg s'inclina et dit :

— Nous vous en remercions.

M. Salzbach voyait renaître le dépit du Tchèque contre l'Autrichien qui détenait l'adhésion d'une si importante firme de Prague et le crédit de la Zivnostenska Banca.

— Nous avons, annonça encore M. Freudenberg : Capellino & Tordo, Milano.

— Je m'expliquerai, dit M. Babi, avec ma maison.

M. Freudenberg lui passa les papiers :

— Ça vous sera plus facile quand vous aurez lu la correspondance.

M. Salzbach voyait des dates qui reportaient au jour même de sa première conversation avec M. Freudenberg.

— C'est très fort, dit-il. Mais vous auriez pu m'éviter de tant parler.

Il comprenait l'inutilité du long discours qu'il venait de faire. M. Freudenberg ayant déjà changé en jalousie d'associés l'inimitié nationale de ses contradicteurs.

Il les a irrités, pensait-il, pour se débarrasser de leur irritation. Mais il tenait en poche le succès de l'affaire.

M. Salzbach se leva :

Nous voici tous d'accord et j'espère aujourd'hui tous contents d'avoir choisi comme Admi-

nistrateur-délégué Herr Johann Freudenberg, qui vient de donner la preuve qu'il entend admirablement ses intérêts et les nôtres. Je vous demande de lever votre verre pour ratifier le choix que j'ai fait de lui.

Tous debout réunirent à bout de bras leur gobelet de cristal coloré d'or par le vin de Tokay.

On ne sut pas exactement si M. Pjebyl reconstituait la dignité impériale ou raillait Herr Freudenberg en lui donnant tous ses titres :

— Ich trinke auf das Wohl des Kaiserlich-königlichen Kommerzien-rates Hoch wohl geboren Freudenberg.

— Good health to you. Tchin ! Tchin ! dit Mr. Aldridge, comme font les barmaids de Londres, imitant le bruit des verres choqués.

Et M. Coutance avec plus de simplicité :

— A la tienne.

M. Freudenberg parla avec obligeance à M. Babi:

— Votre maison de Milan sera heureuse de croire que je suis entré en rapports avec elle sur vos indications.

— All is fair in love and war, dit Mr. Aldridge. Tout est permis en amour et en guerre, et aussi en affaires.

M. Coutance félicitait M. Freudenberg :

— Vous vous êtes levé avant nous.

Le Kommerzialrat accepta cette idée pour opposer un proverbe allemand au proverbe anglais :

Morgenstunde hat Gold im Munde.

L'heure du matin tient l'or dans sa bouche.

M. Salzbach, ayant lu les contrats de travail,

remettait à chacun celui de sa spécialité. Calmes et graves, les hommes avides de fortune y chiffraient des profits.

Un enfant entra. On n'aurait point, avant la guerre, accepté dans l'hôtel Sacher un être de si pauvre mine. Mais le luxe le mieux gardé du premier district recevait de ces éclaboussures de misère. Les hôtels ne pouvaient se préserver des commissionnaires, des envoyés de maisons de commerce, des marchands de journaux, sortis du peuple gravé de famine.

Cet enfant était pauvre d'habits, mais sans les déchirures des haillonneux mendiants autour de l'Opéra, ce qui lui permettait le petit métier de porteur de lettres aux grands hôtels. Voyant les nourritures abondantes sur la table où il avait déposé sa lettre, ses yeux s'agrandirent et il resta immobile comme frappé d'une vision féerique. Tant de choses à manger lui était un formidable éblouissement, au delà de ce que son imagination aurait pu rêver.

Aucun de ceux qui écartaient ces riches victuailles pour avoir sur la table la place d'écrire ne remarquait l'hallucination de l'enfant maigre.

Ils établissaient leurs chiffres de salaire et de fournitures : le compte deniers, le compte matières dans le travail humain.

Dompté par cette énorme indifférence, l'enfant allait à la porte, reculant vers la misère du peuple sur qui se calculait la richesse.

La lumière de ses yeux changeait. Il ne regardait plus la nourriture avec convoitise, mais les hommes avec haine. En ce demi-mort de faim commençait la volonté de tuer ces repus inser-

sibles à sa détresse. Un bond était prêt dans la rage de son corps débile : vers les assiettes pour dévorer ou vers les hommes pour frapper. Mais il sortit, vaincu, retournant vers la Mort.

M. Coutance lisait à M. Heidrich le joli billet d'Elsa Somogy demandant quand elle et ses amies seraient les bienvenues.

— Envoyons, dit M. Coutance, la voiture les chercher. Nous avons bien travaillé aujourd'hui.

M. Salzbach, fier d'avoir montré la part du Commerce dans le salut du monde, aimait la satisfaction de ces hommes laborieux.

Il ne leur manquait que la Pitié.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 SEPTEMBRE 1920
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE — SOMME.

843.89 H22B

a39001 0080385266

539124

G.E. STECHERT & Co.
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK